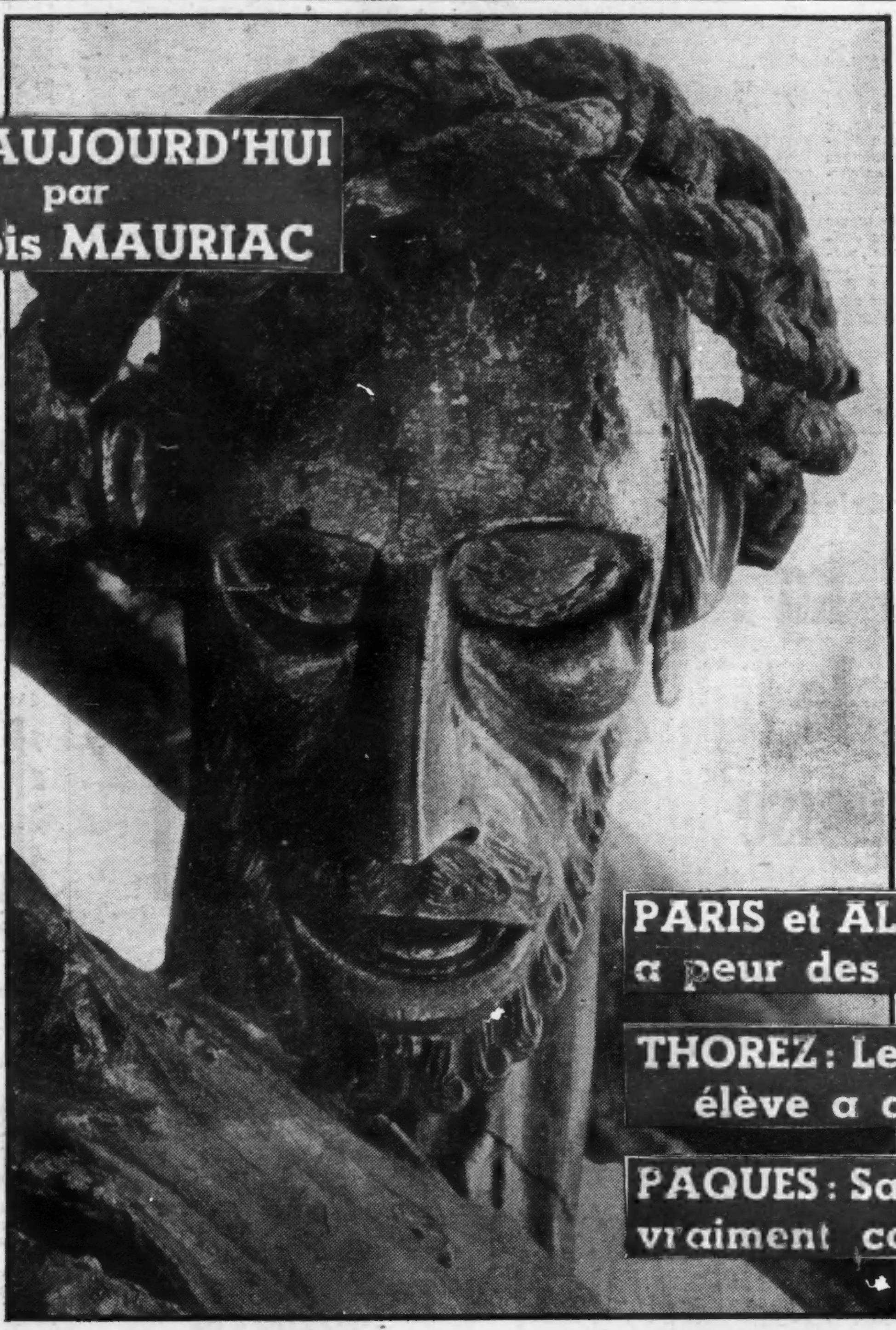
NUMÉRO SPÉCIAL DE PAQUES

L'EXPRESS

30 MARS 1956. — N° 249 50 FR. ALGERIE, TUNISIE MAROC : 50 FR.

JESUS AUJOURD'HUI par François MAURIAC



PARIS et ALGER : On a peur des Français

THOREZ : Le meilleur élève a du mal

PAQUES : Savez-vous vraiment conduire ?

LE CHRIST DE LA CATHÉDRALE SAINT-JEAN DE PERPIGNAN
« Cet homme en prison que vous avez visité ou que vous avez torturé, c'était moi. »
(Evangile selon Saint-Matthieu, ch. XXV.)

AU SOMMAIRE :

MAURIAC. — A l'occasion du Vendredi Saint « L'Express » a demandé à un Catholique engagé dans le combat de notre époque ce que représentait, pour lui, Jésus aujourd'hui (pp. 12 et 13).

PARIS-ALGER. — Au moment où, après deux mois d'attente, des mesures politiques et des mesures militaires devaient être prises au Conseil des Ministres, on a finalement décidé... d'attendre encore un peu. On verra après Pâques. Pourquoi ? (p. 3.)

IMPOTS. — Pour financer le Fonds Vieillesse (dit légitimement « de solidarité ») il fallait, en somme, choisir entre les automobilistes — auxquels on avait d'abord pensé — et l'ensemble des salariés. On a choisi. (p. 4.)

PRIX. — L'héritage que M. Ramadier a trouvé sur sa table était considérablement « truqué » par ses prédécesseurs. On s'en aperçoit à l'occasion de chaque décision. (p. 5.)

THOREZ. — Après les attaques violentes de Kroutchev contre Staline, les chefs des partis communistes en Europe ne réagissent pas tous de la même manière. (p. 7.)

EST-OUEST. — L'avion de M. Serov qui a atterri à Londres et la foreuse que M. O'Connor vient de rapporter en Amérique, révolutionnent les conceptions sur la nature des rapports commerciaux qu'il convient d'entretenir avec les Russes. (p. 8)

PARIS EN PARLE. — Jean Mons est placé soudain au centre de l'affaire des fuites qui sert à des manœuvres prévues mais non moins admirables. (p. 10.) M. Lindecker ne voulait pas que le chat joue avec le revolver qui a tué sa femme. (p. 10.) Juliette de leur cœur a perdu son Roméo malgré les protestations des amateurs de bandes dessinées (p. 11). Il faut savoir compter jusqu'à 12 pour vérifier ses réflexes de conducteur (p. 14.) P.-A. Touchard rêve sur les clés d'une porte d'or (p. 16) Jean Cocteau est un Chatterton dont la machine à écrire tape des pièces de Dumas. (p. 15) Le soldat Slovik, déserteur, a été fusillé sur l'ordre du général Eisenhower. Etait-ce juste ? L'Amérique accepte qu'un écrivain pose la question. (p. 18).

Déjeunez à la TOUR EIFFEL
RÉOUVERTURE DU
RESTAURANT « En Plein Ciel »
VENDREDI 30 MARS
André PIGNARRE
INV. 19-59 et 44-67

* * * * *

Les lettres doivent être adressées à la rédaction de
« L'EXPRESS »
91, *Champs-Elysées, Paris* (8e).
Tél. : ELY 88-61.

Pauvre « Express » !

Pauvre « Express » que j'aime tant ! Cette fois, il déraille.

Deux pages pour Kopa ! C'est à croire que l'intelligence des pieds a plus d'importance que celle du cerveau.

A ce régime-là, vous offrirez-nous la semaine prochaine quelques pages sur Grace Kelly ?

R. SAURI,
Marseille.

[*Nous avons pensé, en effet, à Mlle Grace Kelly ou à son futur époux, le prince de Monaco. Si nous traitions le cas du prince Rainier comme « homme de la semaine », ce serait une très bonne occasion d'exposer à nos lecteurs les problèmes vastes, complexes et fort instructifs qui tournent autour des casinos de Monaco et de ses banques. Nous y reviendrons peut-être. De même que nous choisirons pour ces articles « de couverture » toute personne à propos de laquelle un problème d'intérêt général peut être exposé. Ce qui était bien le cas pour Raymond Kopa et le sport dans la vie nationale.*]

Ce fut une curée

J'ai assisté hier soir à la réunion de « Défense de la République », à la salle des Sociétés savantes, qui a donné lieu à une contre-manifestation fasciste (des commandos poujadistes).

Ce fut une véritable curée. Je tiens à insister sur l'attitude véritablement scandaleuse de la police.

Ce n'est que lorsque les poujadistes ont quitté la salle que la police a fait irruption et nous a brutalement poussés dehors et dispersés, alors que les fascistes se tenaient en groupe serré dans l'embrasure d'une porte adjacente et que pas un n'était inquiété.

Je crois que si la presse ne souligne pas en force cet état de choses, nous allons peut-être vers des événements d'une portée imprévisible.

Car je suppose que ce n'est pas un hasard si la police joue si facilement de la matraque quans il s'agit d'assommer des manifestants de gauche et des Nord-Africains et assiste par ailleurs, imperturbable, aux menées criminelles des fascistes. Qu'est-elle venue faire hier soir avec trois cars de police si elle n'avait pas l'intention d'intervenir ?

M. CARRÉ,
Paris.

[*La parole est aux responsables des forces de police.*]

A la salle Wagram

Ayant assisté à la réunion de M. Jacques Soustelle à la salle Wagram, je tiens à préciser un point qui me semble important. Vous écrivez : « C'est à coups de sifflet qu'a été conspué, par son auditoire, le nom du général de Gaulle avec celui de Pierre Mendès France ».

En réalité, ce n'est pas par l'auditoire tout entier que ces noms ont été hués, mais par une bande d'extrémistes situés au fond de la salle. Ces quelques excités ne représentaient qu'une minorité. Je vous signale d'ailleurs que M. Soustelle lui-même se fit fort de mettre rapidement fin à ces manifestations du plus mauvais goût.

C. VIERNE,
Paris.

Publicité et critique

Lisant l'autre jour avec quelques amis « L'Express » du 9 mars, nous sommes tombés en arrêt sur deux textes qui se font vis-à-vis page 18 et page 19.

Page 18 : « Un document définitif : « Journal de l'affaire Dreyfus », par Maurice Paléologue. »

Page 19 : « Tout relève dans ce faux « journal » de la fiction créée après coup. Le seul enseignement... »

Il est vrai que le premier texte est une réclame, le deuxième une critique.

Mais le fait que la réclame est payée autorise-t-il à prôner ce que blâme le penseur de la maison ? Et à qui le lecteur doit-il se fier ? Qu'en pensez-vous ?

R. COMTE,
Béziers.

[*Nous pensons que ceci prouve l'entière indépendance de « L'Express » vis-à-vis de ses annonceurs. Ce qui, tout compte fait, est à la fois à son honneur et à celui des éditeurs qui ne cherchent en aucune façon à influencer les critiques.*]

Mandouze est-il nationaliste ?

Je viens de lire dans « L'Express » (du 16 mars) les propos que vous avez consacrés à André Mandouze — propos où l'on décèle votre nette sympathie pour l'homme mais aussi, peut-être, une certaine réserve sur ses attitudes récentes.

J'ai entendu, en effet, Mandouze apporter devant un public parisien « le salut fraternel de la résistance algérienne ». (...)

Je comprends les stades successifs par lesquels un homme comme Mandouze, vivant sur place le drame algérien, a dû passer. Je devine les réactions de sa conscience de chrétien. Mais a-t-il le droit, dans l'Etat organisé auquel il appartient, de se rallier officiellement à une dissidence ?

La qualité de national d'un pays impose certaines barrières qu'inconsciemment Mandouze a franchies. Je ne me pose pas en juge : je constate.

Le seul fait de reconnaître la discipline des autres nationalismes (comme le nationalisme algérien) commande que l'on accepte d'abord celle du pays dont on se réclame.

André Mandouze a le droit et le devoir de proclamer que la situation que nous connaissons en Algérie est le résultat des séries d'erreurs que nous avons accumulées là-bas. Il a le droit d'expliquer et de définir tout ce qui a présidé à la naissance du mouvement nationaliste algérien. Ce faisant, il reste dans son rôle de Français.

S. DES BRUÈRES,
Clichy.

[*Ce problème moral s'est posé à chacun d'entre nous. C'est celui de la solidarité nationale. A l'intérieur même de l'anticolonialisme, les positions diffèrent et il est bien vrai que d'importantes nuances nous séparent d'André Mandouze. Mais il faut ajouter que, du seul point de vue national, c'est grâce à des combats comme ceux d'André Mandouze que la France a pu conserver, malgré l'oppression coloniale, un immense crédit en Afrique du Nord.*]

Un soutien moral

J'ai pensé depuis longtemps que l'existence de clubs formés par les Amis de « L'Express » apporterait un soutien moral réel et indispensable à bien des lecteurs assidus de votre journal.

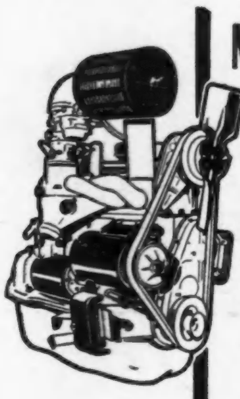
Mme LEBARBIER,
Courbevoie.

Ce numéro de « L'Express » a été tiré à 160.000 *exemplaires.*

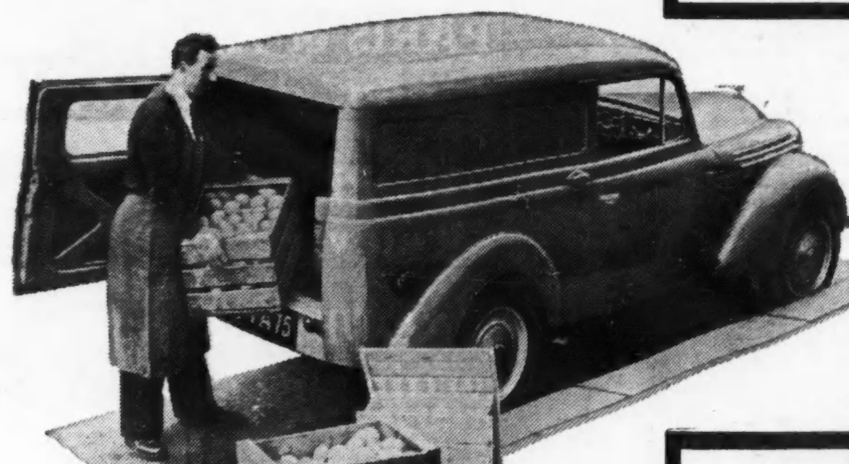
Avec le moteur de la Dauphine,

La 300 kg devient la "Dauphinoise"

MOTEUR PLUS PUISSANT



La 300 kg Renault est désormais équipée du **moteur "Ventoux"**, le brillant moteur de la Dauphine.
En ville, elle profitera de ses accélérations pour se dégager des encombrements. En côte, elle soutiendra son allure même à pleine charge. Et pourtant sa consommation ne dépassera pas 7 litres aux 100 Km.



NOUVELLE PORTE ARRIÈRE

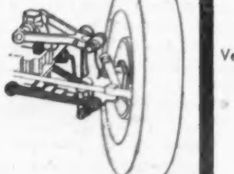
Sa large porte arrière dégage l'ouverture vers le trottoir, ce qui accélère le chargement.
Cette porte est percée d'une large baie vitrée facilitant les manœuvres en marche arrière. C'est important lorsqu'il faut se ranger dans le moindre espace libre.

CHAUFFAGE

Un système de chauffage efficace est monté en série. Il sera très apprécié de tous ceux qui vivent à bord de leur voiture pour effectuer des livraisons.

TRAIN AVANT RENFORCÉ

Le train avant, c'est-à-dire l'ensemble des organes de liaison du châssis et des roues, a fait l'objet d'une nouvelle étude : la suspension, la direction et la tenue de route bénéficient de cette amélioration. Les vibrations sont absorbées par des tampons de caoutchouc, le parallélisme des roues est rigoureusement assuré et l'entretien très simplifié.



Fourgonnette

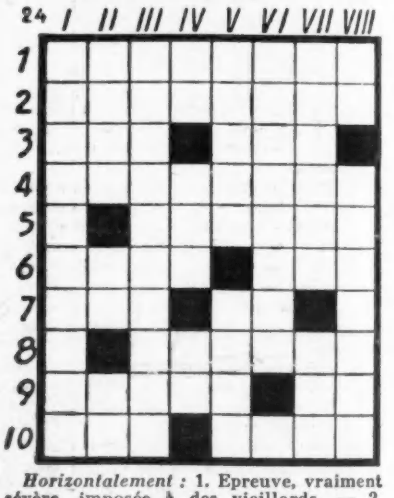
"Service" : **464.000 Fr**
"Normale" : **515.500 Fr**
Break (4 places) **560.500 Fr**

Vente à crédit grâce à l'intervention de la DIAC
Organisme officiel de la Régie RENAULT

RENAULT
RÉGIE NATIONALE

4004

Problème N° 24



Horizontalement : 1. Epreuve, vraiment sévère, imposée à des vieillards. — 2. Donna à Trissotin la matière d'un jeu de mots. — 3. Dur à la détente. Commence une explication. — 4. Enseignée, dans un tableau célèbre. — 5. A la limite de deux éléments. — 6. Un pis-aller pour le naufragé. Doit vieillir, quand il est grand. — 7. Celui d'un ignoble individu est tout de même propre. Alimente modestement la mer du Nord. — 8. Lourd handicap. — 9. Permet une aération. Partie de la grande muraille. — 10. Cap ou chef. Visé à la fête.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	S	O	P	H	I	S	M	E
2	A	T	R	E	■	T	O	T
3	L	A	U	R	E	A	T	E
4	A	R	D	E	U	R	■	R
5	M	I	E	■	E	T	O	N
6	A	E	R	E	■	E	P	I
7	N	■	I	N	G	R	E	S
8	D	I	E	T	E	■	R	E
9	R	O	■	E	N	E	E	■
10	E	N	D	E	T	T	E	E

SOLUTION DU N° 23

Verticalement: I. Pandore transalpin. — II. D'Aden à Bombay. Dans un nom de préfecture. Invitation au voyage. — III. A Paris leur réseau ne concurrence pas celui du métro. — IV. Sage manière de parler. A plus forte raison, préférable à jamais. Témoin que ne peut appeler le juge d'instruction. — V. Se signale par le bruit, plus que par la vitesse. A des ailes et des enveloppes. — VI. Impropre à resserrer des liens. — VII. Son coup fait du bien. Peut l'être d'un cœur ou d'un collège. — VIII. Beaucoup plus près de La Rochelle que de Cayenne. S'applique à un terrain, à un mal, à un caractère.

Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS

FÉDÉRATION DU LIVRE — MARQUE SYNDICALE

Tirage des I.P.R.
(R. Séguin)
10, r. du Faub.-Montmartre,
PARIS

Le directeur de la publication :
J.-J. SERVAN-SCHREIBER.

LES AFFAIRES FRANÇAISES

GOUVERNEMENT

En attendant, quelques expédients

M. ROBERT LACOSTE est rentré lundi à Alger, harassé après ses joutes parisiennes. En une semaine, il a menacé, deux fois, de donner sa démission. C'est devenu une véritable tradition chez les gouverneurs et résidents généraux d'Afrique du Nord ; car le problème est toujours le même : les gouverneurs généraux disent aux gouvernements : « Donnez-moi les moyens de votre politique. »

Pour M. Lacoste, les moyens sont simples : ce sont les renforts. Il demande 200.000 hommes de plus en Algérie. 100.000 immédiatement ; et 100.000 dans quelques mois. Cela nécessite évidemment une mobilisation.

Le gouvernement devait en décider, en principe, au Conseil des ministres de samedi dernier, c'est-à-dire avant le départ en vacances du Président de la République. Mais M. Guy Mollet, après une longue discussion, a demandé un nouveau délai.

Logique

La position de M. Robert Lacoste est logique. Quand il parle des « moyens d'une politique », il s'agit d'une politique qui s'est assigné comme objectif prioritaire le rétablissement de l'ordre ; c'est-à-dire une victoire rapide et spectaculaire sur la rébellion. Pour cela, en effet, 200.000 hommes supplémentaires ne sont pas de trop en Algérie.

LES TROUPES D'A.-O.F. DÉBARQUENT A ALGER
Autrefois, les Algériens dans les rizières du Vietnam...

Au Conseil des ministres, M. Lacoste a eu pour supporters très chaleureux MM. Chaban-Delmas et Bourgès-Maunoury.

M. Bourgès-Maunoury, au ministère de la Défense nationale, ne fait que poursuivre une politique qu'il défendait au ministère de l'Intérieur du temps que M. Edgar Faure était président du Conseil et M. Soustelle gouverneur général de l'Algérie.

Aucun ministre n'a exprimé un désaccord sur l'opportunité de renforts. Mais certains sont intervenus pour indiquer très fermement que ces mesures strictement militaires ne pouvaient être que le complément de mesures politiques. Sans une volonté de paix traduite dans les faits, sans mesures administratives énergiques, l'envoi pur et simple de renforts, ont-ils dit, mènerait à une impasse inacceptable.

MM. Defferre et Mendès France désireraient, en particulier, que M. Lacoste procédât à un véritable nettoyage de l'administration algérienne.

M. Robert Lacoste considère que, déjà, c'est « trop tard ». Car il y a eu le 6 février. C'est une date qui justifie une certaine déviation par rapport aux engagements électoraux. Le 6 février a changé beaucoup de choses.

Ecartèlement

C'est au président du Conseil de trancher. Mais depuis quelques semaines, M. Guy Mollet vit en écartelé. Il y a trois mois, au congrès socialiste de Puteaux, il avait déclaré : « Je suis complètement d'accord avec Pierre Mendès France sur les méthodes et les buts d'un programme algérien ». Le but, c'était la recherche d'une trêve et de la paix. La méthode, c'était le séjour à Alger « pour mater les féodalités ». Le premier acte de M. Guy Mollet a été en effet d'accomplir ce voyage. Mais les conditions mêmes montraient au départ qu'il s'agissait, plutôt que d'un voyage d'action, d'un voyage « d'information ».

La méthode ayant dévié, le but devait subir le même sort. La faiblesse gouvernementale suscitait à Alger un réveil colonialiste qui, parvenu dans la métropole, prit l'aspect trompeur d'un « sursaut national ». M. Lacoste a raison : le 6 février « a tout changé ». Car peu à peu, on ne

→

ON A PEUR DES FRANÇAIS

par J.-J. SERVAN-SCHREIBER

LE « sursaut national » fait comme tout le monde : il prend d'abord ses vacances de Pâques.

Plus exactement, le gouvernement lui a donné congé — en annonçant « qu'avant de procéder à des rappels de classes, il fallait d'abord s'informer plus avant sur la nature précise des besoins militaires ».

« S'informer » est devenu, semble-t-il, la plus récente et élégante manière de ne pas résoudre.

Devant l'émotion probable que des mesures de rappels risquent de provoquer dans certains secteurs de l'opinion, on décide, au lieu de les prendre, de continuer à s'informer.

Le 6 février, à Alger, le dépositaire du pouvoir politique, devant des manifestations de rues, avait annoncé, là aussi, qu'il n'était pas venu ordonner des mesures, mais s'informer.

Et nous voici maintenant à l'aube du mois d'avril.

IL y a trois mois déjà — le 2 janvier, vous souvenez-vous ? — que les Français ont voté. On ose à peine rappeler de quoi il s'agissait : le gouvernement Faure-Pinay annonçant publiquement qu'il ne pouvait pas trouver en lui-même, ni dans l'Assemblée, les moyens de définir une politique nationale pour l'Algérie, conviait le pays à se prononcer et à choisir de nouveaux représentants. L'opposition, saisissant ce prétexte à la dissolution, en faisait une réalité politique en animant aussitôt une campagne électorale violente et salubre sur le thème : volonté de paix pour l'Algérie. Et l'opposition prit le pouvoir.

Deux mois ont passé, depuis la prise du pouvoir. Après avoir parlé de faire la paix, on a parlé de faire la guerre, ou bien les deux à la fois (« la pacification »), on a appelé la France à un sursaut, et les Français à des sacrifices, on a monté l'opinion jusqu'au degré de passion nécessaire à de grandes résolutions, on a demandé et obtenu du Parlement des pouvoirs illimités — on est enfin libre d'agir, aucun obstacle, aucune concurrence, il n'y a plus qu'à décider et à annoncer. On décide, alors, d'attendre.

Après avoir fait semblant de rechercher la paix (par un appel platonique à un cessez-le-feu, lancé à la cantonade), on fait semblant de vouloir mobiliser la nation pour un effort de guerre (par l'annonce radiophonique de sacrifices, jamais exigés) — et l'on met finalement la paix et la guerre, les impôts et les rappels de classes, la négociation et les mesures politiques, on met tout en vacances. Pour s'informer.

PUISQU'IL s'agit d'un gouvernement formé d'hommes sincères et porteurs d'espoir, le moment est venu de dire les choses sans fard. Tout cela est bien trop grave, les conséquences de cette indécision qui dure depuis bientôt huit semaines sont beaucoup trop effrayantes pour que l'on puisse encore attendre. Il faut s'exprimer. Il faut le dire : cette politique, si elle se prolonge, nous mène droit à la perte de l'Algérie.

La perte de l'Algérie, d'abord. Ensuite, ou en même temps, tout le reste. Car si nous nous abandonnons à une guerre lamentable avec les Algériens, nous aurons aussi à faire la guerre — c'est clair dès maintenant — aux Tunisiens et aux Marocains.

Habib Bourguiba et Mohammed V l'ont dit : ils ne pourront jamais se désolidariser de leurs « frères algériens ».

Dans cette guerre stupide, scandaleuse, avec tout le peuple musulman, dans cette guerre née de l'impuissance et de la confusion, nous perdrions aussi la démocratie en France. Car la République aurait signé, cette fois, sa propre condamnation aux yeux du peuple français.

ON nous dit : Et quelle autre politique que celle du gouvernement actuel proposez-vous donc ?

Ah non ! Personne ne se laissera embarrasser par cette question. La réponse est simple, très simple : exactement la politique inverse.

Non seulement un gouvernement conscient de sa mission ne devrait pas chercher à limiter, par tous les « trucs » possibles, les rappels de classes, mais il devrait être résolu à en rappeler beaucoup trop, beaucoup plus qu'il n'en faut. Il devrait véritablement mobiliser la nation tout entière. Cela d'abord.

Et cela, un gouvernement ne peut le faire, bien sûr, qu'au service d'une politique claire et bien définie. Politique qui ne peut être que la paix — la paix ouvertement négociée avec les musulmans, à commencer par un cessez-le-feu.

Tout se tient, et c'est toujours ainsi : on ne peut mobiliser que si le pays a conscience d'une volonté sincère et efficace de paix à la tête, et on ne peut imposer la paix aux révoltés que si l'on est capable de mobiliser. Tout s'enchaîne.

Hélas ! Tout s'enchaîne aussi dans l'autre sens. Si l'on commence par avoir peur devant les exigences des Français d'Alger, on renonce à tenter sérieusement la paix ; on est alors contraint d'envisager la mobilisation des Français de France, mais on a peur aussi de le faire, car on ne peut plus leur dire pour quelle cause on les appelle. L'engrenage marche à reculons. La peur nourrit la peur.

UN gouvernement, dans ces conditions, cessant d'animer la nation, devient un enjeu, un objet. Tel ministre, au lieu d'être le représentant de la volonté centrale, finit par devenir un ambassadeur à l'Elysée de ceux qu'il est censé gouverner. Tel autre épouse la cause de chefs militaires, faute de pouvoir leur donner des instructions au nom d'une politique. L'anarchie s'installe légalement dans la Cité. L'adversaire s'en réjouit et le peuple se détache d'institutions qu'il apprend à mépriser.

L'atmosphère angoissante de ce printemps 1956 rappelle terriblement les jours d'avril et de mai 1954, où le gouvernement, comme hypnotisé, laissait, sans réagir, le désastre de Dien-Bien-Phu fondre sur la nation ; et ce mois d'août aussi, de l'année dernière, où un autre gouvernement, également résigné, laissait, au Maroc, les massacres de Oued Zem se substituer à la volonté nationale.

Faut-il donc toujours recommencer ? Faut-il, cette fois encore, abdiquer ? Faut-il vraiment laisser fuir l'occasion d'une paix conçue et voulue par la France, sous l'autorité de la France, et attendre que des massacres imbéciles nous imposent, encore une fois, notre destin ? J.-J. S.-S.

Il apprend l'anglais en lisant 3 romans

L'expérience en a été faite : réduit à la seule conversation, un enfant n'acquiert guère que 3 ou 400 mots. En fait, on ne possède une langue que du jour où, par la lecture, on a enrichi son vocabulaire, pour accéder aux chefs-d'œuvre, et par eux à une véritable culture. Ces constatations consacrent la faillite de tout enseignement des langues qui voudrait être purement oral.

La question est seulement de graduer ces lectures. Difficulté aujourd'hui résolue, pour l'anglais, par les trois récits passionnants que les Editions des Mentors mettent à la portée de tous. Les mots sont numérotés. Leur traduction, leur prononciation figurent au bas de chaque page. Sans effort, ces mots reviennent se graver dans la mémoire : bientôt, votre enfant sera tout fier de vous annoncer qu'il lit l'anglais couramment.

La méthode complète : 3 volumes illustrés (847 pages) est envoyée contre virement postal ou mandat de 1.900 francs aux Editions des Mentors, Serv. Z 159 - 6, avenue Odette, à Nogent-sur-Marne (Seine). C.C.P. Paris 5474-35

(Communiqué.)

Les lettres doivent être adressées à la rédaction de
« L'EXPRESS »
91, Champs-Elysées, Paris (8e).
Tél. : ELY 88-61.

Pauvre « Express » !

Pauvre « Express » que j'aime tant ! Cette fois, il déraille.

Deux pages pour Kopa ! C'est à croire que l'intelligence des pieds a plus d'importance que celle du cerveau.

A ce régime-là, vous offrirez-nous la semaine prochaine quelques pages sur Grace Kelly ?

R. SAURI,
Marseille.

[*Nous avons pensé, en effet, à Mlle Grace Kelly ou à son futur époux, le prince de Monaco. Si nous traitions le cas du prince Rainier comme « homme de la semaine », ce serait une très bonne occasion d'exposer à nos lecteurs les problèmes vastes, complexes et fort instructifs qui tournent autour des casinos de Monaco et de ses banques. Nous y reviendrons peut-être. De même que nous choisirons pour ces articles « de couverture » toute personne à propos de laquelle un problème d'intérêt général peut être exposé. Ce qui était bien le cas pour Raymond Kopa et le sport dans la vie nationale.*]

Ce fut une curée

J'ai assisté hier soir à la réunion de « Défense de la République », à la salle des Sociétés savantes, qui a donné lieu à une contre-manifestation fasciste (des commandos poujadistes).

Ce fut une véritable curée. Je tiens à insister sur l'attitude véritablement scandaleuse de la police.

Ce n'est que lorsque les poujadistes ont quitté la salle que la police a fait irruption et nous a brutalement poussés dehors et dispersés, alors que les fascistes se tenaient en groupe serré dans l'embrasure d'une porte adjacente et que pas un n'était inquiété.

Je crois que si la presse ne souligne pas en force cet état de choses, nous allons peut-être vers des événements d'une portée imprévisible.

Car je suppose que ce n'est pas un hasard si la police joue si facilement de la matraque quans il s'agit d'assommer des manifestants de gauche et des Nord-Africains et assiste par ailleurs, imperturbable, aux menées criminelles des fascistes. Qu'est-elle venue faire hier soir avec trois cars de police si elle n'avait pas l'intention d'intervenir ?

M. CARRÉ,
Paris.

[*La parole est aux responsables des forces de police.*]

A la salle Wagram

Ayant assisté à la réunion de M. Jacques Soustelle à la salle Wagram, je tiens à préciser un point qui me semble important. Vous écrivez : « C'est à coups de sifflet qu'a été conspué, par son auditoire, le nom du général de Gaulle avec celui de Pierre Mendès France ».

En réalité, ce n'est pas par l'auditoire tout entier que ces noms ont été hués, mais par une bande d'extrémistes situés au fond de la salle. Ces quelques excités ne représentaient qu'une minorité. Je vous signale d'ailleurs que M. Soustelle lui-même se fit fort de mettre rapidement fin à ces manifestations du plus mauvais goût.

C. VIERNE,
Paris.

Publicité et critique

Lisant l'autre jour avec quelques amis « L'Express » du 9 mars, nous sommes tombés en arrêt sur deux textes qui se font vis-à-vis page 18 et page 19.

Page 18 : « Un document définitif : « Journal de l'affaire Dreyfus », par Maurice Paléologue. »

Page 19 : « Tout relève dans ce faux « journal » de la fiction créée après coup. Le seul enseignement... »

Il est vrai que le premier texte est une réclame, le deuxième une critique.

Mais le fait que la réclame est payée autorise-t-il à prôner ce que blâme le penseur de la maison ? Et à qui le lecteur doit-il se fier ? Qu'en pensez-vous ?

R. COMTE,
Béziers.

[*Nous pensons que ceci prouve l'entière indépendance de « L'Express » vis-à-vis de ses annonceurs. Ce qui, tout compte fait, est à la fois à son honneur et à celui des éditeurs qui ne cherchent en aucune façon à influencer les critiques.*]

Mandouze est-il nationaliste ?

Je viens de lire dans « L'Express » (du 16 mars) les propos que vous avez consacrés à André Mandouze — propos où l'on décèle votre nette sympathie pour l'homme mais aussi, peut-être, une certaine réserve sur ses attitudes récentes.

J'ai entendu, en effet, Mandouze apporter devant un public parisien « le salut fraternel de la résistance algérienne ». (...)

Je comprends les stades successifs par lesquels un homme comme Mandouze, vivant sur place le drame algérien, a dû passer. Je devine les réactions de sa conscience de chrétien. Mais a-t-il le droit, dans l'Etat organisé auquel il appartient, de se rallier officiellement à une dissidence ?

La qualité de national d'un pays impose certaines barrières qu'inconsciemment Mandouze a franchies. Je ne me pose pas en juge : je constate.

Le seul fait de reconnaître la discipline des autres nationalismes (comme le nationalisme algérien) commande que l'on accepte d'abord celle du pays dont on se réclame.

André Mandouze a le droit et le devoir de proclamer que la situation que nous connaissons en Algérie est le résultat des séries d'erreurs que nous avons accumulées là-bas. Il a le droit d'expliquer et de définir tout ce qui a présidé à la naissance du mouvement nationaliste algérien. Ce faisant, il reste dans son rôle de Français.

S. DES BRUÈRES,
Clichy.

[*Ce problème moral s'est posé à chacun d'entre nous. C'est celui de la solidarité nationale. A l'intérieur même de l'anticolonialisme, les positions diffèrent et il est bien vrai que d'importantes nuances nous séparent d'André Mandouze. Mais il faut ajouter que, du seul point de vue national, c'est grâce à des combats comme ceux d'André Mandouze que la France a pu conserver, malgré l'oppression coloniale, un immense crédit en Afrique du Nord.*]

Un soutien moral

J'ai pensé depuis longtemps que l'existence de clubs formés par les Amis de « L'Express » apporterait un soutien moral réel et indispensable à bien des lecteurs assidus de votre journal.

Mme LEBARBIER,
Courbevoie.

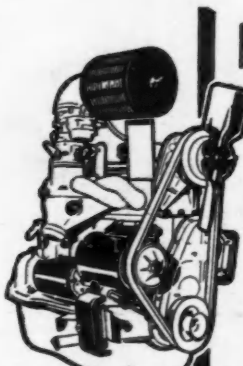
Ce numéro de « L'Express » a été tiré à 160.000 exemplaires.

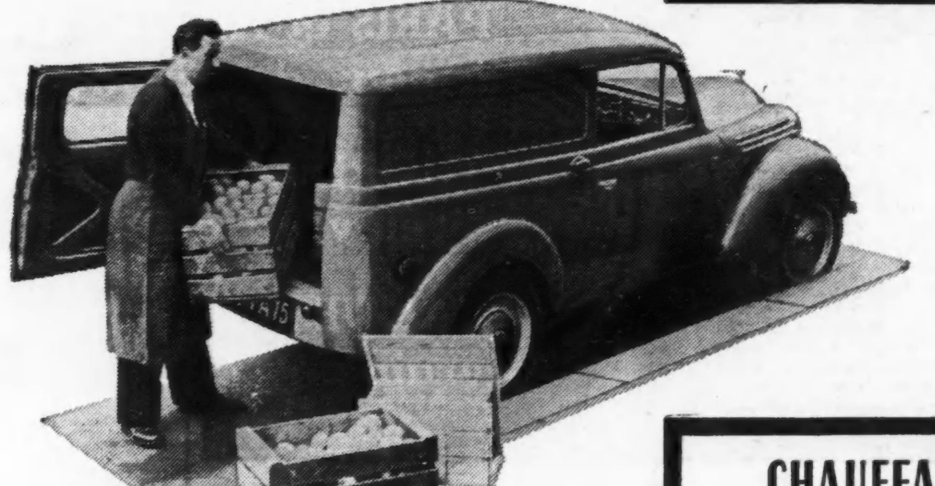
Avec le moteur de la Dauphine,

La 300 kg devient la "Dauphinoise"

MOTEUR PLUS PUISSANT

La 300 kg Renault est désormais équipée du **moteur "Ventoux"**, le brillant moteur de la Dauphine.
En ville, elle profitera de ses accélérations pour se dégager des encombrements. En côte, elle soutiendra son allure même à pleine charge. Et pourtant sa consommation ne dépassera pas 7 litres aux 100 Km.





CHAUFFAGE

Un système de chauffage efficace est monté en série. Il sera très apprécié de tous ceux qui vivent à bord de leur voiture pour effectuer des livraisons.

NOUVELLE PORTE ARRIÈRE

Sa large porte arrière dégage l'ouverture vers le trottoir, ce qui accélère le chargement.
Cette porte est percée d'une large baie vitrée facilitant les manœuvres en marche arrière. C'est important lorsqu'il faut se ranger dans le moindre espace libre.

TRAIN AVANT RENFORCÉ

Le train avant, c'est-à-dire l'ensemble des organes de liaison du châssis et des roues, a fait l'objet d'une nouvelle étude : la suspension, la direction et la tenue de route bénéficient de cette amélioration. Les vibrations sont absorbées par des tampons de caoutchouc, le parallélisme des roues est rigoureusement assuré et l'entretien très simplifié.

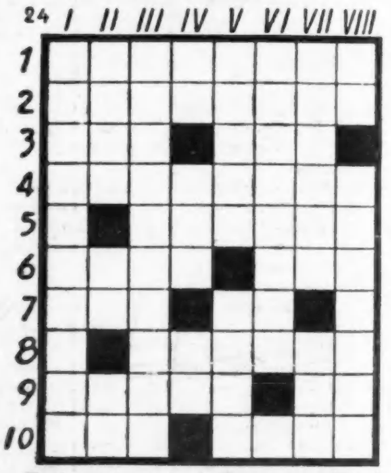
Fourgonnette
"Service" : **464.000 Fr**
"Normale" : **515.500 Fr**
Break (4 places) **560.500 Fr**

Vente à crédit grâce à l'intervention de la DIAC
Organisme officiel de la Régie RENAULT

RENAULT
RÉGIE NATIONALE

6004

Problème N° 24



Horizontalement : 1. Epreuve, vraiment sévère, imposée à des vieillards. — 2. Donna à Trissotin la matière d'un jeu de mots. — 3. Dur à la détente. Commence une explication. — 4. Enseignée, dans un tableau célèbre. — 5. A la limite de deux éléments. — 6. Un pis-aller pour le naufragé. Doit vieillir, quand il est grand. — 7. Celui d'un ignoble individu est tout de même propre. Alimente modestement la mer du Nord. — 8. Lourd handicap. — 9. Permet une aération. Partie de la grande muraille. — 10. Cap ou chef. Visé à la fête.

Verticalement: I. Pandore transalpin. — II. D'Aden à Bombay. Dans un nom de préfecture. Invitation au voyage. — III. A Paris leur réseau ne concurrence pas celui du métro. — IV. Sage manière de parler. A plus forte raison, préférable à jamais. Témoin que ne peut appeler le juge d'instruction. — V. Se signale par le bruit, plus que par la vitesse. A des ailes et des enveloppes. — VI. Impropre à resserrer des liens. — VII. Son coup fait du bien. Peut l'être d'un cœur ou d'un collège. — VIII. Beaucoup plus près de La Rochelle que de Cayenne. S'applique à un terrain, à un mal, à un caractère.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	S	O	P	H	I	S	M	E
2	A	T	R	E	■	T	O	T
3	L	A	U	R	E	A	T	E
4	A	R	D	E	U	R	■	R
5	M	I	E	■	E	T	O	N
6	A	E	R	E	■	E	P	I
7	N	■	I	N	G	R	E	S
8	D	I	E	T	E	■	R	E
9	R	O	■	E	N	E	E	■
10	E	N	D	E	T	T	E	E

SOLUTION DU N° 23

Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS

FÉDÉRATION DU LIVRE — MARQUE SYNDICALE

Tirage des I.P.R.
(R. Séguin)
10, r. du Faub.-Montmartre,
PARIS

Le directeur de la publication :
J.-J. SERVAN-SCHREIBER.

LES AFFAIRES FRANÇAISES

GOUVERNEMENT

En attendant, quelques expédients

M. ROBERT LACOSTE est rentré lundi à Alger, harassé après ses joutes parisiennes. En une semaine, il a menacé, deux fois, de donner sa démission. C'est devenu une véritable tradition chez les gouverneurs et résidents généraux d'Afrique du Nord ; car le problème est toujours le même : les gouverneurs généraux disent aux gouvernements : « Donnez-moi les moyens de votre politique. »

Pour M. Lacoste, les moyens sont simples : ce sont les renforts. Il demande 200.000 hommes de plus en Algérie. 100.000 immédiatement ; et 100.000 dans quelques mois. Cela nécessite évidemment une mobilisation.

Le gouvernement devait en décider, en principe, au Conseil des ministres de samedi dernier, c'est-à-dire avant le départ en vacances du Président de la République. Mais M. Guy Mollet, après une longue discussion, a demandé un nouveau délai.

Logique

La position de M. Robert Lacoste est logique. Quand il parle des « moyens d'une politique », il s'agit d'une politique qui s'est assigné comme objectif prioritaire le rétablissement de l'ordre ; c'est-à-dire une victoire rapide et spectaculaire sur la rébellion. Pour cela, en effet, 200.000 hommes supplémentaires ne sont pas de trop en Algérie.

LES TROUPES D'A.-O.F. DÉBARQUENT A ALGER
Autrefois, les Algériens dans les rizières du Vietnam...

Au Conseil des ministres, M. Lacoste a eu pour supporters très chaleureux MM. Chaban-Delmas et Bourgès-Maunoury.

M. Bourgès-Maunoury, au ministère de la Défense nationale, ne fait que poursuivre une politique qu'il défendait au ministère de l'Intérieur du temps que M. Edgar Faure était président du Conseil et M. Soustelle gouverneur général de l'Algérie.

Aucun ministre n'a exprimé un désaccord sur l'opportunité de renforts. Mais certains sont intervenus pour indiquer très fermement que ces mesures strictement militaires ne pouvaient être que le complément de mesures politiques. Sans une volonté de paix traduite dans les faits, sans mesures administratives énergiques, l'envoi pur et simple de renforts, ont-ils dit, mènerait à une impasse inacceptable.

MM. Defferre et Mendès France désireraient, en particulier, que M. Lacoste procédât à un véritable nettoyage de l'administration algérienne.

M. Robert Lacoste considère que, déjà, c'est « trop tard ». Car il y a eu le 6 février. C'est une date qui justifie une certaine déviation par rapport aux engagements électoraux. Le 6 février a changé beaucoup de choses.

Ecartèlement

C'est au président du Conseil de trancher. Mais depuis quelques semaines, M. Guy Mollet vit en écartelé. Il y a trois mois, au congrès socialiste de Puteaux, il avait déclaré : « Je suis complètement d'accord avec Pierre Mendès France sur les méthodes et les buts d'un programme algérien ». Le but, c'était la recherche d'une trêve et de la paix. La méthode, c'était le séjour à Alger « pour mater les féodalités ». Le premier acte de M. Guy Mollet a été en effet d'accomplir ce voyage. Mais les conditions mêmes montraient au départ qu'il s'agissait, plutôt que d'un voyage d'action, d'un voyage « d'information ».

La méthode ayant dévié, le but devait subir le même sort. La faiblesse gouvernementale suscitait à Alger un réveil colonialiste qui, parvenu dans la métropole, prit l'aspect trompeur d'un « sursaut national ». M. Lacoste a raison : le 6 février « a tout changé ». Car peu à peu, on ne

→

ON A PEUR DES FRANÇAIS

par J.-J. SERVAN-SCHREIBER

LE « sursaut national » fait comme tout le monde : il prend d'abord ses vacances de Pâques.

Plus exactement, le gouvernement lui a donné congé — en annonçant « qu'avant de procéder à des rappels de classes, il fallait d'abord s'informer plus avant sur la nature précise des besoins militaires ».

« S'informer » est devenu, semble-t-il, la plus récente et élégante manière de ne pas résoudre.

Devant l'émotion probable que des mesures de rappels risquent de provoquer dans certains secteurs de l'opinion, on décide, au lieu de les prendre, de continuer à s'informer.

Le 6 février, à Alger, le dépositaire du pouvoir politique, devant des manifestations de rues, avait annoncé, là aussi, qu'il n'était pas venu ordonner des mesures, mais s'informer.

Et nous voici maintenant à l'aube du mois d'avril.

IL y a trois mois déjà — le 2 janvier, vous souvenez-vous ? — que les Français ont voté. On ose à peine rappeler de quoi il s'agissait : le gouvernement Faure-Pinay annonçant publiquement qu'il ne pouvait pas trouver en lui-même, ni dans l'Assemblée, les moyens de définir une politique nationale pour l'Algérie, conviait le pays à se prononcer et à choisir de nouveaux représentants. L'opposition, saisissant ce prétexte à la dissolution, en faisait une réalité politique en animant aussitôt une campagne électorale violente et salubre sur le thème : volonté de paix pour l'Algérie. Et l'opposition prit le pouvoir.

Deux mois ont passé, depuis la prise du pouvoir. Après avoir parlé de faire la paix, on a parlé de faire la guerre, ou bien les deux à la fois (« la pacification »), on a appelé la France à un sursaut, et les Français à des sacrifices, on a monté l'opinion jusqu'au degré de passion nécessaire à de grandes résolutions, on a demandé et obtenu du Parlement des pouvoirs illimités — on est enfin libre d'agir, aucun obstacle, aucune concurrence, il n'y a plus qu'à décider et à annoncer. On décide, alors, d'attendre.

Après avoir fait semblant de rechercher la paix (par un appel platonique à un cessez-le-feu, lancé à la cantonade), on fait semblant de vouloir mobiliser la nation pour un effort de guerre (par l'annonce radiophonique de sacrifices, jamais exigés) — et l'on met finalement la paix et la guerre, les impôts et les rappels de classes, la négociation et les mesures politiques, on met tout en vacances. Pour s'informer.

PUISQU'IL s'agit d'un gouvernement formé d'hommes sincères et porteurs d'espoir, le moment est venu de dire les choses sans fard. Tout cela est bien trop grave, les conséquences de cette indécision qui dure depuis bientôt huit semaines sont beaucoup trop effrayantes pour que l'on puisse encore attendre. Il faut s'exprimer. Il faut le dire : cette politique, si elle se prolonge, nous mène droit à la perte de l'Algérie.

La perte de l'Algérie, d'abord. Ensuite, ou en même temps, tout le reste. Car si nous nous abandonnons à une guerre lamentable avec les Algériens, nous aurons aussi à faire la guerre — c'est clair dès maintenant — aux Tunisiens et aux Marocains.

Habib Bourguiba et Mohammed V l'ont dit : ils ne pourront jamais se désolidariser de leurs « frères algériens ».

Dans cette guerre stupide, scandaleuse, avec tout le peuple musulman, dans cette guerre née de l'impuissance et de la confusion, nous perdrions aussi la démocratie en France. Car la République aurait signé, cette fois, sa propre condamnation aux yeux du peuple français.

ON nous dit : Et quelle autre politique que celle du gouvernement actuel proposez-vous donc ?

Ah non ! Personne ne se laissera embarrasser par cette question. La réponse est simple, très simple : exactement la politique inverse.

Non seulement un gouvernement conscient de sa mission ne devrait pas chercher à limiter, par tous les « trucs » possibles, les rappels de classes, mais il devrait être résolu à en rappeler beaucoup trop, beaucoup plus qu'il n'en faut. Il devrait véritablement mobiliser la nation tout entière. Cela d'abord.

Et cela, un gouvernement ne peut le faire, bien sûr, qu'au service d'une politique claire et bien définie. Politique qui ne peut être que la paix — la paix ouvertement négociée avec les musulmans, à commencer par un cessez-le-feu.

Tout se tient, et c'est toujours ainsi : on ne peut mobiliser que si le pays a conscience d'une volonté sincère et efficace de paix à la tête, et on ne peut imposer la paix aux révoltés que si l'on est capable de mobiliser. Tout s'enchaîne.

Hélas ! Tout s'enchaîne aussi dans l'autre sens. Si l'on commence par avoir peur devant les exigences des Français d'Alger, on renonce à tenter sérieusement la paix ; on est alors contraint d'envisager la mobilisation des Français de France, mais on a peur aussi de le faire, car on ne peut plus leur dire pour quelle cause on les appelle. L'engrenage marche à reculons. La peur nourrit la peur.

UN gouvernement, dans ces conditions, cessant d'animer la nation, devient un enjeu, un objet. Tel ministre, au lieu d'être le représentant de la volonté centrale, finit par devenir un ambassadeur à l'Elysée de ceux qu'il est censé gouverner. Tel autre épouse la cause de chefs militaires, faute de pouvoir leur donner des instructions au nom d'une politique. L'anarchie s'installe légalement dans la Cité. L'adversaire s'en réjouit et le peuple se détache d'institutions qu'il apprend à mépriser.

L'atmosphère angoissante de ce printemps 1956 rappelle terriblement les jours d'avril et de mai 1954, où le gouvernement, comme hypnotisé, laissait, sans réagir, le désastre de Dien-Bien-Phu fondre sur la nation ; et ce mois d'août aussi, de l'année dernière, où un autre gouvernement, également résigné, laissait, au Maroc, les massacres de Oued Zem se substituer à la volonté nationale.

Faut-il donc toujours recommencer ? Faut-il, cette fois encore, abdiquer ? Faut-il vraiment laisser fuir l'occasion d'une paix conçue et voulue par la France, sous l'autorité de la France, et attendre que des massacres imbéciles nous imposent, encore une fois, notre destin ?

J.-J. S.-S.

Il apprend l'anglais en lisant 3 romans

L'expérience en a été faite : réduit à la seule conversation, un enfant n'acquiert guère que 3 ou 400 mots. En fait, on ne possède une langue que du jour où, par la lecture, on a enrichi son vocabulaire, pour accéder aux chefs-d'œuvre, et par eux à une véritable culture. Ces constatations consacrent la faillite de tout enseignement des langues qui voudrait être purement oral.

La question est seulement de graduer ces lectures. Difficulté aujourd'hui résolue, pour l'anglais, par les trois récits passionnants que les Editions des Mentors mettent à la portée de tous. Les mots sont numérotés. Leur traduction, leur prononciation figurent au bas de chaque page. Sans effort, ces mots reviennent se graver dans la mémoire : bientôt, votre enfant sera tout fier de vous annoncer qu'il lit l'anglais couramment.

La méthode complète : 3 volumes illustrés (847 pages) est envoyée contre virement postal ou mandat de 1.900 francs aux Editions des Mentors, Serv. Z 159 - 6, avenue Odette, à Nogent-sur-Marne (Seine).
C.C.P. Paris 5474-35
(Communiqué.)

parlait plus de négociations. Et personne aujourd'hui ne s'étonne plus de voir certains ministres du Front Républicain reprendre le slogan de M. Soustelle : « Négocier, c'est capituler ».

Ce n'est d'ailleurs pas le cas de M. Guy Mollet. Lundi soir, à la Télévision, il a révélé son trouble en affirmant — avec insistance — que le président du Conseil voulait rester « fidèle au secrétaire général de la S.F.I.O. ». Là, il s'adressait aussi à tous les secrétaires fédéraux du parti socialiste qui avaient, le 18 mars, manifesté leur inquiétude.

Gagner du temps

M. Guy Mollet voudrait bien être « national » et garder « l'Algérie française ». Mais il voudrait aussi ne pas lier son parti à la mobilisation et à la guerre.

Le président du Conseil a décidé de se retirer trois jours au château de Marly pour étudier cette angoissante question.

En attendant, il a fallu faire face à la situation militaire : on met en œuvre des expédients.

La moitié de l'armée de terre, le quart de la marine et de l'aviation françaises sont en Afrique du Nord. On pensait prélever sur les effectifs de Tunisie, mais les rebelles algériens, aidés par les fellagha de l'opposition, viennent de fixer les troupes françaises dans le Sud tunisien. On pensait aussi à un prélèvement sur les effectifs du Maroc mais les rebelles algériens cherchent à empêcher la guerre du Rif de s'éteindre. Par ailleurs, après les désertions récentes, et à la demande du Maroc, la France a décidé de retirer les tabors marocains de ses troupes d'Algérie.

Alors, on a recours — toujours pour éviter le rappel de classes — à d'autres moyens, bien inquiétants, comme le « pont aérien » entre l'A.-O. F. et l'Algérie pour expédier à Alger, depuis Dakar, quelques milliers de noirs que l'on fera combattre contre les Arabes.

Les responsables de la France d'outre-mer expriment leurs craintes : avec l'Indochine, une telle méthode a fait des ravages. C'est dans les rizières vietnamiennes que de nombreux francs-tireurs algériens ont appris à la fois l'usage de la guérilla et le goût de l'indépendance. Mais il faut parer au plus pressé : peu importe ce que rapporteront ensuite les noirs qui auront combattu en Algérie.

Dégradation

Dans la même semaine, et pour aider l'action des rebelles, Tunisiens et Marocains multiplient les déclarations. En une semaine, le sultan du Maroc, Allal el Fassi, Mohammed el Ouzzani d'un côté, Bourguiba, Ahmed Ben Salah de l'autre, ont proclamé leur solidarité avec les Algériens.

Pendant ce temps aussi, la poursuite de la guerre achève d'éliminer, dans les maquis, au profit des chefs militaires les quelques cadres politiques, du nationalisme algérien, favorables à un compromis avec la France. Plus la guerre se prolonge, plus s'organise, en face de nous, le règne d'un fanatisme aveugle dont les Français d'Algérie risquent d'être les plus grandes victimes.

Dans quelques jours, quand M. Robert Lacoste reviendra à Paris, au prochain Conseil de gouvernement, l'heure d'un choix véritable aura sonné.

IMPOTS

Qui est solidaire de quoi ?

LE gouvernement, comme il s'y était engagé, a déposé son projet de loi créant un « Fonds Vieillesse ». Le titre en a d'ailleurs été modifié pour devenir : « Fonds National de solidarité ». Cette nouvelle appellation souligne le caractère que devrait avoir le fonds : un transfert de revenus des catégories sociales les plus favorisées vers celle dont la misère apparaît particulièrement choquante. Regardons la suite.

Il a fallu passer à l'exécution : où prendre l'argent ?

L'idée de départ du ministre des Finances était dans la ligne morale du projet : créer une taxe sur les automobiles.

Capitulation

Dans sa rigueur, l'impôt sur les automobiles répond bien à cette notion élémentaire de la justice qui veut que les plus aisés soulagent les plus pauvres. Impôt sur le signe extérieur de richesse le plus significatif, il frapperait en effet les catégories sociales les plus favorisées : un tiers des 275.000 voitures neuves achetées par des particuliers en 1954 l'ont été par des commerçants, un autre tiers par des directeurs, cadres supérieurs ou membres des professions libérales, tandis que 10 % seulement l'étaient par des ouvriers ou des employés.

Mais l'institution de cet impôt s'est, bien entendu, heurtée aussitôt à une opposition puissamment orchestrée — deux grands quotidiens parisiens, organisations professionnelles, députés, etc... — qui s'explique beaucoup plus par les préoccupations égoïstes des propriétaires de voitures que par les mobiles économiques des constructeurs.

Devant cette opposition le gouvernement a capitulé, en une semaine.

Il envisage désormais de substituer à cet impôt trop « voyant » toute une série de mesures fiscales plus diversifiées, touchant à la fois certaines catégories de redevables, possesseurs d'automobiles, propriétaires d'immeubles, sociétés de capitaux, et surtout l'ensemble des assujettis à l'impôt sur le revenu.

Pour la forme

L'impôt sur les automobiles subsiste — certes — en principe, mais son taux est si fortement réduit qu'il perd toute signification ; le coût de sa perception n'étant pas pour autant allégé, il ne tardera d'ailleurs pas à pourrir de lui-même, comme tous les impôts exceptionnels qui ont manqué leur but.

D'autre part, l'exonération des majorations de loyers, dont bénéficient les propriétaires de locaux à usage commercial ou à usage d'habitation, ne sera pas effectivement supprimée dès cette année, car les déclarations sont déjà faites et leur révision exigerait un travail trop complexe.

Enfin, la majoration de 10 % de l'impôt sur les sociétés risque, tout simplement, dans la conjoncture actuelle, d'être répercutée dans les prix et de retomber ainsi sur les consommateurs, qui supportent déjà la charge toujours croissante des impôts indirects.

Les victimes

Conclusion : l'essentiel du projet du gouvernement est constitué par le relèvement de 10 % du « taux de la taxe proportionnelle et de la surtaxe progressive sur les revenus ». C'est-à-dire une aggravation pure et simple de l'injustice du système fiscal existant.

Une telle erreur politique, à quelques semaines des élections qui ont partout sonné l'alarme avec éclat, laisse songeur.

L'impôt sur le revenu — créé en 1917 — est en effet devenu l'un des plus mal répartis.

Les agriculteurs, dont les revenus sont de l'ordre de 1.500 milliards de francs, échappent à peu près totalement à cet impôt.

La plupart des artisans et commerçants, imposés maintenant au forfait, en sont pratiquement exonérés : le revenu forfaitaire moyen des 163.000 artisans imposés est de 360.000 francs par an et celui des 823.000 commerçants, de 425.000 francs, c'est-à-dire moins que le salaire d'un ouvrier qualifié.

Les salariés, au contraire, qui ne peuvent rien dissimuler, sont les plus touchés : leurs salaires, qui ne représentent que la moitié du revenu national, constituent les deux tiers des revenus imposés à la surtaxe progressive.

C'est donc une fois encore le salarié que frappera le décime supplémentaire et c'est finalement lui qui, à défaut de l'automobiliste, devra « prendre en charge un vieillard ».

Les salariés risquent ainsi d'observer que les servitudes du pouvoir entraînent décidément un gouvernement fort loin de l'imagerie populaire et des programmes électoraux.

PRIX

Voici un exemple

M. RAMADIER et l'administration des Finances essayent, jour après jour, de maintenir la stabilité des prix et de placer des barrages face aux menaces d'inflation. Brusquement un nouveau coup, imprévu, est intervenu : les Charbonnages de France viennent de réclamer une hausse du prix du charbon. Car les Charbonnages prévoient, pour cette année, un déficit d'exploitation de 30 milliards. Il faut, là aussi, le combler. Comment ?

A l'intérieur du pool charbon-acier (Pool Schuman, à Luxembourg) les Charbonnages sont libres de fixer leurs tarifs ; mais ils doivent, d'autre part, obéir à la réglementation française des prix. Il n'existe aucun moyen juridique de trancher ce conflit entre la liberté dans un cadre

Les conseils de l'autruche

par Alfred SAUVY

M. Alfred Sauvy, directeur de l'Institut National d'Etudes Démographiques, commente ici, chaque semaine, l'actualité économique. Il répondra aussi aux questions que nos lecteurs souhaiteront lui poser.

ALFRED SAUVY

QUAND vous roulez, en voiture, la nuit, allumez-vous vos phares ? Et si la route est dangereuse, préférez-vous éteindre même les lanternes, de façon à ne pas être effrayé par les obstacles ? Et, si un obstacle apparaît néanmoins, fermez-vous les yeux ?

C'est la position que prennent et nous proposent, pour les affaires publiques, des hommes qu'il serait, dès lors, assez illogique d'appeler éclairés.

Le toboggan

Nous savons, par expérience, sauf les tout petits, que la hausse des prix, qu'on l'appelle infernale ou non, est une aventure bien regrettable, qui creuse dans les biens et dans le moral de la nation de profondes cavernes.

Nous savons aussi, ou nous pourrions savoir, que depuis plusieurs mois les prix s'acheminent lentement vers la cote de détresse (149,1) qui peut déclencher l'échelle mobile des salaires et bien d'autres échelles à leur suite.

Mais nous fermons les yeux, affichant une tranquillité qui pourrait passer pour du courage, mais qui est en réalité une marque de la peur, la peur de voir et de prévoir. En 1940, ceux qui paraissaient de sang-froid n'étaient trop souvent que des insouciants. Calmes et « durs » en apparence, ils se trouvèrent tout d'un coup à l'avant-garde (si l'on peut dire) de la grande panique. Leur sérénité optimiste n'était qu'une attitude pour éviter les désagréables précautions et les efforts qui pouvaient être tentés pour prévenir la catastrophe.

Personne ne désire positivement l'inflation, mais l'imposante armée de ses ennemis se débande dès que le ministère des Finances sort un outil de sa trousse, fût-ce le thermomètre...

Oreilles dures

Des économistes évaluent le montant des investissements qu'il faudra consacrer au développement de l'Algérie, pour faire face à l'explosion démographique qui ne fait que commencer. Ils ne font, en somme, que leur métier.

Loin de leur en savoir gré, les « purs » les accusent de tirer dans le dos des Français. Si un reproche peut cependant leur être fait, c'est de ne pas avoir parlé plus tôt encore et encore plus fort, puisque les consciences sont si lentes et les oreilles si dures.

La commission Maspétiol, les financiers, les démographes, les agronomes, les géologues, etc., ne travaillent, est-il ajouté, que pour montrer que l'Algérie n'est pas « une bonne affaire ».

Il y a cependant beaucoup de Français pour juger avec une autre optique. Pour eux, l'Algérie, ce ne sont pas seulement des kilomètres carrés, des champs et des mines, des profits et pertes, mais aussi, et surtout, des hommes sur lesquels l'impitoyable usage de la force ne peut trouver de justification que s'il prépare une œuvre propre à en effacer les hontes.

C'est de très mauvais goût, peut-être, mais, comme dit l'autre, « nous sommes quelques-uns de ce mauvais goût-là ».

En somme, les nationalistes — qui corrompent le beau mot de nation — se trouvent pris dans la même contradiction que les communistes : tout en faisant constamment appel à l'union de tous, ils se retranchent, en même temps, dans leur pureté. L'union qu'ils conçoivent n'est pas horizontale, mais verticale, les uns et les autres se superposant selon leurs mérites : en haut, ceux qui ont été touchés par la grâce, en bas les réprouvés, juste au-dessous des suspects.

Rideau de silence

L'autruche, qui entend ignorer l'ampleur de la tâche algérienne, s'emploie aussi à empêcher de regarder sérieusement derrière le rideau de fer. Ceux qui, il y a quelques années, ont signalé que, malgré des destructions très étendues, l'Union Soviétique avait fortement avancé depuis la fin de la guerre et marchait plus vite que nous, sur la route du progrès, ont reçu, eux-aussi, la brochette d'injures réglementaires, réservée à ceux qui risquent l'œil hors du champ conformiste.

Les plus farouches adversaires du communisme devraient, semble-t-il, utiliser, dans leur propagande, les progrès mêmes de l'adversaire, de façon à stimuler leurs contemporains. C'est du moins ainsi qu'agissent les Américains qui signalent la nécessité de doubler le nombre de leurs ingénieurs pour ne pas risquer de perdre leur actuelle avance.

Mais en France, « les oisillons las de l'entendre... » ne se contentent plus de jaser ; ils s'en prennent à l'hirondelle, qui trouble leur sérénité.

Il est de mode aujourd'hui, devant quelque sujet d'affliction, de soupirer : « Voir cela, au pays de Descartes ! » Plus surprenantes encore sont les extravagances commises au pays de La Fontaine. Il manque une fable cependant à sa collection : « Les animaux admirateurs des fables ». Ils enseignent à leurs enfants, dès leur jeune âge, à réciter ces petites merveilles, se rengorgent quand ils entendent vanter à l'étranger le charmant moraliste (ou immoraliste) et admirent la profondeur de ces reproches, qui s'appliquent si bien aux autres.

(Copyright « L'Express ».)

A. S.

SUZE
GENTIANE

supra-national et le dirigisme national.

Le charbon parle

Quels sont les arguments présentés par les dirigeants des Charbonnages ?

● « D'une part, disent-ils, nos charges de salaires ont augmenté de 25 % depuis fin 1951. A la demande des Pouvoirs publics, nous avons d'autre part consenti, en 1952 et en 1954, deux baisses de prix représentant 8 % de notre prix de revient moyen. Notre situation financière est, alors, complètement déséquilibrée. Il faut donc ou bien que le gouvernement allège nos charges, ou bien qu'il nous autorise à élever nos prix. »

Comment raisonne de son côté M. Ramadier ?

Le ministre réfléchit

● « Si j'adopte la première solution (alléger les charges), j'accrois mon déficit budgétaire, déjà voisin de 1.000 milliards. En effet, si je suis les demandes des Charbonnages il me faudrait leur accorder une remise de dette — baptisée dotation en capital — de 6 milliards par an. L'Etat devrait d'autre part prendre à sa charge environ 14 milliards de charges fiscales et sociales. Enfin la subvention destinée à abaisser le prix du charbon importé continuerait à coûter 18 milliards au budget. »

● « Si au contraire j'autorise une hausse du prix du charbon, elle aura des conséquences sur l'ensemble de l'économie. Un facteur essentiel de hausse générale des prix viendra s'ajouter aux tensions actuelles. L'acier et les matériaux de construction en subiront notamment le contre-coup immédiat. La stabilité monétaire peut être compromise. »

L'héritage

Littéralement « coincé » entre un déficit budgétaire grandissant et les menaces de hausse des prix, M. Ramadier mesure à quel point les artifices montés par ses prédécesseurs, au gouvernement, présentent de dangers.

Dans de nombreux secteurs — aide à l'exportation, subventions aux produits alimentaires, déficit des entreprises nationales — l'aide de l'Etat est en effet venue masquer, par tous les « trucs » possibles, des déséquilibres de structure.

Si ces camouflages avaient servi à prendre le temps de faire des réformes, il serait facile d'assainir la situation. Mais ils se sont, au contraire, substitués aux réformes. Après chaque piqûre de morphine on en refait une autre, et l'opération attend toujours : de plus en plus difficile, dangereuse, aléatoire.

Sans doute des progrès ont-ils été faits et l'économie française semble avoir pu, dans l'ensemble, absorber les hausses de salaires de 1954 et de 1955. Mais la marge d'action est désormais d'une étroitesse extrême, et tant que de nouveaux progrès de productivité ne seront pas réalisés, il ne semble pas possible de mettre fin aux divers systèmes par lesquels l'Etat maintient artificiellement certains prix.

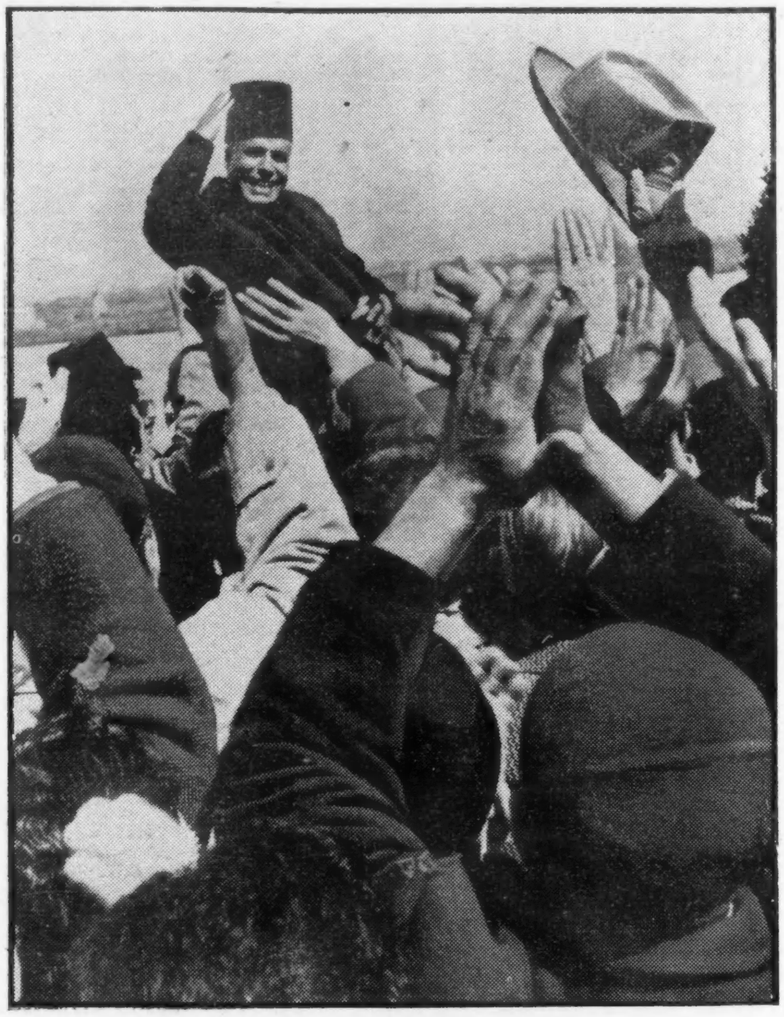
M. Ramadier acceptera plutôt d'augmenter encore son déficit et interdira la hausse des prix du charbon.

TUNISIE

Le grand homme dans son petit pays

HABIB BOURGUIBA, cinquante-trois ans, est un homme comblé. Il va de triomphe en triomphe. Avant chacun d'eux, une rumeur, toujours la même, se répand : il serait en « perte de vitesse », en « arrière de la main » ; l'opposition grandirait ; il ne tiendrait plus le pays. Et puis, chaque fois, le succès arrive, net, éclatant. Ces jours-ci, le succès a été double : Bourguiba obtenait à Paris, du gouvernement français, l'indépendance complète de la Tunisie et il devait, dimanche, se faire littéralement plébisciter au cours des premières élections de la Tunisie indépendante.

Après chaque succès, Habib Bourguiba mesure le chemin parcouru. Il partage avec les hommes qui ont réussi, cette faiblesse de toujours revenir vers les témoins des temps difficiles. Après l'exil du Caire, après l'internement, après l'octroi de l'autonomie interne et, enfin, après l'indépendance, Bourguiba est revenu à Monastir, petite ville du Sahel tunisien, où il est né.



M. HABIB BOURGUIBA, APRÈS LES ÉLECTIONS
« On me fuyait alors, j'étais compromettant. »

Là, il y fait toujours à peu près le même discours : « Lorsque je venais ici, il y a 20 ou 30 ans, on me fuyait parce que j'étais compromettant. Regardez aujourd'hui !... » En fait, Bourguiba se regarde lui-même. Il est fier pour la Tunisie ; et, comme il s'identifie à elle, il est fier pour lui.

Voici mon peuple

Une autre caractéristique que Bourguiba partage avec les hommes qui ont réussi, c'est d'être obsédé par le jugement de ses anciens ennemis.

Aujourd'hui, se tournant vers les colonialistes, il proclame : « Voici mon peuple. On doutait de sa maturité ? Il vient de procéder, et pour la première fois, à une consultation électorale dans une liberté et une discipline que bien des pays pourraient lui envier. »

Se tournant vers les représentants des fellagha algériens qui manifestent en Tunisie dans les meetings du Néo-Destour, il leur dit : « Voici le Néo-Destour. Vous l'accusiez de « collaboration avec le colonialisme, de tiédeur et d'un manque de solidarité avec les frères algériens ? Aujourd'hui, après l'insurrection, mais aussi par le compromis et la négociation, nous avons obtenu l'indépendance et, désormais, nous pourrons mieux la demander pour vous. »

Ce n'est certes pas que, pour Bourguiba, tout danger soit écarté. Les Tunisiens sont des animaux politiques. Plus que les Marocains. Bien plus que les Algériens. Il y a plus de journaux arabes en Tunisie qu'en Algérie et au Maroc. Et ceci, depuis très longtemps — c'est-à-dire que l'ancienneté de l'autonomie interne n'a rien à y voir. Le Tunisien discute dans la rue. Même, il ratiocine ; et ce n'est pas toujours facile de triompher de ses réticences.

Les « titistes »

L'Assemblée Constituante issue des dernières élections va révéler entre les 97 députés qui la composent d'importantes dissensions. Cette assemblée contient quelques représentants de la Grande Mosquée ; de nombreux élus de la très active centrale syndicale (U.G.C.T.) ; ainsi que des députés qui expriment les vœux des classes moyennes et des agriculteurs.

Les notions de gauche et de droite apparaissent déjà. On peut déceler quelles sont les futurs progressistes qui réclament la laïcité de l'Etat, la monarchie constitutionnelle, la réforme agraire et, semble-t-il, sur le plan politique, une sorte de « titisme tunisien ».

Bourguiba passe pour encourager cette tendance — laquelle s'exprime notamment dans un hebdomadaire, « L'Action », remarquablement rédigé en français. Le principal animateur de cette tendance, c'est Ahmed Ben Salah, secrétaire général de l'U.G.T.T., qui a parcouru le monde avant d'assumer un rôle qu'il remplit avec le dynamisme de ses vingt-cinq ans. →

EN 2 MOTS

M. GILBERT GRANDVAL, l'ancien résident général au Maroc, cherche un titre pour le manuscrit qu'il vient de terminer et qu'il a l'intention de publier au mois de mai.

Il y travaillait depuis six mois. Il y raconte, sans oublier aucun détail significatif, les soixante-dix jours du drame marocain, depuis la date de sa nomination comme Résident (le 20 juin 1955) après l'assassinat de Jacques Lemaigre-Dubreuil à Casablanca, jusqu'à la date de sa démission, le 30 août.

Il s'agira d'un document historique assez exceptionnel. On verra, à sa lecture, quelle est la vraie mécanique du système politique actuel... et les raisons de son impuissance.

★

M. EDGAR FAURE vient de rentrer de trois semaines de vacances à Val-d'Isère. Il a réuni ses amis pour leur indiquer quel doit être maintenant le sens de leurs efforts communs : il s'agit de renforcer les effectifs parlementaires du R. G. R. en débauchant, un à un, le plus grand nombre possible de députés des partis du centre et du parti radical.

Des contacts ont déjà été pris avec certains députés radicaux : on leur indique quels sont les avantages — très substantiels — qui seraient à leur disposition, s'ils acceptaient d'adhérer au R. G. R.

D'autre part, M. Edgar Faure crée en Seine et en Seine-et-Oise des « Comités radicaux autonomes » pour tenter auprès des militants un travail analogue.

★

LE nouveau quotidien du soir, « Le Temps de Paris », dont le premier numéro paraîtra vers le milieu du mois d'avril, sera, par ses capitaux, par ses dirigeants, et par la plupart de ses rédacteurs, un journal de droite.

Les responsables de l'entreprise se sont émus, cette semaine, que le journal ait déjà une réputation politique aussi marquée.

Pour essayer de se « démarquer », ils ont demandé à plusieurs personnalités de gauche, en particulier quelques députés socialistes et radicaux, de collaborer régulièrement à leur « Tribune libre ». Ils n'ont reçu jusqu'à présent que des réponses négatives.

★

M. VINCENT AURIOL, l'ancien président de la République, a été chargé par le gouvernement de réfléchir sur une question grave et qui pourrait bientôt se poser : l'adhésion éventuelle du Maroc à la Ligue arabe. Quelle pourrait être l'attitude de la France à cet égard ?

M. Auriol a remis une note à son ami M. Christian Pineau. Il suggère que la France crée une « Fédération diplomatique » avec le Maroc et la Tunisie. Les trois pays devraient être d'accord entre eux pour adhérer ou non à telle ou telle coalition.

★

M. JACQUES RAVAIL, qui est le nouveau directeur de la Sûreté nationale en Algérie, vient de présenter un plan d'épuration de la police.

Ce plan est à peu près celui qui avait été élaboré par les collaborateurs de M. Soustelle dès son arrivée à Alger, en février de l'année dernière. L'exécution de ces mesures avait été décidée en principe, à l'époque, mais jamais réalisée.

La question est donc de nouveau posée aujourd'hui. M. Ravail doit demander l'autorisation de M. Lacoste à Alger, et de M. Gilbert-Jules, ministre de l'Intérieur, à Paris.

Brigitte GROS.

Etudiants
qui ne présentez pas d'examen ou de concours en fin de cette année scolaire, profitez des DERNIERS SIX MOIS qui vous séparent de la prochaine rentrée pour acquérir EN MARGE DE VOTRE CULTURE
UN METIER PRATIQUE ET REMUNERATEUR
INSTITUT GRANDJEAN
En plein quartier latin
STÉNOTYPIE - DACTYLOGRAPHIE
Début tous les quinze jours
15, RUE SOUFFLOT (5e) - ODEon 46-72

GARY
...inaugure sa collection de printemps
OPTIMISTE
Costumes exclusifs : 24.900
Veston coupe italienne 12.900
73, Champs-Elysées
Paris - ELY. 77-76

Sans voiture ! Tristes vacances...
EUROPCARS
dans toute la France loue sans chauffeur
RESERVATION
Paris - 48, Av. Kléber Tél. PAS 83.22

M. Guy Mollet et les directeurs de journaux (1)
De la « une » à la 13 : la manière de rendre compte...

On peut aussi déceler les futurs conservateurs. Ce sont d'abord les religieux comme le cheik Mohammed Chadly En Naïffar, célèbre professeur à la Grande Mosquée et qui s'est fait élire sur les listes du Front National. Ce sont aussi les destouriens qui ne se sont pas résignés au différend Bourguiba-Ben Youssef et qui trouvent par ailleurs que le Caire est un meilleur exemple que Belgrade.

Ce sont enfin les représentants des classes moyennes, très fortes en Tunisie, et qu'inquiètent les programmes de réformes économiques et sociales de la centrale syndicale.

Un vrai politique

Homme d'Etat, Bourguiba n'est pas un révolutionnaire : sa pensée politique n'a pas, par exemple, de contenu économique. Cependant, il semble patronner Ahmed Ben Salah. Dans cette mesure, et dans la mesure où, surtout, il pousse le sentiment démocratique jusqu'à proclamer comme ces derniers jours : « Si le peuple tunisien veut la République, il l'aura », il suscite une coalition qui va des youssefistes au palais beylical, en passant par les classes moyennes et par certains Français de Tunisie

Mais l'état-major du Néo-Destour a confiance. Il se demande quelle nouvelle parade le « combattant suprême » va encore trouver. Dans la clandestinité, l'auréole de Bourguiba était surtout due à ses qualités morales : c'était le héros, père de la patrie, inspirateur et guide. Aujourd'hui, cette auréole est aussi due à ses qualités politiques : on le trouve habile, diplomate, autoritaire, bref : politique. Il a la science du repli stratégique. Il sait attendre son heure. Il sait où attaquer et avec quelles armes.

Maintenant, l'Algérie

La « parade » qu'a trouvée aujourd'hui Bourguiba, c'est l'utilisation du conflit algérien. Sans doute il ne s'agit pas là d'une simple habileté. La solidarité nord-africaine est un fait : comme le dit le sultan du Maroc : « La paix est indivisible dans le Maghreb. » Mais Bourguiba a choisi son heure, qui est précoce, et c'est ici l'habileté.

Il croit qu'une confédération d'Etats nord-africains est inéluctable et déjà, il prend date. L'Algérie est un enjeu de taille. Souvent, dans des négociations officielles, comme dans des entretiens privés, Bourguiba s'est déclaré contraint à ne pas hausser le ton du fait des *faiblesses* de la Tunisie : c'est un petit pays, géographiquement défavorisé et simplement peuplé de trois millions d'habitants. Un pays trop petit pour un grand homme.

Il sent aussi l'infériorité politique des résistants algériens et la rivalité montante des Marocains. Il sent enfin que l'indépendance ne pourra pas résoudre, immédiatement, les problèmes économiques de la Tunisie et que l'insatisfaction populaire risque de nourrir l'opposition contre lui. Il n'a pas hésité à multiplier, ces jours derniers, les déclarations : « L'Algérie doit être un Etat indépendant », « la Tunisie doit aider l'Algérie à devenir indépendante ». Le journal « L'Action » consacre les deux tiers de ses numéros récents au problème algérien.

Bourguiba paraît désormais souhaiter un rôle nord-africain à sa taille ; et c'est là un fait politique qui va intervenir de plus en plus dans la crise franco-algérienne.

MATTEI
Location sans chauffeur
VOITURES NEUVES TOUS MODÈLES
DEMANDEZ NOS NOUVELLES CONDITIONS
L'abonnement automobile
11, Rue du Champ de Mars PARIS 7e
INValides 96-77

MAROC

Avec qui combattront-ils ?

« VOULEZ-VOUS vous enrôler dans l'armée marocaine, dans cette armée que j'ai l'honneur de diriger avec S. M. le sultan ? » s'est écrié, à Fès, le jeune prince Moulay Hassan (vingt-sept ans). Et 20.000 jeunes Marocains réunis en un meeting monstre organisé par l'Istiqlal, répondirent en d'immenses clameurs d'acquiescement.

Dans le déploiement des drapeaux, des oriflammes et des uniformes, au moment même où Allal el Fassi précède de peu au palais impérial l'arrivée des délégations de combattants du Rif, l'armée est naturellement devenue pour un peuple traditionnellement guerrier, le symbole même d'une indépendance que les récentes négociations menées avec la France viennent de restituer au Maroc.

Limites volontaires

Les Marocains le disent avec une nuance d'orgueil : ils pourraient posséder la plus forte armée du monde arabe. Les anciens rebelles de l' « Armée de Libération Nationale » du Rif peuvent tout de suite constituer un noyau de 5.000 hommes.

80.000 tirailleurs marocains servent dans l'armée française et environ autant dans l'armée espagnole.

De plus, pour encadrer ces troupes, l'état-major pourrait disposer de trois à quatre cents officiers sortis des écoles de guerre occidentales. Au premier rang de ces derniers, le général Kettani, premier musulman nommé général de l'armée française et qui vient d'être récemment promu chef d'état-major des « forces armées royales du Maroc ».

Cependant, M. Guedira, ministre d'Etat chargé de la défense nationale marocaine, vient de décider que la future armée royale ne dépasserait pas 20.000 hommes. L'écrasante charge financière qu'implique la constitution d'une armée moderne pourrait en effet grever, de façon dramatique, un budget qui souffre déjà d'un déficit de 20 milliards.

Il entre aussi dans cette décision certaines considérations politiques : les cadres des partis craignent la force d'une formation militaire trop puissante. Déjà, ils ont assez mal accueilli la décision du sultan de nommer son propre fils, le prince Moulay Hassan, chef d'état-major général des armées royales. C'est une erreur tactique qui pourrait coûter au prince une popularité dont il prenait un soin minutieux.

Le problème de la défense nationale va constituer la pierre angulaire des négociations franco-marocaines qui viennent de s'ouvrir à Paris et qui ont pour objet de donner un contenu concret à la notion encore fragile « d'interdépendance ».

Il s'agit de définir la coopération entre les états-majors et surtout la manière dont l'alliance franco-marocaine s'inscrira dans le cadre des engagements internationaux de la France.

Les Marocains — comme les Tunisiens — entendent décider librement de leur adhésion au Pacte Atlantique, par exemple. Ils déclarent qu'ils ne veulent pas le faire par le truchement de la France.

Ils désirent conclure avec la France des pactes d'assistance mutuelle, ils acceptent de discuter d'une intégration dans un ensemble stratégique qui lierait la France et l'Afrique du Nord mais ils refusent de se laisser représenter dans des organismes militaires internationaux par la France. C'est là une question d'une grande importance. De sa résolution va dépendre la réalité même de la notion d'interdépendance.

Alger et Le Caire

Les négociateurs français et marocains subiront en plus la lourde hypothèque du conflit algérien. « La nature veut que l'on supporte les effets du voisinage » rappelait au début de la semaine le sultan Mohamed V à l'ambassadeur des U.S.A. en France, M. Dillon. « Le voisinage est cause de contamination... Il peut être source de mal et de désordre. »

Ce n'est cependant pas l'unique raison. Les Marocains redoutent — et Allal el Fassi le premier — que la poursuite du conflit algérien ne permette au colonel Nasser d'éliminer au Caire les représentants de la tendance modérée des rebelles algériens. Ceci, pour imposer à une échéance plus ou moins lointaine l'influence égyptienne dans le Maghreb. Aussi, tous les leaders marocains ont-ils fait cette semaine une spectaculaire profession de foi algérienne.

Ainsi, le conflit algérien dessert gravement les négociateurs français et restreint leurs possibilités de faire admettre une véritable interdépendance.

TÉLÉVISION

Technique d'un récit

SIX directeurs de journaux parisiens ont donné, lundi soir, la réplique au président du Conseil au cours d'une émission télévisée intitulée « Face à la vérité ».

Les questions posées au cours de l'émission avaient été remises à M. Guy Mollet dans la matinée.

Voici — petite leçon de journalisme pratique — comment les six journaux représentés firent état, le lendemain, de cette émission.

« Le Figaro » énumère les six directeurs de journaux par ordre alphabétique et place son propre directeur, M. P. Brisson, en dernier.

Dans une courte présentation, il précise : « Le président du Conseil ne s'est pas dérobé lorsque les interrogations se sont faites embarrassantes, notamment lorsque notre directeur lui a demandé, etc., etc... »

Puis il accorde une large place aux réponses de M. Guy Mollet, sans plus faire mention des questions posées.

A la une

« France-soir » écrit à la une : « Notre directeur général, Pierre Lazareff, et cinq autres directeurs de quotidiens parisiens, ont participé hier soir, etc... » A la page 4, les autres directeurs sont nommés. Une question de Pierre Lazareff et la réponse de Guy Mollet à cette question sont rapportées.

Pour « L'Aurore », M. Guy Mollet a été interrogé par « six directeurs de grands journaux parisiens, dont Robert Lazurick » (page une).

Les lecteurs de « L'Aurore » apprennent également, titrées sur deux colonnes, et composées en gros caractères, le contenu des « Questions de Robert Lazurick », qui sont au nombre de trois. Quelques éléments des réponses de M. Guy Mollet sont relégués en page 13, et en petits caractères.

« Le Parisien Libéré » ne fait aucune mention de l'événement à la une. En dernière page, un bref compte rendu sans commentaire où sont énumérés les six participants.

« Franc-Tireur » donne une large place à l'événement à la une, énumère les participants en commençant par Robert Lazurick, parle de « l'émouvante soirée d'hier », relate plusieurs questions et réponses et, lorsqu'il se réfère à l'intervention de son rédacteur en chef, écrit : « Notre ami Georges Altman. »

« Le Monde », enfin, énumère, dans l'ordre alphabétique, les participants, n'ajoute aucun commentaire et donne à ses lecteurs, en page 2, un compte rendu où sont tour à tour évoquées les questions posées par les uns et les autres.

(1) *De gauche à droite, dans le studio de la Télévision : MM. Beuve-Méry* (Le Monde), *Lazareff* (France-soir), *Brisson* (Le Figaro), *Corval* (Télévision), *Guy Mollet, Bellanger* (Parisien Libéré), *Lazurick* (Aurore), *Altmann* (Franc-Tireur).

chez votre tailleur :
une draperie de LAJEUNESSE
élégance et qualité

COMMUNISME

Le meilleur élève

MAURICE THOREZ a prouvé cette semaine que son titre de « meilleur disciple étranger de Staline » n'était pas usurpé. Il a clairement exprimé à son parti qu'il ne se laisserait pas entraîner à faire le procès de son maître.

Réunis en session extraordinaire le jeudi 22 mars, les dirigeants communistes français devaient être officiellement informés du revirement idéologique décrété par le 20e congrès du parti communiste de l'U.R.S.S. C'est Maurice Thorez qui conduisait la délégation française à ce congrès. Il était tout désigné pour en commenter les décisions. Il bouda pourtant cette session qui promettait d'être orageuse.

En effet, plusieurs leaders critiquèrent la méthode employée par la presse communiste pour relater les récents événements survenus en U.R.S.S. Certains même attaquèrent les méthodes de la direction du P.C.

Le huis clos n'a pas sauvegardé totalement le secret des discussions. Le rôle et l'action exercés par Maurice Thorez au sein du Parti n'ont pas été directement mis en cause. Toutefois, tant d'allusions y furent faites que Mme Jeannette Vermeersch intervint longuement, et d'émouvante manière, pour défendre les mérites de son époux.

Cinq jours plus tard, Maurice Thorez sortait de son silence. Dans un article massif publié par l'*Humanité*, il présentait sa version du 20e congrès du parti communiste soviétique.

Silences

Il admet que Staline a commis un certain nombre de fautes. Mais aussitôt après il défend avec chaleur les « extraordinaires » mérites de l'ancien dictateur et il conclut qu'ils ne sauraient être éclipsés par quelques erreurs.

Aucune allusion à la résolution adoptée par la dernière session du comité central du P.C.F. Aucune référence aux méfaits du « culte de la personnalité », thème central du « procès » de Staline à Moscou. Aucun rappel des erreurs imputables à Staline pendant la deuxième guerre mondiale. Pas un mot sur ce que la *Pravda* appelle des « mesures injustifiées de répression ».

Ce sont ces omissions qui éclairent la pensée véritable et la conduite future du chef du parti communiste français : il s'efforcera de s'adapter à la nouvelle « ligne » définie par Moscou ; il ne cache pas cependant qu'on ne doit attendre de lui aucune volte-face spectaculaire, ni devant la « déstalinisation » ni en ce qui concerne les méthodes de direction.

Copie conforme

Cette prise de position n'étonne pas quand on connaît l'homme.

Maurice Thorez a pris directement contact avec Staline à l'époque de la deuxième guerre mondiale.

Quand il se réfugia à Moscou, Staline avait déjà fait le procès de ses anciens adversaires et éliminé les suspects. L'effort de guerre exigeait la foi dans le mythe du chef infaillible, alors même que l'on doutait de ses dons stratégiques réels.

De l'existence d'un chef suprême infaillible, on déduisit le principe d'une personnalité « dominante » à tous les échelons de la hiérarchie. Maurice Thorez est conscient de son rôle de Staline français.

Revenu en France, il copia les manières staliniennes. Il ne s'en cachait pas. Ses camarades, stupéfaits, apprirent vite que « Maurice n'aime pas qu'on enlève sa veste en sa présence... », qu' « on entre chez lui sans frapper... », qu' « on le tutoie sans permission... », qu' « on l'interrompe quand il parle... » Il se considérait comme le délégué personnel et permanent de Staline en France. Il exigeait d'être obéi et respecté comme tel.

Comme Staline, il s'estima compétent dans tous les domaines. Non content de trancher d'autorité tout conflit politique, il exprima des avis définitifs sur des questions littéraires ou artistiques.

Il supportait mal les vieux dirigeants qui l'ennuyaient. Il cherchait au contraire à s'entourer de jeunes. Il accueillit ainsi dans son « équipe », M. Hentgès, actuel correspondant de l'*Humanité* à Moscou, dès qu'il fut sorti de « Sciences Po ».

Quand éclata le conflit soviéto-yougoslave, Thorez se rangea sans hésiter derrière Staline : il n'aimait pas Tito, qui lui avait reproché d'avoir manqué une révolution en France par son respect aveugle des doctrines staliniennes. Le parti communiste français fut un des plus virulents dans l'antititisme.

Servi par les circonstances, Maurice Thorez a réussi un tour de force : inculquer à son parti l'esprit stalinien ; empêcher les militants français de douter de l'infaillibilité du chef ; rendre inébranlable leur foi dans la perfection de la société soviétique.

Pour la grande masse des militants venus au communisme à travers la Résistance, les procès de Moscou, les « purges » des années 36 et 38 sont des chapitres secondaires de l'histoire officielle du parti communiste soviétique. Thorez leur a fait admettre que le génie personnel de Staline avait été déterminant dans la conduite de la guerre et dans la libération de la France. Il leur a fait repousser les témoignages les plus irréfutables sur l'existence des camps de concentration soviétiques et sur le régime de dictature policière.

Demander aujourd'hui à Thorez d'avouer la terreur stalinienne, c'est non seulement l'obliger à violer ses propres conceptions mais aussi à plonger le parti communiste dans le doute. Mais pourra-t-il éviter longtemps de s'aligner sur les conceptions des partis communistes étrangers ?

Certains d'entre eux n'ont pas encore pris le « virage » à la suite de Moscou, mais d'autres — ceux de Pologne, d'Allemagne orientale et d'Italie notamment — se sont déjà prononcés en faveur de l'idéologie nouvelle.

Témoins

Les raisons de leurs attitudes sont aussi évidentes que celles de M. Thorez. Les communistes polonais, allemands et italiens ont vécu, entre les deux guerres, sous des régimes fascistes. Leur mouvement était clandestin. Leurs chefs ont souvent été contraints de chercher asile à Moscou : ils y ont été témoins, ou victimes, des grandes « purges ».

Ainsi, du parti communiste polonais : tous ses chefs furent un jour convoqués à une réunion spéciale en Russie. Ils furent tous fusillés ou envoyés en déportation.

Il en fut de même du parti communiste allemand. Ses leaders, réfugiés en U.R.S.S., connurent des semaines d'angoisse au moment du pacte germano-soviétique : Staline et Hitler échangeaient à Brest-Litovsk leurs « indésirables ».

Les Italiens furent moins frappés. Mais Togliatti, à Moscou, vivait dans la terreur sous le nom d'Ercoli. Les archives de Trotski avaient révélé son étroite collaboration de jadis avec le principal adversaire de Staline.

Pour tous ceux-là, la déstalinisation marque l'heure du triomphe et de la réhabilitation de leurs anciens camarades. Ils s'abandonnent parfois au sentiment d'une revanche personnelle et, en Italie, c'est M. Nenni, leader du parti socialiste unitaire, qui doit attirer l'attention de ses camarades sur la nécessité de procéder à une critique plus positive de la doctrine de Staline.

Ceux qui restent

A ces réactions quasi passionnelles, s'oppose la résistance passive de Maurice Thorez au discours de M. Kroutchev.

La position prise par le leader communiste français risque cependant de devenir rapidement intenable si les dirigeants soviétiques poursuivent leur entreprise de déstalinisation. L'*Humanité* publie déjà des textes contradictoires : le lendemain de l'article de Maurice Thorez, elle reproduisait largement un éditorial de la *Pravda* fort sévère pour Staline et le culte de la personnalité.

La nécessité d'instituer une direction « collective » servira sans doute de prétexte à l'effacement des leaders trop attachés au culte de l'ancien dictateur. Il ne paraît pas toutefois que l'adoption générale de la nouvelle « ligne » soit réalisable dans un avenir très prochain.

Staline lui-même est en effet directement responsable des insuffisances des critiques actuelles du stalinisme. Les doctrinaires de valeur ont été ses victimes. Ceux qui restent sont ses élèves. L'analyse de la « déviation » stalinienne ne pourra peut-être être approfondie que lorsque, dans le nouveau climat de Moscou, se sera levée une nouvelle génération de penseurs marxistes.

MME JEANNETTE VERMEERSCH ET M. MAURICE THOREZ
Il n'aime pas beaucoup qu'on entre sans frapper.

STALINE JUGÉ PAR LA PRAVDA

LES succès gigantesques dans l'édification d'une société nouvelle n'ont pas été interprétés suffisamment d'un point de vue marxiste-léniniste.

Ils avaient été obtenus par le peuple soviétique sous la direction du parti communiste. Or, ils ont été attribués injustement aux mérites d'un seul homme — Staline — et on les a expliqués par des vertus particulières qu'il aurait possédées comme dirigeant.

Staline était dépourvu de modestie personnelle. Il n'a pas repoussé ces louanges à son adresse et, au contraire, il les a encouragées de toutes les façons.

Avec le temps, ce culte de la personnalité a pris des formes toujours plus monstrueuses et devenait de plus en plus nuisible à la cause du communisme.

Méconnaissant les règles de la vie du Parti et le principe de la direction collective, Staline a maintes fois pris seul des décisions.

Ainsi, il a abandonné les principes du parti, il a méconnu la démocratie dans ses rangs, il a violé la légalité révolutionnaire et il a pris des mesures injustifiées de répression.

(Editorial, « La Pravda », 27 mars.)

...ET PAR MAURICE THOREZ

LE XXe congrès du P. C. de l'U.R.S.S. a noté qu'il y avait eu dans le passé des infractions sérieuses aux règles léninistes de la vie du parti... La faute du camarade Staline fut de méconnaître, dans la dernière période de son activité, certaines des règles de vie et de direction du parti qu'il avait lui-même enseignées aux communistes du monde entier, en particulier dans son ouvrage « Les Questions du léninisme ».

A partir des jugements autocritiques, les hommes de la réaction ont essayé d'échafauder toutes sortes de réactions contre le mouvement communiste...

Comme si la critique de certaines erreurs pouvait rien enlever aux mérites historiques de Staline !

Staline a défendu et a fait progresser l'héritage théorique et pratique de Lénine. Il a animé, sur un sixième du globe, la réalisation de plans quinquennaux et la construction du socialisme.

Il a joué un rôle déterminant pour battre tous les groupes ennemis du parti : trotskistes, droitiers, etc., qui auraient conduit la Révolution d'Octobre à sa perte, et pour déjouer les complots de l'impérialisme international contre le pouvoir des Soviets, longtemps isolés dans le monde.

(Maurice Thorez, « L'Humanité », 27 mars.)

ALLEMAGNE

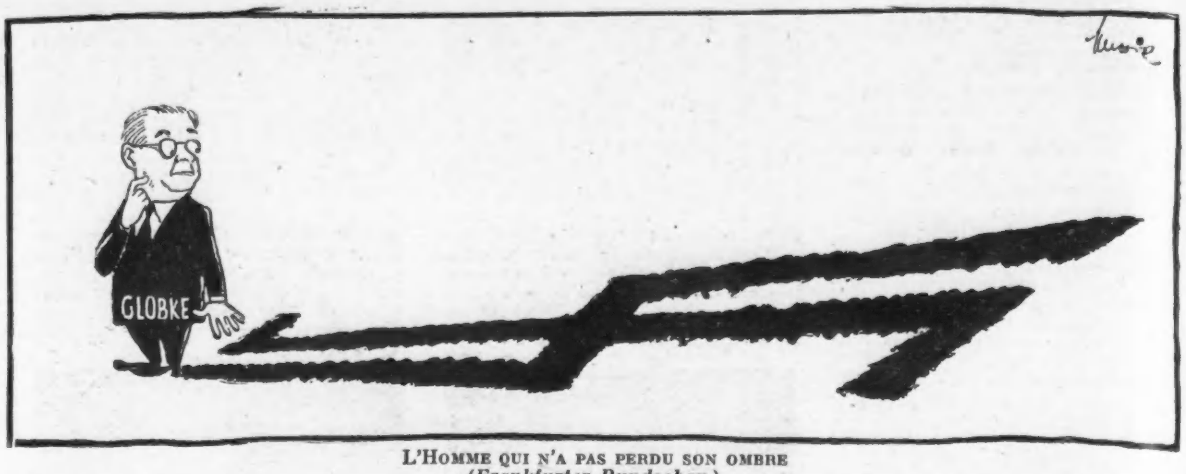
« Qui êtes-vous, M. Globke ? »

ON n'attachait plus une importance suffisante à la pureté du sang ; la décadence des valeurs nationales qui s'est ensuivie a conféré une urgence toute particulière à de nouvelles mesures législatives. Etant donné que la juiverie fait peser une menace aiguë sur le peuple allemand, le but de la loi est d'empêcher tout nouveau mélange de sang juif.

→

L'auteur de ces lignes, publiées en 1936, vient d'être violemment pris à partie sur une pleine page de la « Frankfurter Rundschau », de tendance social-démocrate, le plus fort tirage quotidien d'Allemagne.

La citation ci-dessus est extraite du « Commentaire à la législation raciale allemande », paru en 1936 ; cette eulogie des lois de Nuremberg, qui servirent de base légale à l'extermination de six millions de Juifs, a pour auteur le Dr Hans Globke.



L'HOMME QUI N'A PAS PERDU SON OMBRE
(Frankfurter Rundschau.)

Un homme puissant

Le Dr Globke, qui voyait dans ces lois « *la restauration de l'ordre organique voulu par Dieu* », est aujourd'hui un des hommes politiques les plus importants d'Allemagne : en tant que secrétaire d'Etat à la Chancellerie fédérale, Globke est chargé de l'exécution de la législation fédérale.

Il jouit depuis six ans de la confiance du chancelier Adenauer. Les députés chrétiens-démocrates et socialistes qui le dénoncent périodiquement à la tribune ne sont pas parvenus à enrayer son ascension. Un mur de silence accueille les critiques, même lorsqu'elles prennent, comme dans la *Rundschau*, la forme d'une lettre ouverte, se terminant par ces phrases : « *Vous vous expliquiez avec un pédantisme glacial. Les hommes frappés par la plus inhumaine des lois vous indifféraient. Vous écriviez: « Le paragraphe 5 détermine qui est Juif. » Quel genre d'homme êtes-vous donc, M. Globke ?* »

Le but

En déterrant aujourd'hui, au bout de vingt ans, l'un des textes les plus odieux de la littérature juridique allemande, les sociaux-démocrates obéissent évidemment à des arrière-pensées politiques. Aux élections de l'année prochaine, les socialistes ont pour la première fois depuis la guerre une bonne chance de victoire : le parti de M. Adenauer risque de perdre la majorité absolue au Parlement. Deux coalitions gouvernementales seront alors possibles : une « petite coalition », groupant socialistes, libéraux et « réfugiés » ; ou une « grande coalition », groupant les socialistes et les chrétiens-démocrates.

La première formule tente les socialistes puisqu'elle leur donnerait la prépondérance dans le gouvernement : il sera toutefois difficile aux socialistes de s'entendre durablement avec les libéraux qui défendent notamment les intérêts de la sidérurgie. Un front électoral contre Adenauer risquerait en outre de rehausser le prestige du vieux chancelier.

Reste la « grande coalition ». Or, elle est combattue au sein du gouvernement actuel par le groupe ultra-conservateur, dont M. Globke passe pour l'homme-clé. Eliminer Globke, c'est faire un pas vers la « grande coalition ». La cible qu'il offre est belle, et si les socialistes réussissent à l'évincer, il y aura aussi bon nombre de catholiques pour applaudir.

★

L'armée condensée

PENDANT que 250 traducteurs et une centaine d'officiers rédigent à Mannheim les 601 règlements de la nouvelle armée, une controverse inattendue passionne les Allemands. Les traducteurs de Mannheim donnent en effet aux Américains une belle leçon d'efficacité. Ils ramènent à 150 les 650 règlements américains concernant le maniement des armes à feu ; par la même occasion, ils ramènent les 200.000 pages de texte américain à 20.000 pages de texte allemand.

Pourquoi, se demandent maintenant les experts allemands, les planificateurs de Bonn ne réussiraient-ils pas, dans le domaine militaire, ce que les traducteurs de Mannheim réussissent dans le domaine du langage ? Pourquoi imiter le gaspillage américain ? « Nous n'avons pas besoin de 500.000 hommes pour constituer douze divisions, écrit Adelbert Weinstein, le plus réputé des critiques militaires allemands. Un maximum de 250.000 hommes, et un minimum de 200.000 hommes nous suffiraient pour tenir nos engagements atlantiques. Les Soviétiques, avec 2,8 millions d'hommes, possèdent 175 divisions d'active. S'il faut, aux Américains, plus d'un million d'hommes pour former dix-neuf divisions, ce n'est pas une raison pour que nous les imitions. »

Départ à zéro

Le Bundesrat (Conseil des Etats) partage cette opinion : à une forte majorité, il a repoussé la semaine dernière le service obligatoire de dix-huit mois ; douze mois, estime-t-il, sont bien assez. A la Chambre, les spécialistes vont plus loin encore : ils proposent de renoncer complètement au service militaire et de lever une armée de métier de 200.000 hommes bien payés et techniquement à la hauteur de l'âge atomique.

Le chancelier Adenauer n'a pas repoussé cette proposition : il a chargé son ministre de la Défense de mettre la question à l'étude.

Argument des partisans de l'armée de métier : l'Allemagne a la chance de partir de zéro. Qu'elle n'imite donc pas les encombrantes et vétustes armées atlantiques. Qu'elle renonce tout de suite à l'artillerie, en prenant exemple sur les divisions ultra-mobiles de 6.000 hommes que Russes et Américains commencent à adopter. Qu'ils se rendent compte qu'en cas de guerre la mobilisation sera de toute manière impossible : les moyens de transport et de communication auront été détruits avant même que l'on ait pu appeler les mobilisables. Que l'on prévoie plutôt une petite milice territoriale, imitée des Suisses. Que l'on se souvienne qu'un volontaire vaut deux conscrits. Et que l'on pense aux conséquences politiques : la conscription sera un obstacle d'autant plus inutile que l'on discute justement à Londres la réduction des effectifs.

Economie de main-d'œuvre

On la discute sur deux plans à la fois : au sein du cabinet britannique, où l'on projette de supprimer la conscription en 1959, en remplaçant les 450.000 conscrits par 300.000 professionnels. Et à la Conférence du désarmement, où MM. Moch (France) et Nutting (Angleterre) proposent de réduire par étapes les armées actuelles de 75 %.

Ces propositions ont, pour la première fois, une chance d'aboutir (« nous sommes sortis de l'impasse », déclare le délégué soviétique, M. Gromyko), car elles sont dans la logique de la situation : l'U.R.S.S., comme la Grande-Bretagne, l'Allemagne et la France, souffre d'une pénurie de main-d'œuvre. La compétition est-ouest se concentre sur le terrain économique ; les armées nombreuses ne correspondent plus aux réalités militaires. Créer des armées de métier en doublant les soldes, mais en économisant une main-d'œuvre précieuse, cette formule tente aujourd'hui de nombreux pays.

HISTOIRE

20 fois sur le métier...

L'HISTOIRE, dit-on, est un éternel recommencement : M. Emile Tersen, professeur agrégé de l'Université de Paris et auteur d'un ouvrage consacré à l'« Histoire de la Hongrie », ne contestera pas cette définition.

M. Tersen avait chanté en quelques paragraphes la gloire et la louange de Mathias Rakosi, premier secrétaire du parti communiste hongrois. Il avait aussi entrepris de démontrer la « collusion des réactionnaires hongrois avec Tito ».

Malheureusement, quelques semaines après la publication du livre de M. Tersen, M. Kroutchev se rendait à Belgrade en voyage officiel. M. Tersen s'empressa de réparer son erreur « historique » et de remettre son ouvrage au goût du jour.

Il était hors de question de procéder à une réimpression pour si peu. De même M. Tersen ne songea point à faire insérer entre les pages de son livre un petit papillon signalant un « erratum ». On se contenta de découper dans tous les exemplaires du livre les pages 117 et 1118 et de coller à leur place un feuillet d'une vérité plus actuelle.

Mais les événements ne laissent aucun répit à M. Tersen, qui devra se livrer à un nouveau « rewriting » de l'Histoire : la page 99 de son livre dénonce les « erreurs » de Bela Kun, fusillé par ordre de Staline en 1937. Bela Kun vient d'être réhabilité par Moscou. Recollera-t-on un feuillet tout neuf à l'« Histoire de la Hongrie » ?

Les Presses Universitaires de France, maison d'édition sérieuse par excellence, concevront sans doute, à l'avenir, quelque méfiance à l'égard des historiens

ANGLETERRE

300.000 mots

POUR la première fois depuis 1912, les 19 membres de la Commission Royale sur le Divorce viennent de publier, en Grande-Bretagne, un rapport de 405 pages (300.000 mots). Le texte soulève de vives discussions outre-Manche.

Le rapport — auquel le *Times* consacre un éditorial d'une longueur peu habituelle — recommande au gouvernement anglais d'ajouter aux motifs actuels de divorce admis par les juges, trois nouveaux prétextes :

- Le refus volontaire d'un conjoint de consommer le mariage.
- L'insémination artificielle de la femme sans le consentement du mari.
- La folie dangereuse d'un des conjoints dont, après cinq ans d'internement ininterrompu, la guérison sera déclarée improbable.

Il semble, d'après la presse anglaise, que l'opinion publique reste divisée sur les circonstances qui peuvent justifier le divorce et que même au sein de la Commission Royale, les avis sont partagés.

Cependant, il est probable que les propositions constructives de la Commission Royale (inculquer à chacun le sens de sa responsabilité envers la société et envers ses enfants) séduiront les plus réticents et permettront de changer la législation actuelle qui place la Grande-Bretagne parmi les pays d'Europe où le divorce est difficile à obtenir.

EST-OUEST

L'avion de M. Serov et la foreuse de M. O'Connor

EN trois phrases prononcées d'un ton calme, M. Christian Pineau, ministre français des Affaires étrangères, a injecté samedi dernier une charge de dynamite dans la diplomatie traditionnelle.

« Je suis partisan, a déclaré M. Pineau, d'une coopération entre l'Est et l'Ouest pour aider les pays sous-développés. Un plan d'aide conjointe devrait être élaboré et réalisé par exemple dans le cadre des Nations Unies. Je soutiendrai cette thèse devant nos amis américains. » (M. Pineau se rend en juin à Washington pour y étudier ce problème avec M. Dulles.)

Une aide conjointe de l'U.R.S.S. et des Occidentaux, cette idée aurait provoqué un sourire incrédule chez les experts dont les plans, dressés il y a neuf ans et encore en vigueur aujourd'hui, partaient de ce postulat : « L'U.R.S.S. n'a rien à offrir. Elle a besoin de tout ce que possède l'Occi-

3 livres essentiels pour comprendre ce qui se passe actuellement en URSS
David Shub :
LENINE
"Ma Vie" par
TROTSKY
Isaac Deutscher
STALINE
néo nrf

Vient de paraître
SAVOIR POUR AGIR
N° 1
LE FASCISME
Promesses et réalités par
Daniel GERIN
Poujade fera-t-il autant de dupes que Mussolini et Hitler ?
(par 10, 65 francs - par 20, 60 francs)
C.C.P. Parisiana S.A.R.L. 10735-82
LIBRAIRIE DES SCIENCES HUMAINES
13, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève PARIS-5e

dent. Elle connaît chez elle les pires difficultés. Si nous lui refusons les produits de l'industrie occidentale elle se trouvera menacée d'asphyxie et affaiblie au point que nous pourrons lui dicter nos conditions. »

Pas avant 3 ans

Cette politique, adoptée et appliquée depuis 1947, avait pour nom : « l'embargo ». Des boulons aux tuyaux de cuivre, en passant par les roulements à billes, les brevets et l'outillage industriels, rien ne devait pénétrer en U.R.S.S., sous peine de sanctions sévères. Et voici qu'en 1956, alors que les rigueurs de l'embargo se sont à peine atténuées, l'U.R.S.S. serait appelée par les Occidentaux à contribuer, sur un pied d'égalité, à l'industrialisation des pays pauvres ?

C'est parce que ce fait est encore difficilement croyable pour la majorité des Occidentaux que la presse américaine multiplie les avertissements : « *Tous ceux qui se bercent encore d'illusions sur le prétendu retard technique et industriel de l'U.R.S.S. feraient mieux d'ouvrir les yeux* », écrivait samedi dernier un grand quotidien new-yorkais (le *New York Herald Tribune*). Car pour la quatrième fois en quelques semaines les ingénieurs soviétiques venaient d'étonner leurs collègues occidentaux : l'avion de ligne qui, la semaine dernière, a déposé le général Serov (chef de la Sûreté soviétique) sur l'aérodrome de Londres « *n'aura pas d'égal en Occident avant trois ans* », affirment les experts anglais. Or, le matériel aéronautique figure depuis neuf ans en tête des listes d'embargo.

Cet exemple n'est pas isolé.

● A la mission française négociant, depuis le 12 mars, à Moscou, le renouvellement de l'accord commercial franco-soviétique, l'U.R.S.S. a tout de suite proposé des commandes de matériel radio et d'avions « Caravelle ». Mais l'embargo interdit de vérifier la sincérité de ces propositions, à un moment où la France éprouve de grosses difficultés à placer dans le reste du monde les produits de son industrie mécanique. Or, l'U.R.S.S. s'équipe, avec ou sans nous, à une cadence accélérée (*supérieure à celle de l'Europe, presque égale à celle des Etats-Unis*, affirme le dernier rapport de l'O.N.U.). Ce que l'Occident lui refuse aujourd'hui, elle le fabriquera elle-même, avant cinq ans.

M. O'Connor

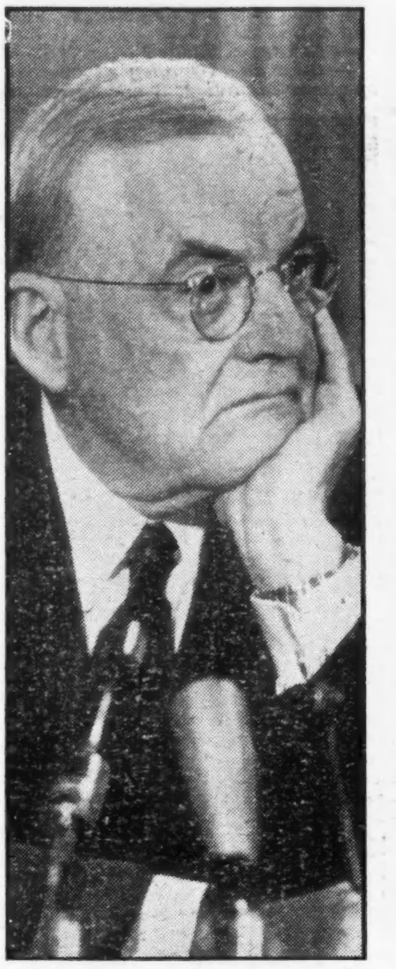
● M. J. B. O'Connor, représentant d'une grosse firme américaine de matériel de forage (la Dresser Industries, de Dallas, Texas), rapportait au début de ce mois, de Moscou, un brevet qui a fait sensation en Amérique : la turbo-foreuse russe que la firme américaine pourra fabriquer sous licence creuse la roche dix fois plus vite que les foreuses ordinaires. Or, le matériel de forage figure depuis neuf ans en tête des listes d'embargo.

● Une mission technique américaine, rentrant également d'U.R.S.S., affirme que les machines-outils soviétiques sont d'excellente qualité, que leur production dépasse déjà la production américaine et qu'en matière d'automation les ingénieurs américains auraient certaines choses à apprendre de leurs collègues russes. Or, les machines-outils et le matériel électronique figurent sur les listes d'embargo.

« *Nous croyions affaiblir l'U.R.S.S. par l'embargo, et nous nous sommes seulement privés d'une bonne affaire* », concluent des industriels américains à la suite de leurs collègues d'Europe. Et ils ajoutent : « *L'embargo se retourne contre nous, car en nous tenant dans l'ignorance des progrès soviétiques, il nous incite à nous illusionner sur notre avance.* »

Ce n'est pas, toutefois, une soudaine tendresse pour les exportateurs capitalistes qui incite l'U.R.S.S. à rechercher la levée de l'embargo occidental. Mais c'est l'atout politique que lui fourniraient les machines étrangères dont l'économie soviétique peut déjà se passer : elles leur permettraient d'exporter un nombre accru de machines soviétiques vers les pays sous-développés, et d'y accroître d'autant leur influence.

Pourquoi alors les Occidentaux ne vendraient-ils pas directement aux pays pauvres les machines que les Russes désirent y placer ? La réponse, c'est que lorsque les Russes peuvent vendre aux nations indépendantes d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine, les Occidentaux ne le peuvent pas.



M. FOSTER DULLES
Sur l'aérodrome de Londres...

M. ANASTASE MIKOYAN
...un voile s'est déchiré.

Ainsi, l'U.R.S.S. a gagné la reconnaissance de l'Egypte, de l'Inde, de la Birmanie, de l'Afghanistan en acceptant d'acheter, pendant plusieurs années, à prix stables supérieurs au cours mondial, leurs excédents de coton, de riz, de jute, de thé, de fruits secs. Ces pays recevront des machines soviétiques en échange.

Quand l'Amérique, au contraire, désire équiper certains pays sous-développés, elle ne peut le faire à des conditions commerciales : ses propres excédents lui interdisent les achats massifs. Elle peut seulement donner ses machines, donner ou investir des dollars. Ces dons sont inévitablement assortis d'un calcul politique. C'est parce qu'ils se méfient de ce calcul que des pays ex-coloniaux repoussent les dons : ils préfèrent commercer avec l'U.R.S.S.

Le calcul de Mikoyan

A mesure qu'elle pourra importer et exporter davantage encore, l'U.R.S.S. se trouvera en mesure de « voler » aux Occidentaux des clients, fournisseurs et « satellites » supplémentaires. Par son mépris des lois du marché capitaliste, elle pourrait délivrer les pays mono-exportateurs (républiques sud-américaines, Malaisie, Pakistan, Indonésie) du cauchemar de la baisse. Par les machines et les débouchés de rechange qu'elle leur fournira, elle pourrait les libérer de la tutelle occidentale et les attirer dans son camp. Conséquence escomptée par M. Mikoyan, ministre soviétique du Commerce extérieur : la crise aux Etats-Unis et, surtout, en Angleterre, suivie de la neutralisation de l'Europe.

C'est pour parer à ce danger que M. Pineau préconise une aide conjointe de l'U.R.S.S. et des Occidentaux aux pays sous-développés. Il trouvera aux Etats-Unis un avocat convaincu en la personne de Christian Herter, gouverneur du Massachusetts et candidat officieux à la vice-présidence. Quant aux pays sous-développés, ils accueilleraient avec enthousiasme cette formule les assurant doublement contre la dépendance et les pressions politiques du donateur. Ce que M. Pineau propose, M. Nehru n'a cessé de le réclamer.

Bien sûr, il est douteux que l'U.R.S.S. accepte le « plan Pineau » qui neutraliserait les atouts qu'elle espère jouer. Ces atouts ne sont toutefois valables que si l'Occident persévère dans les erreurs de l'ère coloniale. M. Pineau à Paris, M. Gronchi à Rome, M. Krupp en Allemagne et le président Eisenhower aux Etats-Unis en sont aujourd'hui conscients : il est urgent de « dépolitiser » l'aide occidentale aux pays pauvres ; car c'est sur le terrain économique, non sur le terrain politique ou militaire, que se joue l'avenir.

★

A noter

■ Les 25 portraits de Staline qui se trouvaient à la Galerie Tretyakov, à Moscou, ont été retirés. En revanche, le portrait de Nicolas Voznessenski, ancien président du Plan d'Etat, y a fait sa réapparition.

On confirme de source soviétique que Voznessenski (ainsi que le révélait *L'Express* la semaine dernière) a été fusillé sur l'ordre de Staline au début de 1949 pour avoir voulu « restaurer le capitalisme en U.R.S.S. ».

■ Trois initiatives françaises cette semaine pour une solution au Moyen-Orient :

1. M. Christian Pineau a proposé aux U.S.A. et à la Grande-Bretagne de tenir une conférence à Paris le 3 mai.
2. Sur une suggestion de M. Hervé Alphand qui représente la France à l'O.N.U., la délégation américaine propose que M. Hammarskjoeld (secrétaire général des Nations Unies) effectue un voyage d'information et de conciliation au Moyen-Orient.
3. M. Pineau se rendra le 5 avril en Syrie, au Liban et en Israël.

Le but : tenir enfin compte du fait nouveau que constitue la présence russe au Moyen-Orient et trouver le moyen, sans réunir une conférence à quatre, de lier l'U.R.S.S. à la politique occidentale dans cette région pour désarmorcer le chantage des pays arabes que rendent seules possible les offres d'aide soviétique.

L'explication d'un succès

L'eau d'Evian Source Cachat présente la caractéristique exceptionnelle d'être à la fois très légère et fortement diurétique. C'est en raison de cette double qualité qu'elle est la source d'eau minérale ***la plus consommée du monde entier.***

La légèreté de cette eau est due à sa très faible minéralisation (0,3 gr. par litre) et à l'absence totale de sulfates de chaux et de magnésie.

Son pouvoir diurétique, dû à son très fort coefficient d'ionisation, fait depuis 200 ans la renommée d'Evian, station du rein.

Légère par sa composition chimique, légère à l'estomac, légère au goût, l'eau d'Evian Source Cachat opère dans l'organisme une véritable douche interne qui, à travers le rein, épure le sang et les tissus musculaires des déchets qui les intoxiquent.

C'est ainsi que l'Eau d'**EVIAN-CACHAT** si pure, si légère,

Conserve la forme !

NOVUM E. 1191

FUITES

L'heure du choix

« JE me suis demandé si je n'étais pas sacrifié à des intérêts supérieurs. Si c'est vrai, j'ai accepté (la voix de M. Jean Mons s'assourdit) et j'accepte encore ce sacrifice.

Jean Mons exposait ainsi sa position. Elle était généralement admise (mais non toujours exprimée) par les journalistes de la presse judiciaire au procès des « fuites ». Le haut fonctionnaire, le « grand commis » de l'Etat, que fut M. Jean Mons, apparaissait déplacé en cet inextricable débat où s'enchevêtrent les manœuvres politiques, les arrière-pensées policières et les combines de couloirs.

On avait l'impression que rien ne rattachait M. Mons à cette affaire de trahison. Aucune complicité possible : il était d'une autre classe, d'une autre essence que ses coaccusés. Une imprudence, une négligence, c'était tout ce que l'on trouvait à lui reprocher : il avait commis l'erreur de laisser sur sa table de travail, pendant de très brefs instants, ses notes du comité de Défense nationale et son secrétaire — Turpin — avait eu l'indélicatesse de les consulter et de les communiquer à des tiers.

Frapper haut

Encore trouvait-on de bonnes raisons de minimiser la faute de M. Mons et presque de l'excuser : il suffisait de mettre en relief son travail harassant, les multiples tâches qui lui incombaient, la nécessité — au poste qui était le sien — de faire confiance à un minimum de collaborateurs.

— *Je ne suis moi-même ni dactylo, ni archiviste*, répétait M. Mons : *je ne pouvais accomplir entièrement seul certaines besognes.*

En ce qui le concerne, le procès paraissait donc clair. Le secrétaire permanent du comité de Défense nationale avait été traduit devant le tribunal militaire parce que c'était de son bureau que les « fuites » étaient parties. Il n'était pas interdit de penser que M. Mons avait été impliqué dans cette affaire d'atteinte à la sûreté de l'Etat parce que le gouvernement entendait démontrer sa volonté de « frapper haut » et de ne pas réserver aux lampistes les foudres de la justice.

On comprenait donc à demi-mot M. Mons quand il évoquait son « sacrifice » à des intérêts supérieurs.

D'un coup, tout changea avec l'entrée dans le procès de M. Roger Wybot, directeur de la Surveillance du territoire, chasseur d'espions n° 1. Un monsieur très jeune d'allure, froid et précis, qui aligne les hypothèses et les résout comme des équations.

Vertige

Avec lui, M. Mons redevient l'accusé principal de ce procès. Pour M. Wybot, M. Mons a trahi :

— *Je dis que c'est sciemment que M. Mons commentait ses notes du comité de Défense nationale devant Turpin et qu'il savait qu'elles seraient communiquées ensuite par Labrusse à M. d'Astier de la Vigerie, puis au parti communiste.*

M. Mons blêmit. Peu importe pour lui que les avocats se dressent tour à tour et tentent de mettre en difficulté M. Wybot :

— *Je suis pris de vertige en vous entendant*, dit seulement M. Mons. *Je suis pris par le vertige que l'on éprouve devant l'affabulation. Je me demande comment il faut se comporter dans la vie...*

M. Mons, fils d'un modeste chapelier de la Corrèze, instituteur d'abord, contrôleur des « directes » ensuite, toujours militant syndicaliste, compagnon à ce titre d'hommes aussi différents que MM. Robert Lacoste et Jean Baylot n'avait pas accepté la défaite de 1940. En 1943 il entrait au comité parisien de Libération. L'année suivante, il était nommé préfet, secrétaire général de la Préfecture de la Seine, puis résident général de France en Tunisie de 1947 à 1950, avant d'être chargé de la lourde tâche de réorganiser le secrétariat général permanent de la Défense nationale.

Et il aurait livré, lui Jean Mons, les secrets de la Défense nationale au parti communiste ?

— *Allons donc !* réplique M. le bâtonnier Jacques Charpentier appelé à la barre des témoins : *en août 1944, M. Mons a joué un rôle important pour empêcher les communistes d'installer M. Marrane à la Préfecture de la Seine.*

— *Un traître, M. Mons ? Nous n'en croyons rien*, proclament le maréchal Juin, le général Ganeval, le général Ely, le général Guillaume et d'autres généraux encore. *Nous lui conservons notre confiance.*

On rappelle à la barre M. Wybot.

— *Il existe deux interprétations du rôle de M. Mons*, dit Me Baudet : *ou bien il est un homme d'honneur, ou bien il est un agent, stipendié ou non. Vous, vous avez choisi au fond de votre conscience ?*

— *Avec beaucoup de peine*, répond, très calme, M. Wybot.

— *Et avec certitude ?*

— *Celle du chirurgien découvrant un cancer en pratiquant une opération qu'il croit bénigne. (...) L'accusation que j'ai formulée est trop grave pour être portée à la légère. Je l'ai formulée en tant que responsable en France du contre-espionnage depuis 12 ans.*

Suivant la formule consacrée, le tribunal aura à apprécier. Il choisira entre les deux thèses. Deux arguments toutefois viennent à l'encontre de la thèse de M. Wybot.

Pour le directeur de la Surveillance du Territoire, M. Mons serait une sorte de « créature » de M. d'Astier de la Vigerie, M. Mons aurait été « parachuté » préfet à la Libération pour surveiller M. Luizet, préfet de police, et M. Flouret, préfet de la Seine, dont M. d'Astier n'était pas sûr.

Les témoignages de M. Alexandre Parodi et de M. le bâtonnier Charpentier s'opposent sur ce point à celui de M. Wybot. Le rôle de M. d'Astier, alors ministre de l'Intérieur, semble limité à la signature de la nomination de M. Mons comme secrétaire général de la préfecture de la Seine.

Le second argument sort du cadre des hypothèses et repose sur des documents. Sur les documents du procès, sur la confrontation des notes de M. Mons et des rapports de Baranès au commissaire Dides.

Les notes de M. Mons étaient des notes cursives, griffonnées aux séances et mal lisibles pour d'autres que lui. On dit, sur l'un de leurs feuillets : « *M. F...* » Le F est suivi d'un mot que l'on peut lire « *Faure* » ou « *France* ».

La faute

Or le rapport Baranès attribue à M. Edgar Faure une intervention de M. Mendès France. C'est une erreur que M. Mons n'a évidemment pas commise en dressant par la suite le procès-verbal de la séance.

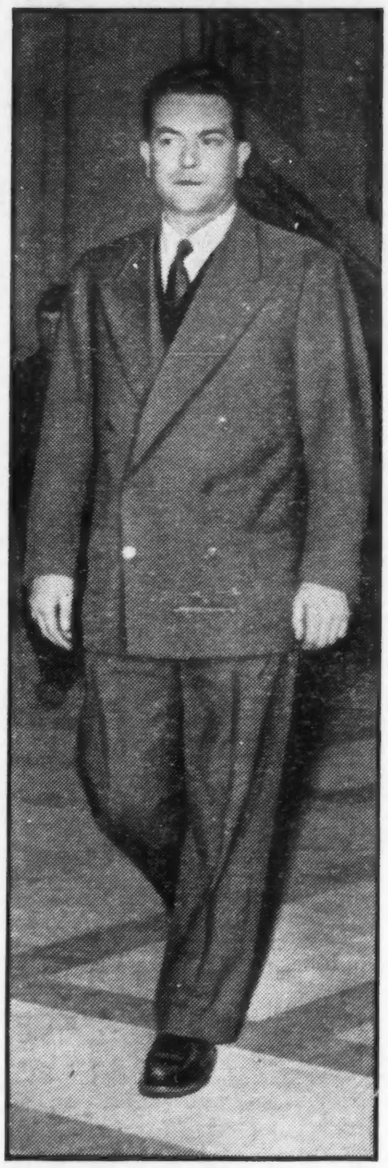
Comment donc admettre cette erreur dans le rapport Baranès, si, comme l'assure M. Wybot, M. Mons commentait ses notes pour Turpin et souhaitait renseigner exactement M. d'Astier ou le parti communiste ? Cette erreur seule, qui accuse et Turpin et Labrusse et Baranès, dégage la responsabilité de M. Mons dans la trahison sans effacer la véritable faute qu'il a commise.

Cette faute, M. Mendès France l'a définie au cours de son témoignage :

— *Si M. Mons m'avait communiqué ses notes personnelles dès le mois de juillet 1954, si nous avions pu les confronter alors au rapport Baranès remis par le commissaire Dides à M. Christian Fouchet, l'enquête n'aurait pas piétiné pendant deux mois. Il y aurait eu deux mois de calomnies, de boue et de mensonge de moins... Je n'ai jamais douté du patriotisme de M. Mons, mais je ne lui ai pas pardonné d'avoir attendu deux mois pour nous communiquer ses notes.*

Car il n'y aurait eu alors aucune machination politique, aucun complot, ni rien de ce climat de suspicion qui paralyse aujourd'hui l'action de la justice.

JEAN MONS
Pris de vertige...



ROGER WYBOT
...devant un cancer...

ADMIRABLE !

CHAQUE jour, au procès « des fuites », l'avocat du principal inculpé, Me Tixier-Vignancour, député des Basses-Pyrénées, tente de mettre en cause « L'Express », avec, d'ailleurs, quelques autres journaux souvent cités. Cette suggestion, qui tend à substituer la responsabilité de la presse de gauche — et de « L'Express » en particulier — à celle des chefs politiques qui ont perdu la guerre d'Indochine, rencontre bien entendu la complicité d'un certain nombre de témoins et de plusieurs commentateurs. Nous ne répondons jamais, car il est vain de chercher à convaincre de la vérité des hommes qui la connaissent et dont l'intérêt évident est de la dissimuler, de la brouiller aux yeux de l'opinion. Mais nous devons, une fois de plus, mettre les choses au point pour nos lecteurs.

1. - « L'Express » n'a jamais « bénéficié » d'une « fuite » quelconque du Comité de Défense nationale. Aucun des responsables du journal n'est inculpé, ni cité, dans l'affaire des fuites.

2. - L'article publié par « L'Express » le 29 mai 1954, à propos du rapport Ely-Salan, reprenait les informations rendues publiques par l'ensemble de la presse et ne contenait aucune révélation d'ordre militaire. C'est d'ailleurs ce que le ministre de la Défense nationale et le Tribunal militaire ont reconnu formellement, en clôturant par un non-lieu l'information qui avait été ouverte contre nous par le gouvernement Joseph Laniel, après la saisie de notre journal sur ordre de M. Martinaud-Déplat.

« L'Express », dès le lendemain de la saisie, a reparu en remplaçant l'article incriminé par une simple revue de presse qui donnait exactement et entièrement les mêmes informations.

L'utilisation actuelle des audiences du procès des fuites pour essayer de mettre en cause les hommes et les organes de presse qui ont dénoncé au pays les erreurs de la guerre d'Indochine, fait partie de la machination politique qui a commencé par l'affaire des fuites elle-même.

On comprend le sens de cette exploitation en lisant (dans « L'Aurore ») cette remarque du général Navarre — responsable militaire du désastre de Dien-Bien-Phu — à la fin d'une longue démonstration tendant à expliquer que les journalistes ont été à l'origine de ses difficultés : « J'ajouterai seulement que ce ne sont pas seulement les fuites qui nous ont fait perdre la guerre d'Indochine. C'est plus compliqué que cela ! ». Admirable.

FAITS DIVERS

Meurtre à huis clos

LE corps était allongé, à peu près nu, au milieu de la cuisine. Mme Janine Lindecker avait été frappée de deux balles de revolver. L'arme, un vieux 7,65 à barillet, était tombée à côté du cadavre. M. Alfred Lindecker la ramassa — c'était son propre revolver — la rangea sur le buffet, puis téléphona à la police : « *Venez*, dit-il, *ma femme vient de se donner la mort...* »

C'était le 12 mars, à 18 h. 30. Les enquêteurs, depuis, ont réuni des indices suffisants pour écarter la thèse du suicide, mais ils ne sont pas encore parvenus à résoudre l'énigme policière posée par la mort de Mme Lindecker : un meurtre à huis clos.

M. Lindecker est ingénieur aux usines Michelin de Clermont-Ferrand. Sa silhouette est de celles que l'on ne remarque pas : celle d'un Français moyen, d'un bon père tranquille. Il a cinquante-cinq ans. Son entourage le tient pour un homme calme, pondéré, voire froid et même distant — ce qui autorisera les malveillants à le dire « secret » quand le drame aura frappé à sa porte.

Il avait épousé, en 1952, une femme plus jeune que lui d'une vingtaine d'années, Mlle Janine Montmory. Il avait fait construire pour elle un charmant pavillon de quatre pièces à Royat. Ils y menaient une vie paisible et jamais la rumeur publique ne leur avait été défavorable. Depuis...

M. Lindecker est bien le témoin capital : il est le dernier à avoir vu sa femme vivante ; il est le premier à

Tout le nettoyage
pour tous locaux, commerciaux et privés
Travaux de Peintures
Dépoussiérage
Mise en état - Entretien
Vitres - Tapis - Parquets
RABOTAGE - ENCAUSTIQUAGE
Vernissage parquets
MAR. 47-60 et 61
"L'IMPECCABLE"
101 RUE DES MOINES - PARIS 17

l'avoir vue morte. Son alibi est une question de minutes.

Nylon

M. Lindecker le sait. Il prend les devants : — *Je jure que je ne suis pas un meurtrier... Elle était comme une enfant, très impressionnable. Je suis certain qu'elle s'est tuée.*

— *Impossible,* répond le commissaire : *on ne se tue pas deux fois. Chacune des deux balles qui ont frappé votre femme était mortelle.*

Et puis, il y a le jupon. Un jupon de nylon roulé en boule que l'on a retrouvé sous un bahut. Il est taché de sang et l'une des balles l'a traversé. Comment admettre que la jeune femme, *mortellement* frappée, eut assez de force pour aller cacher cette pièce de lingerie — et pourquoi la cacher ? — avant de se tirer une deuxième balle dans la tête ?

Un crime, donc. Mais pourquoi ?

M. Lindecker commence une pénible confession. Janine ne l'aimait plus. Son mariage avait été seulement une sorte de halte dans une existence un peu tapageuse.

Une clé

Le mobile passionnel entre dans l'affaire. Il l'explique mais ne la résout pas. Janine Lindecker a pu être tuée par son mari jaloux, ou par un amant qu'elle ne consentait pas à suivre. Elle a peut-être été victime de la double vie qu'elle entendait mener.

M. Lindecker s'obstine : « *Janine s'est tuée. Je le prouverai...* » Et il donne à la presse locale une série d'articles sur le drame. Il appelle à son secours les radiesthésistes.

— *Non,* répond encore le commissaire : *Janine Lindecker a été tuée. Et tuée par quelqu'un dont elle ne se méfiait pas. Pensez à sa tenue légère... et n'oubliez pas qu'il fallait une clé pour ouvrir de l'extérieur la porte du pavillon. C'est la victime elle-même qui a fait entrer son meurtrier.*

L'énigme est telle. Une troisième balle qui manque au barillet et dont on n'a retrouvé nulle trace ajoute au mystère du drame. L'enquête se poursuit, tenace. Les policiers des laboratoires n'ont pas dit leur dernier mot. Ils ne croient pas au crime « parfait ». Mais ce n'est pas diminuer leur mérite de rappeler qu'il existe des crimes impunis.

PRESSE

Juliette de leur cœur

«...CETTE fois-ci, vous exagérez en ayant tué John, le fiancé de Juliette, si vous ne changez pas votre scénario et que vous ne mettez pas que John est seulement blessé, nous nous engageons toutes à ne plus prendre* France-Soir. *— P. S. Que John reste infirme, peu importe, mais mariez-les.* »

Cinq jeunes filles très émues par la mort du fiancé de « Juliette de mon cœur » ont écrit en ces termes à *France-Soir*. Et le téléphone, en ne cessant de sonner, a témoigné du mécontentement général.

Hélas ! « Juliette de mon cœur », cette bande dessinée qui vient directement d'Amérique, a déjà son destin tout tracé... et son fiancé est bien mort. Les lectrices romanesques devront se contenter de la voir se consoler prosaïquement en achetant un magasin de chapeaux...

La fin

« Arabelle » est, elle, bien française, et il aura été plus facile de répondre à ce vieux monsieur de soixante-seize ans qui écrivait : « *Chère Arabelle, dis-moi ce qui va t'arriver. Je ne voudrai pas mourir sans connaître la fin.* »

Il ne faut pourtant pas anticiper. C'est à l'angoisse des lecteurs provoquée par le caractère rapide et haletant de l'action que les « comics » doivent leur succès.

France-Soir, qui a publié en 1950 la première bande dessinée française « Arabelle », s'est aperçu que son succès a doublé le jour où les auteurs ont remplacé le système des légendes par celui des « balloons » qui rend l'action plus vivante et plus rapide.

La bande dessinée, a dit Pierre Lazareff, directeur général de *France-Soir*, répond avant tout « *au besoin de voir, de comprendre par l'œil, directement* ». Elle s'inspire de plus en plus du principe cinématographique, et l'intrigue est conçue en fonction de l'image, le texte vient après.

Après la Libération, ce genre était encore presque inconnu en France, alors qu'il faisait fureur en Amérique. Maintenant un besoin et même un snobisme de la bande dessinée a été créé.

Un ministre se fait apporter tous les jours à midi *France-soir* ouvert à la page de « Chéri-Bibi. Hervé Alphand, passionné des « Amours célèbres », se précipite sur sa bande favorite dès qu'elle parvient à New York. Et même les très sérieux abonnés de « La Croix » peuvent suivre, depuis deux mois et demi, les aventures de « Cappi au Far-West ».

On estime à près de 40 % le pourcentage des lecteurs qui achèteraient les journaux pour les « comics ». Déjà de nombreuses lettres demandent aux journaux si telle ou telle bande dessinée ne va pas être éditée.

ADIEU ROMÉO
Juliette finira modiste.

SPORTS

Mort d'un cyclisme

Un dimanche de l'an 2000, un musée de la Technique, un père de famille explique à un petit garçon incrédule : « On appelait cela une bi-cy-clette. Les gens s'en servaient pour se déplacer d'un point à un autre jusqu'au jour où... »

EN 1956, pédaler apparaît déjà comme un geste démodé, inutile. On fabrique des vélomoteurs, des cyclomoteurs, des motocyclettes, des scooters de plus en plus perfectionnés et de plus en plus accessibles. Résultat : les ventes de bicyclettes, depuis 1939, ont baissé de 30 %.

Mais au début de l'année, une enquête d'opinion publique faite pour un grand journal sportif établit que le cyclisme demeure, avec le football, le sport le plus populaire. Des millions de Français se passionnent pour chaque grande épreuve cycliste et Louison Bobet reste une de nos gloires nationales les moins contestées.

Cette contradiction entre une désaffection naturelle pour la bicyclette-moyen de transport et le culte de « la petite reine », qui fanatise toujours les foules sportives, ne serait pas grave — après tout, le javelot, jeu de stade, ne se tue plus depuis bien longtemps — si l'organisation du sport cycliste ne dépendait étroitement du nombre de bicyclettes de tourisme vendues par les constructeurs.

C'est, cette semaine, au lendemain des premières épreuves cyclistes de la saison, que l'on peut mesurer la gravité du problème.

Le cyclisme, contrairement aux autres sports, ne fait pas recette. Du moins dans sa forme la plus pure, celle du cyclisme sur route. Son théâtre est le plein air, son public est le badaud. Il est pour la foule une sorte de don anonyme, de plaisir de plein vent.

ROGER HASSENFORDER, VAINQUEUR DU CRITÉRIUM NATIONAL
Le champion des hommes-sandwiches.

Jusqu'à ces derniers temps, ce sont les marques de cycles, les constructeurs de vélos de tourisme qui payaient les coureurs, et les équipaient.

Dernière écurie

L'entretien d'une écurie de course coûtait cher aux constructeurs, qui devaient non seulement assurer les salaires et les primes de leurs coureurs (Bobet touchait de sa marque un million chaque fois qu'il remportait une grande victoire), mais encore payer des insertions publicitaires dans des journaux chaque fois qu'un de leurs champions se mettait en valeur.

Aussi, la première conséquence de la crise du cyclisme a-t-elle été d'empêcher les constructeurs de consacrer une partie de leur budget à la compétition. Conduits inexorablement à reconvertir une partie de leur fabrication en vélomoteurs, ils ont, un à un, abandonné leur département-course. Ainsi ont procédé Peugeot, Terrot, Alcyon, Stella, Gitane. Au début de l'actuelle saison, une seule marque résistait encore et pensait qu'elle pouvait encore, à elle seule, sauver le vieil édifice du sport cycliste : celle des frères Mercier, de Saint-Etienne, qui avaient recueilli non seulement Bobet, mais la plupart des meilleurs coureurs français abandonnés par leur marque.

Il était évident, alors, qu'il fallait trouver une autre formule.

On n'eut pas à chercher bien loin. L'Italie montrait la voie. Seule, la publicité, cette reine tapageuse du monde moderne, pouvait renflouer le sport cycliste. Mais puisque la publicité du vélo, la publicité sportive faisait faillite, on allait s'adresser à *la publicité extra-sportive*.

Savonnettes et apéritifs

Désormais, un coureur n'appartient plus seulement à une marque de vélo, mais à une marque de savonnette, de café ou d'apéritif. Leur nom s'étale en grosses lettres sur les bras ou la poitrine des coureurs, transformés ainsi en hommes-sandwiches.

La formule en elle-même ne serait pas tellement condamnable si elle était réglementée et canalisée. Car il n'est pas paradoxal de dire que, sans publicité extra-sportive, le sport cycliste réduit à ses propres ressources, limité à des critériums payants, sans valeur sportive, serait vite moribond.

Malheureusement, on a beaucoup de mal à contrôler qui vous sauve, et les pouvoirs dirigeants du cyclisme, ballottés par tant d'événements, n'ont pour le moment su mettre aucun frein aux exigences des nouveaux maîtres du cyclisme sportif.

Scandales

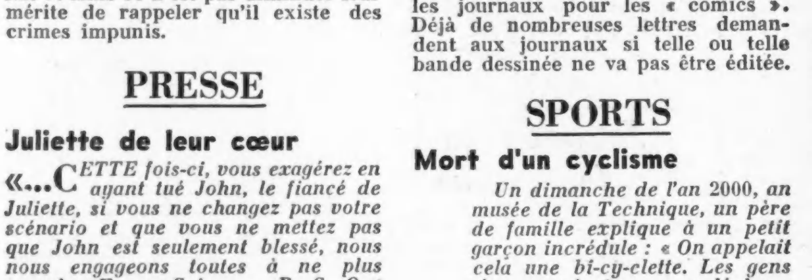
Aussi dénonce-t-on chaque jour un nouveau scandale. On apprend qu'une marque de percolateur suisse, Faema, patronne des coureurs de tous les pays, tels que l'Espagnol Poblet, le Belge Derycke et le Luxembourgeois Gaul, ce qui laisse prévoir des ententes en course parfaitement inadmissibles. On apprend encore que, pour participer au Tour d'Italie, Bobet a du mal à obtenir de la firme extra-sportive « B. P. » une liberté d'un mois, car il doit obligatoirement porter, pendant le « Giro », en même temps que toute l'équipe française, les couleurs d'un apéritif italien ! Et, pire que tout, on s'aperçoit que le champion de France, Darrigade, abandonne, pour courir en Italie, son maillot tricolore, sur lequel ne peut apparaître aucune publicité.

Demain, un coureur refusera un maillot de champion national, moins utilisable, publicitairement, qu'un maillot anonyme.

★

A noter

■ Le capitaine de l'*Olympic Sun* a éprouvé une fâcheuse surprise en arrivant à Hambourg, après une longue campagne de chasse à la baleine : toute sa cargaison (9.000 tonnes d'huile, 700 millions de francs) a été saisie à la demande de l'Association des chasseurs de baleines norvégiens. Cette décision a été prise parce que l'armateur du bateau, M. Aristote Onassis, est accusé d'avoir violé toutes les lois régissant la chasse à la baleine et d'avoir ainsi réalisé 3 milliards de bénéfices frauduleux. (Voir *L'Express* n° 248 du 16 mars.)



JESUS AU

Il est là.
Il est là comme au premier jour.
Il est là parmi nous comme au jour de sa mort.
Eternellement il est là parmi nous autant qu'au premier jour.
Charles Péguy.

L'EVENEMENT que les chrétiens commémorent durant cette semaine, appartient à l'Histoire et non au mythe, comme tendent à l'oublier ceux pour qui le religieux est toujours mythique. Il nous est relaté par des textes nombreux, sur lesquels se sont exercés des générations d'exégètes ; il se situe sous Tibère, à une époque peu éloignée de la nôtre — qu'est-ce que deux millénaires ! — et dans cet Orient que nous définissons nous-mêmes en disant qu'il est « proche ».

Cet événement concerne un homme pareil à nous, un Sémite, de la race de ceux à qui nous avons à faire aujourd'hui — et cela, ce sont trop souvent les chrétiens qui l'oublient, parce qu'ils adorent un Dieu : mais le Fils de Dieu est aussi le Fils de l'Homme, ils sont tenus de le croire : un homme, et non pas n'importe quel homme, un artisan avec une nature d'homme, un caractère d'homme.

Toute sa jeunesse obscure, il l'a vécue, ouvrier dans un village. Il est brusquement sorti de cette ombre vers sa trentième année et a parcouru la Galilée, puis la Judée. Un guérisseur et un prêcheur... Il y en avait eu d'autres avant lui et nous en connaissons encore. Mais ce que celui-ci accomplissait ne tendait qu'à obliger les pauvres à croire ce qu'il leur disait. Que disait-il ? « *Le ciel et la terre passeront. Mes paroles ne passeront pas.* » Elles n'ont pas passé. Elles nous brûlent encore. Elles ont créé un homme nouveau. Elles ont changé, dans des générations de fidèles, le cœur de pierre en un cœur de chair. Et chez beaucoup, après la foi perdue, le cœur de chair est resté.

Quand j'écrivais « La Vie de Jésus », ses traits accusés me frappaient à mesure que j'avançais dans mon travail. Comment certains avaient-ils pu soutenir la gageure de « Jésus personnage mythique » ? Je croyais entendre sa voix irritée. Il haussait les épaules, il avait des soupirs excédés lorsque ses plus proches s'obstinaient à ne rien comprendre à ce qu'il était venu faire ici-bas. Un violent, mais sa violence était celle de l'amour. « *Je suis venu jeter le feu sur la terre, et que désiré-je sinon qu'il s'allume ?* » Ce feu ne s'est plus éteint et il continue de faire peur aux Maîtres du monde. Le nom de révolutionnaire est tellement abîmé et souillé, que nous répugnons à en user à propos de ce Jésus qui, le premier d'une immense postérité, a aimé ses frères humains plus que sa propre vie.

La souffrance des hommes

L'événement de cette semaine concerne l'humanité entière, parce qu'il nous atteste qu'un homme a prétendu assumer, le temps d'une nuit et d'un jour, la souffrance des hommes. Nous n'avons pas tous été trahis par un baiser, nous n'avons pas tous été reniés par notre meilleur ami et abandonnés des autres. Nous n'avons pas tous été attachés à une colonne, nous n'avons pas tous eu sur notre face le crachat des policiers et des soldats et leurs poings énormes, nous n'avons pas tous été humiliés et méprisés à cause de notre race. Nous n'avons pas tous échoué, comme ce crucifié a échoué en cette veille du sabbat, au point que le cri qui déconcerte la foi, lui fut arraché — arraché d'un corps qui n'était plus qu'une plaie : « *Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* »

Il ne lui a pas suffi de le subir, ce martyre total : il l'a appelé sur lui. A travers les trois Synoptiques, comme au long du quatrième Evangile, dans des mots qui ne peuvent pas avoir été inventés (nous entendons trembler sa voix) il témoigne qu'il sait vers quoi il avance, il annonce le calice qu'il va boire.

Ces pauvres gens qui le suivent, ont joué leur vie sur la sienne, ils s'enfuiraient s'il leur découvrait d'un coup par où il devra passer, et eux avec lui, avant de pénétrer dans son royaume. Car il s'agit bien de cela aussi, de la conquête d'un royaume — et c'est ce qui trompe ces pêcheurs naïfs qui ont abandonné leurs filets et leurs barques — cette victoire promise sur le monde : « *Ne craignez pas. J'ai vaincu le monde.* »

Victoire étroitement liée à une défaite, victoire immense surgissant d'une totale défaite : c'est précisément ce que nous commémorons, en ces jours-ci, et ce qui ne saurait être nié par personne. Croyants ou non, nous sommes d'accord sur la raison de cette contradiction étrange qui, de ce désastre, fait surgir ce triomphe. Qu'un Juif crucifié soit ressuscité des morts, ceux qui ne le croient pas admettent du moins que ses disciples l'ont cru, que cette certitude a changé leur désespoir en joie et, d'un seul coup, a fait de ces lâches des téméraires et des martyrs.

Un interdit de séjour...

Qu'était-il donc, ce Jésus de Nazareth, durant la dernière semaine de sa vie ? Le quatrième Evangile, mieux que les Synoptiques, nous le rend sensible : un hors-la-loi, et qui se cache.

Les prêtres ont déjà jugé et condamné ce blasphémateur, ce Galiléen de la basse classe qui étant homme se fait Dieu : il ose remettre les péchés ! Aucune hésitation à son sujet, aucun doute. Mais ce n'est pas le pire : illuminé, il tend peut-être au pouvoir suprême. Jouer au Messie, c'est jouer au conquérant. Or les Romains sont là et Pilate, leur procurateur, n'aime pas les Juifs.

Cet occupant a le poing lourd. Le temps est venu de lui livrer le guérisseur redoutable, car il a sûrement un pouvoir. Mais de qui il le tient, les prêtres le savent : de Belzébuth.

Jésus demeura sur les terres d'Hérode où il était en sûreté jusqu'à ce que la mort de son ami Lazare l'eût rappelé à Béthanie. Il n'ignore rien de ce qui se trame contre lui, car un autre de ses amis, Nicodème, fait partie du Conseil. Jésus est un interdit de séjour que la fête de Pâques oblige de monter au Temple : on le tient. Peut-être se croit-il à l'abri, songent ses ennemis, parce que le peuple l'entoure et l'acclame. Mais cette entrée sous les palmes et parmi les hosannas achèvera de le perdre. Les prêtres se saisiront de lui à l'heure des ténèbres. Ils ont un homme à eux parmi ses plus proches.

Avant que Jésus ne pénètre dans cette nuit du jeudi au vendredi, qui va commencer par l'agonie au lieu de finir par elle, comme s'il fallait que l'agonie fût goûtée à part, et qu'elle précédât la trahison de l'ami, un acte va s'accomplir qui concentre à jamais dans sa folie le mystère de la foi chrétienne.

De jeudi à vendredi

Le dernier repas du Seigneur en ce monde fut en réalité une pré-résurrection. Car c'est avant d'être livré et immolé qu'il rompt le pain et dit aux siens pressés autour de lui : « *Ceci est mon corps livré pour vous.* » Et le sang coule encore dans ses veines lorsqu'il bénit le calice où il y a du vin et dit : « *Ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance répandu pour vous...* »

Un mythe ? né dès le premier jour, en tout cas. Ce que nous connaissons de ce geste repose sur un témoignage très ancien, antérieur aux Synoptiques. Saint Paul écrit aux Corinthiens : « *J'ai reçu du Seigneur ce que je vous ai enseigné : c'est que dans la nuit où il fut livré, il prit du pain...* » et toute la suite jusqu'à : « *Faites ceci en mémoire de moi.* »

Dès cette aube de l'Eglise, ce qui deviendra le sacrifice de la messe est déjà le Pain vivant autour duquel l'Eglise va tisser, pour la refermer sur lui, la tunique sans couture de la doctrine, des définitions et des rites. L'Eucharistie a été au centre de tout, dès le premier jour. Au lendemain même de la résurrection, les « Actes des Apôtres » précisent que les disciples « prenaient part ensemble à la fraction du pain ».

Je m'en lave les mains

Mais rentrons de nouveau dans la nuit du jeudi au vendredi. Après cette dernière parole sur une coupe de vin, le Dieu s'anéantit et il ne reste plus, passant le Cédron dans la nuit, suivi de quelques hommes apeurés, que le hors-la-loi, l'interdit de séjour de tous les temps. Ils gagnent cette oliveraie où ils ont coutume de se réfugier quand ils n'ont pas le temps d'atteindre Béthanie. Les autres, écrasés de fatigue, se couchent sur la terre. Lui, il va veiller.

Ce que fut cette veille, chaque parole, chaque soupir, chaque goutte de sueur et de sang, quel chrétien à un moment de sa vie n'y a attaché son cœur et sa pensée ? Qui n'a écouté cette rumeur de pas et de voix dans les ténèbres ?

Voici l'ami qui va le trahir et les gens du Grand Prêtre, et ce tribun et ces soldats de la cohorte, bien incapables de distinguer un de ces Juifs, si le baiser de Judas ne le désignait : tous pareils, ces youtres, ces bicots, ces ratons. Ils devaient avoir des mots comme ceux-là pour assouvir un mépris dont quelques chrétiens commencent à rougir depuis peu de temps.

Judas consomme la trahison par le baiser. Les autres prennent la fuite. L'Agneau de Dieu est livré aux mains que nous connaissons, certes ! qui n'ont jamais cessé de besogner dans les maisons de redressement, dans les camps de concentration, dans les commissariats. Pas un soufflet, pas un crachat sur cette face adorable qui pourtant atteigne en horreur la triple dénégation de Pierre, accroupi près du feu (cette nuit de printemps est glacée) dans la cour du grand prêtre et qu'une servante interroge : « *Je ne connais pas cet homme. Je ne sais pas qui il est.* »

La haine des prêtres livre Jésus au scrupule légaliste du fonctionnaire. Un Juif n'est qu'un Juif, mais les Romains ont des principes et ce Juif-là est tout de même différent des autres. Pilate vo[udrait] délivrer l'Agneau. Mais il est [un] homme politique. Il a une carrière [à] ménager.

Nous connaissons Pilate. Pilate e[st] ministrable. Il doit compter avec bea[u]coup de gens, même avec cette racail[le] du Temple, car elle peut nuire. Héro[de] lui aussi est dangereux : ils sont brou[il]lés. Un rapport d'Hérode en haut li[eu] serait de grande conséquence. « *Et apr[ès] tout, est-ce que je suis Juif ? Qu'[ils] s'arrangent entre eux. Je m'en lave [les] mains.* » Il continue de se laver les mai[ns] après deux mille ans.

Nous comprenons ce que ce ges[te] signifie, quand nous sommes entrés [en] esprit dans la chaîne sans fin de l'inju[s]tice et de la férocité humaine et q[ue] nous observons tous ces honnêtes ge[ns] qui ont choisi de n'en rien voir. Et nou[s-]mêmes que faisons-nous ?

Frère de tous les condamnés

Le chemin de la croix, à quoi bon [le] retracer ici ? Il est connu de tous. Mêm[e] les athées suivent du regard cet êtr[e] frère de tous les condamnés qui aujour[d']hui encore sortent de certaines mai[sons]. J'ai toujours aimé le cri du barbar[e] Clovis à l'évêque Rémi qui lui racon[tait] cette histoire : « *Que n'étais-je l[à] avec mes Francs !* » Que n'étions-nou[s] là ! Mais nous y sommes, s'il est vra[i] que Jésus sera en agonie jusqu'à la fi[n] du monde et s'il est présent, comme [il] l'a affirmé, dans toute chair torturée.

Brûlons les étapes atroces jusqu'à l[a] dernière défaite, jusqu'à cette démons[]tration de l'impuissance absolue de l'im[]posteur qui prétendait ressusciter le[s] morts, lire dans les pensées, remettre le[s] péchés ! Et aujourd'hui les docteurs e[t] les scribes lui crient de descendre de s[a] croix et alors ils croiront. Il guérissai[t] les autres mais il ne peut se guérir lui-même ! Quels rires, jusqu'au glousse[]ment et à la suffocation ! Sa mère e[st] là, quelques femmes et Jean qui l'a attesté, et il a entendu ce grand cri mys[]térieux qui suffit pour que le centurion se frappe la poitrine et croie que c[e] supplicié était le Messie venu en c[e] monde.

Vers l'auberge d'Emmaüs

Tout est dit et l'histoire est finie. Ell[e] va commencer pourtant. Vous ne croyez pas que le Christ soit ressuscité mais vous ne pouvez nier que ses amis l'aient cru. Ils ont cru le voir, ils ont cru vivre avec lui après sa mort, cela est indubi[]table.

Ecartons un instant les témoignages des Synoptiques et du quatrième Evan[]gile qui comportent des variantes et où un certain flottement est perceptible. Allons tout droit à un témoignage anté[]rieur, au premier de tous. C'est saint Paul qui rappelle aux Corinthiens : « *Il est apparu à Céphas, puis aux Douze. Ensuite il est apparu à plus de cinq cents frères à la fois dont la plupart sont encore vivants et dont quelques-uns sont morts. Il est apparu à Jacques, puis à tous les apôtres. Après eux tous, il m'est aussi apparu à moi, comme à l'avorton.* »

Saint Paul néglige ici le témoignage des femmes qui tient une grande place dans les Evangiles. Il parle de l'appa[]rition à Jacques dont il n'est question que dans les Apocryphes. C'est à partir de cette déposition de Paul qu'il faut lire et méditer page à page les évangiles de la résurrection. Il en est un pour chacun de nous en particulier, il me

JOURD'HUI

par François MAURIAC

de l'Académie française

Le Miserere, de Georges Rouault.

ble. Les uns pleurent avec Marie-Madeleine devant le tombeau vide, et à coup c'est Lui, cet homme qui prononce leur nom à voix basse. D'autres tent leurs doigts avec Thomas dans flanc ouvert.

Pour moi, durant toute ma vie, j'aurai cheminé avec ces deux êtres exténués qui rentrent le soir à Emmaüs. Jésus est mort, ils ont tout perdu. Ce que j'ai écrit à ce sujet, il y a vingt ans, dans ma « Vie de Jésus » ce n'est qu'aujourd'hui, à l'heure où s'épaissit l'ombre, que j'en pénètre le sens. « *A qui d'entre nous l'auberge d'Emmaüs n'est-elle familière ? Qui n'a pas marché sur cette route, un soir où tout semblait perdu ? Le Christ était mort en nous. On nous l'avait pris : le monde, les philosophes et les savants, notre passion. Il n'y avait plus de Jésus pour nous sur la terre. Nous suivions un chemin, et Quelqu'un marchait à nos côtés. Nous étions seul et nous n'étions pas seul. C'est le soir. Voici une porte ouverte, cette obscurité d'une salle où la flamme de l'âtre n'éclaire que la terre battue et fait bouger des ombres. O pain rompu ! O fraction du pain consommé malgré tant de misère ! « Reste avec nous car le jour baisse... » Le jour baisse, la vie finit. L'enfance paraît plus loin que le commencement du monde ; et de la jeunesse perdue, nous n'entendons plus que le dernier grondement dans les arbres morts du parc méconnaissable...* »

Cet affamé, c'est moi

La foi des chrétiens est que ce Seigneur ressuscité n'a plus quitté le monde. Paul n'est plus le dernier de ceux qui l'ont vu. Il s'est manifesté au cours des siècles à beaucoup de saintes et de saints, à de simples fidèles, et même à des non-baptisés comme Simone Weil.

Mais le plus grand nombre n'a pas vu et a cru. Nous croyons que le Christ est actuellement vivant. Car c'est bien cette folie qui est en question. Lorsque Paul était détenu depuis deux ans à Césarée, le gouverneur Portius Festus reçut la visite du roi Agrippa et de la reine Bérénice et leur exposa l'affaire de Paul : « *Les accusateurs ne lui imputèrent rien de ce que je supposais. Ils avaient avec lui des discussions relatives à leur religion particulière, et à un certain Jésus qui est mort, et que Paul affirmait être vivant.* »

Tel est le débat. Ceux qui croient qu'il est vivant et qui pourtant ne l'ont pas vu, sur quoi s'appuient-ils pour affirmer l'absurde ? D'où vient cette persuasion ? Comment se manifeste cette présence dans une vie ? Certes, au départ, il y a l'acte de foi à une parole donnée, mais que l'expérience intérieure confirme. « *Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. Ce n'est pas comme le monde la donne que je vous la donne.* » Cette paix vivante n'est pas un leurre : le chrétien la connaît et il en vit. Elle est liée à l'état de Grâce qui, tant que nous y demeurons, vérifie l'accomplissement de la promesse : « *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure.* »

Mais surtout, s'il est catholique, le chrétien a à sa portée, chaque jour, cette fraction du pain au sujet de laquelle le Seigneur a prononcé des paroles si folles (« *Je suis le pain vivant...* ») que les disciples murmurèrent et que, nous rapporte saint Jean, beaucoup de ceux qui les avaient entendues ne voulurent plus le suivre. Depuis bientôt deux mille ans, des générations fidèles n'en vivent pas moins de ce pain rompu et multiplié pour eux.

Et à ceux qui ne croient pas, ou qui se moquent de cette folie et qui même la haïssent, le Christ vivant se donne aussi, s'ils en sont dignes. Car ce n'est pas seulement sur un morceau de pain et sur une coupe de vin qu'il a dit : « *Ceci est mon corps et mon sang...* » Il l'a dit, avec le même accent et la même précision, de cet affamé à qui vous donnez à manger ou que vous refusez de nourrir. « *Cet affamé, c'est moi, ce malade, c'est moi, cet étranger, cet homme en prison que vous avez visité ou que vous avez torturé, c'était moi.* »

Que chacun relise le chapitre XXV de saint Matthieu : « *C'est à moi-même que vous l'avez fait...* » Voilà le sacrement de ceux qui servent le Christ sans le connaître et qui l'aiment dans leurs frères. Il faut toujours revenir au mot de saint Jean de la Croix : « *C'est sur l'amour que nous serons jugés.* » Oui, et c'est l'amour qui nous jugera.

F. M.

(*Copyright pour tous pays « L'Express ».*)

AUTOMOBILE

Dangereux week-end

● *Alarmante prévision des statisticiens :* à la fin de 1960, la route aura tué (pendant les dix années précédentes) plus de 150.000 personnes (autant que si les villes d'Amiens et d'Avignon avaient été d'un coup rayées de la carte). Dans le même temps, 1.400.000 personnes auront été blessées (ce qui équivaudrait à l'hospitalisation de tous les habitants des villes de Lyon et de Marseille). Chiffres à ne pas oublier pendant le week-end de Pâques.

● *L'accident routier est devenu une catastrophe permanente,* en conclut dans un ouvrage récent M. Daniel Vincendon (« La science des catastrophes » ; éditions Denoël) : en une seule année on enregistre actuellement aux Etats-Unis 36.000 morts et un million de blessés : le mémorable tremblement de terre de San Francisco, en 1906, avait fait cinquante fois moins de victimes.

● *Un seul remède efficace :* la construction des autoroutes, seul moyen de concilier la sécurité des usagers et la vitesse accrue des automobiles modernes. Tous les experts sont d'accord sur ce point : ceux de la Prévention routière, ceux de la Gendarmerie nationale et ceux des grandes compagnies d'assurances.

Deux roues

De la plus récente statistique publiée par la direction de la Gendarmerie, on déduit un chiffre rassurant : en 1955, **le nombre des morts par accidents de la route a été nettement plus faible en France que l'année précédente: 5.494 au lieu de 7.719.** Est-ce le signe que les automobilistes se sont rendus aux consignes de prudence mille fois répétées par les campagnes de presse ? On en doute, puisque — tandis que diminuait le nombre des victimes — le nombre des accidents atteignait un chiffre record : 64.928 (16 % de plus en 1955 qu'en 1954).

Cette progression est directement proportionnelle à l'augmentation du nombre des automobiles en circulation (15 % de plus en 1955). Elle est donc logique. Elle inquiète moins les experts que la poussée démesurée des accidents causés par les « deux roues », et surtout par les scooters et les vélomoteurs.

En 1955, on a enregistré 17.500 accidents provoqués par des véhicules d'une cylindrée comprise entre 50 et 125 cm3 (64 % de plus qu'en 1954) et 10.000 accidents causés par des cyclomoteurs de moins de 50 cm3 de cylindrée (43 % de plus qu'en 1954). Un seul facteur semble susceptible de briser la montée en flèche de cette courbe dangereuse : l'obligation du permis de conduire pour les conducteurs de « deux roues ».

C'est en effet le non-respect de l'une des prescriptions du Code de la route qui entraîne le plus d'accidents.

Le drame imprévisible, l'accident inévitable, la conséquence d'une anomalie mécanique tiennent peu de place dans les statistiques. Un accident sur six est provoqué par la non-observation des règles de la priorité.

Une seule chose assagit l'automobiliste : le gendarme. Et plus que le gendarme en faction à un carrefour, les « motards ». **Ils sont malheureusement trop peu nombreux pour assurer la sécurité totale et permanente des routes. La mise en place d'un dispositif renforcé ne peut être réalisée que pour des week-ends réputés particulièrement meurtriers : Pâques, la Pentecôte, le 14 juillet et le 15 août.**

SAVEZ-VOUS VRAIMENT CONDUIRE ?

ETES-VOUS assez bon conducteur pour partir sur les routes ce week-end sans courir trop de risques... et en faire courir aux autres ? Pour répondre scientifiquement à cette question, il vous faudrait subir un examen médical et toute une série de tests dans un laboratoire psychotechnique. Il en coûte deux heures et 5.000 francs.

Mais vous pouvez, au moins, découvrir si vous êtes ou non un danger public en participant à notre jeu : « Savez-vous vraiment conduire ? »

Ce test fait partie d'une « batterie » de questions mises au point par M. P. Coguelin pour les Editions scientifiques et psychotechniques. Il ne vous permettra pas de vérifier la qualité de vos réflexes, mais il vous apprendra si vous avez le minimum de connaissances que l'on est en droit d'exiger d'un conducteur.

Les psychotechniciens ont imaginé vingt situations qui peuvent provoquer plusieurs réactions. Mettez une croix devant la solution que vous auriez adoptée dans chaque situation.

1° *Si vous êtes arrêté par un feu rouge et qu'une autre voiture accélère en s'efforçant de vous passer à droite quand le feu devient vert, vous devez :*
A) accélérer à fond en vous dirigeant vers le milieu de la chaussée ;
B) réduire votre vitesse et la laisser passer ;
C) essayer de rester en avant de façon qu'elle ne vous oblige pas à être la cause d'un accident ;
D) klaxonner et serrer à droite pour l'avertir de son comportement dangereux ;

★

2° *Vous conduisez à la vitesse limite autorisée et un chauffeur qui vous suit klaxonne et commence à doubler, vous devez :*
A) maintenir votre vitesse et le laisser passer ;
B) ralentir et rester au milieu de la route pour lui « apprendre » ;
C) le bloquer à gauche et lui faire savoir qu'il conduit trop vite;
D) accélérer pour vous éloigner de ce mauvais conducteur ;

★

3° *En cas de circulation très dense sur une route rurale, il vaut mieux :*
A) s'arrêter sur le bas-côté et laisser passer le flot ;
B) doubler les voitures qui sont devant jusqu'à ce que vous arriviez à un passage dégagé ;
C) rouler à la même vitesse que les autres ;
D) rouler lentement et prudemment à l'extrême-droite ;

★

4° *Si une voiture vous érafle en vous doublant de trop près, puis se met à accélérer, il vaut mieux :*
A) accélérer à son tour, la rattraper et l'obliger à s'arrêter ;
B) relever le numéro d'immatriculation et rechercher des témoins;
C) faire faire un constat ;
D) klaxonner vigoureusement pour la faire s'arrêter ;

★

5° *La plupart des accidents de circulation résultent de :*
A) défauts mécaniques de la voiture ;
B) manque d'entretien de la voiture ;
C) mauvaises conditions atmosphériques ;
D) erreurs de jugement du conducteur ;

★

6° *Quand vous arrêtez votre voiture sans qu'il y ait urgence en roulant à une vitesse supérieure à 60 kilomètres-heure, vous devez :*
A) débrayer à fond et freiner ;
B) freiner en rétrogradant de vitesse ;
C) freiner puis débrayer au moment d'arrêter ;
D) débrayer et freiner en même temps ;

7° *Un bon conducteur qui s'aperçoit brusquement que le frein à pied ne répond plus, essaie d'arrêter sa voiture en :*
A) coupant le contact et en tirant des deux mains sur le frein à main ;
B) serrant le trottoir pour ralentir la voiture ;
C) tirant le frein à main et en passant en seconde ;
D) en débrayant et en serrant le frein à main ;

★

8° *Quand on stationne sur le côté droit d'une route où il n'y a pas de trottoir, il vaut mieux :*
A) laisser les roues avant en ligne avec les roues arrière ;
B) tourner les roues avant en direction de la bordure de la route;
C) tourner les roues avant vers le milieu de la chaussée pour être prêt à repartir ;
D) mettre le feu de position ;

★

9° *Quand vous rencontrez un véhicule venant vers vous la nuit, vous devez :*
A) allumer vos phares pour lui signaler clairement votre position ;
B) rouler avec les feux de position et les anti-brouillards, si vous en possédez ;
C) passer en code et allumer les feux de position ;
D) passer en code ;

★

10° *Si votre pneu avant droit éclate, vous devez :*
A) rouler en ligne droite en relâchant doucement l'accélérateur ;
B) freiner le plus rapidement possible pour ne pas rouler à plat;
C) braquer les roues à gauche pour éviter d'être déporté ;
D) couper le contact et freiner avec le frein à main ;

★

11° *Quand vous prenez un virage, vous devez :*
A) ralentir avant, vous engager à vitesse normale et accélérer avant de revenir dans la ligne droite ;
B) accélérer légèrement, puis freiner si c'est nécessaire ;
C) ralentir avant, débrayer et placer le pied droit sur la pédale de frein pour être prêt dans toutes circonstances ;
D) accélérer dès le début du virage pour améliorer l'adhérence des pneus ;

★

12° *S'il y a lieu, il faut rétrograder de vitesse :*
A) pendant le virage si l'on a été surpris par un virage trop sec ;
B) après le virage pour reprendre de la vitesse rapidement ;
C) avant le virage, en débrayant pendant tout le virage pour être prêt à toute éventualité ;
D) avant le virage pour pouvoir accélérer à la fin du virage ;

13° *La distance nécessaire pour s'arrêter quand on freine à 60 km-heure est :*
A) deux fois plus grande qu'à 30 km-h. ;
B) trois fois plus grande qu'à 30 km-h. ;
C) quatre fois plus grande qu'à 30 km-h. ;
D) cinq fois plus grande qu'à 30 km-h. ;

★

14° *La vitesse à laquelle vous pouvez conduire la nuit est :*
A) la vitesse maximum autorisée sur la route parcourue ;
B) la vitesse qui vous permet de vous arrêter sur 50 m. au maximum ;
C) la même vitesse que les autres voitures sur la route ;
D) la vitesse qui vous permet de vous arrêter dans les limites de visibilité de votre éclairage ;

★

15° *Si vous conduisez sur une route enneigée et que vous deviez vous arrêter assez rapidement, la meilleure façon de procéder est de:*
A) couper le contact et utiliser le frein à main ;
B) appuyer doucement sur la pédale du frein pour éviter de bloquer les roues ;
C) freiner à fond avec les deux freins ;
D) débrayer et freiner à fond au pied ;

★

16° *Les accidents dus à des dérapages sont généralement causés par :*
A) une trop grande vitesse eu égard aux circonstances ;
B) des pneus trop gonflés ;
C) des pneus usés ;
D) le revêtement glissant de la route ;

★

17° *Vous conduisez sur une route droite et glissante votre voiture, qui est à propulsion arrière. Aucun véhicule n'est en vue. Soudain l'arrière de votre voiture commence à se déporter vers la gauche. Que ferez-vous ?*
A) freiner à fond pour arrêter avant d'être en travers de la route et de se retourner ;
B) débrayer et freiner doucement ;
C) relâcher doucement l'accélérateur et diriger les roues avant vers la gauche ;
D) tourner les roues avant vers la droite pour compenser le déport des roues arrière ;

★

18° *Quand la roue avant droite de votre voiture glisse sur le bord d'une route boueuse, vous devez :*
A) freiner rapidement afin d'éviter d'aller au fossé ;
B) ralentir progressivement jusqu'à ce que vous puissiez revenir sur la chaussée en position convenable ;
C) braquer à gauche en accélérant ;
D) vous diriger vers la chaussée avant que la voiture ait perdu de la vitesse ;

★

19° *Lorsque l'on vire à gauche dans une route transversale, il faut :*
A) sortir sa flèche en serrant bien à droite ;
B) sortir sa flèche et si la chaussée est libre à gauche, venir se placer dans la partie gauche de la route ;
C) virer en accélérant ;
D) sortir sa flèche et ralentir en obliquant vers le milieu de la chaussée ;

★

20° *Quand il rencontre un véhicule dont les phares l'éblouissent, un conducteur doit :*
A) regarder le côté droit de la route ;
B) fermer les yeux en maintenant sa trajectoire bien droite lors du croisement ;
C) regarder le milieu de la route ;
D) allumer ses phares en grand pour y voir mieux.

●

Voici le résultat qu'aurait obtenu un bon conducteur :
1-B ; 2-A ; 3-C ; 4-B ; 5-D ; 6-C ; 7-C ; 8-B ; 9-D ; 10-A ; 11-A ; 12-D ; 13-C ; 14-D ; 15-B ; 16-C ; 17-C ; 18-B ; 19-D ; 20-A.

Si vous avez 18 réponses exactes, vos connaissances sont satisfaisantes. De 14 à 18, vous êtes un conducteur moyen. A 13 et en dessous... si vous preniez le train ?

●

Voici encore un test, mis au point, celui-ci, aux Etats-Unis.

Il s'agit de rayer les 12 chiffres, dans l'ordre, le plus rapidement possible.

Si vous le faites en plus de huit secondes, il vous est instamment recommandé de ne jamais rouler à plus de 70 à l'heure.

5	3	9	7
8	10	1	11
2	12	6	4

Encore un succès ? Bravo ! Eh bien ! roulez quand même prudemment...

PARIS EN PARLE...

THÉATRE

La semaine

DEUX auteurs flamands ont choisi Paris comme ring de compétition : le théâtre des Noctambules va jouer « Les Amants puérils » de Crommelynck et le théâtre du Quartier-Latin présente « Magie Rouge » de Ghelderode. Le public arbitrera, comme il a déjà désigné cette semaine Annie Girardot, vainqueur aux points de « La Machine à écrire ». Le sort des comédiens est souvent de se révéler en une soirée, mais Annie Girardot n'a pas trompé l'espoir qu'avait mis en elle Henri Rollan, son professeur au Conservatoire. Rien ne prédestinait Annie Girardot au théâtre (sa mère est sage-femme), mais, depuis quatre ans, ceux qui la connaissaient, savaient bien qu'elle obtiendrait haut la main le Premier Prix de Comédie. C'est Jean Meyer qui a pensé à elle pour « La Machine à écrire », mais c'est Jean Cocteau qui lui a fait couper les cheveux, pour lui donner le visage auquel les producteurs de cinéma commencent à s'intéresser. Annie Girardot a un contrat de deux ans avec la Comédie-Française.

C'est aussi haut la main (une main particulièrement expressive) que le mime Marceau a conquis l'Amérique et le Japon. Parti pendant neuf mois, il a apporté au nouveau monde un art très ancien : celui de la pantomime et la télévision lui a décerné son « oscar » tandis que le grand magazine « Life » lui consacrait une double page en le comparant à Buster Keaton et à Charlot. En Asie, les Japonais ont retrouvé avec lui le symbolisme de leur théâtre ancestral et ont scandé son nom comme une incantation.

Elève de Dullin, Marcel Marceau est resté trois ans avec J.-L. Barrault, il a promené un peu partout son personnage « Bip », mais c'est seulement maintenant qu'il impose son art. Sur le « Boulevard du crime », à l'Ambigu, qui fut le théâtre de Deburau, il paraîtra le 6 mai avec une troupe de neuf acteurs.

Et maintenant « A la Tour de Nesle ! » avec Robert Kauters, qui a vu aussi pour vous deux autres reprises : *Chatterton* et *La Machine à écrire.*

ANNIE GIRARDOT
Bibliothèque noire.

MARCEL MARCEAU
Succès jaune.

JOSÉPHINE BAKER
Ame blanche.

Drôles de drames

CHATTERTON

Drame en 3 actes d'Alfred de Vigny aux mardis de l'Œuvre.

LA MACHINE A ÉCRIRE

Pièce en 3 actes de M. Jean Cocteau à la Comédie-Française.

LA TOUR DE NESLE

Drame en 5 actes de Dumas et Gaillardet aux Mathurins.

ENTRE le drame de Vigny et le mélodrame de Dumas, le drame bourgeois de M. Jean Cocteau est apparu cette semaine, un peu comme entre Jean qui pleure et Jean qui rit, on placerait le masque à la peau tirée de ce Jean dont les yeux brûlent encore mais dont les traits semblent ne plus pouvoir rire ni pleurer. Et puisque M. Jean Cocteau, et il a raison, ne croit pas au hasard, cela signifie peut-être qu'il est un Chatterton dont la machine à écrire, chaque fois qu'il se met au travail, tape d'elle-même des pièces dans le genre de celles de Dumas ou d'Henry Bataille.

En apparence, *La Tour de Nesle,* c'est un drame de débauche et de meurtre à la cour de France au début du XIV^e siècle, *La Machine à écrire,* le drame d'une épidémie de lettres anonymes dans une petite ville de nos jours. En fait ce sont deux drames de famille et ces histoires de jumeaux sont jumelles. Marguerite de Bourgogne, fille-mère frustrée de ses enfants et devenue nymphomane, qui aime trop ses jumeaux sans les reconnaître, est la sœur aînée de cette Margot de Cocteau, fille adoptive et mythomane éprise de jumeaux névropathes qui se haïssent un peu trop entre eux. Drames de famille, nœuds de vipères. Hélas ! ce ne sont que nœuds de ficelles.

Une main molle

Et comme Dumas les serre et les desserre astucieusement, comme la main de M. Cocteau parait molle. Après une scène d'exposition dans le vieux style au cours de laquelle deux personnages se disent adroitement ce qu'ils savent déjà de manière à nous en informer, on écoute les deux premiers actes de *La Machine à écrire* sans une minute d'ennui et sans une minute d'adhésion profonde, comme on écoute une pièce policière. Puis vient le troisième, et nous apprenons que les enfants terribles n'étaient pas si terribles que ça, que la machine infernale n'était qu'un pétard et la machine à écrire, une postière « arlésienne ». C'était donc une histoire compliquée qu'on voulait nous faire prendre pour une histoire complexe.

Ces personnages sans vraisemblance et sans psychologie ne pourraient être sauvés que s'ils étaient touchés par l'aile de la poésie. Mais la poésie est psychologie des profondeurs, et les héros de *La Machine à écrire* sont des êtres de surface. Si bien que l'on sort finalement un peu déçu de la représentation d'une des moins bonnes pièces de M. Cocteau, malgré la mise en scène soigneuse de M. Jean Meyer, malgré l'excellent numéro de M. Robert Hirsch dans le double rôle des jumeaux, et même malgré Mlle Annie Girardot qui est fine, vraie, sensible, émouvante, parfaite, dans un rôle plein de traquenards.

Des clins d'œil

Si Dumas tient davantage, c'est peut-être parce qu'il ne nous promet rien. L'intrigue de *La Tour de Nesle* est minutée pour notre plaisir ; c'est un orage dans lequel chaque coup de théâtre est précédé d'un éclair en forme de clin d'œil. Aujourd'hui, on peut ou bien jouer le mélodrame comme il est écrit, en faisant appel à notre candeur, comme Jean Vilar y était fort bien parvenu avec *Marie Tudor* ; ou bien le jouer en charge en faisant appel à notre malice et à notre sens de l'humour.

Aux Mathurins, Mme Germaine Montero, M. Jean-Marc Bory, M. Michel Choisy semblent pencher pour la première solution, M. Robert Vidalin, en Buridan, pour la seconde. Il charge affreusement — et, hélas ! il l'emporte. On rit beaucoup, mais c'est un plaisir au second degré, qui vient d'un effet d'auto-parodie ou, Dieu, Brecht et Vidalin me pardonnent, d'un effet de distanciation. M. Gabriello est drôle, Mme Montero pourrait nous émouvoir avec des sornettes, la mise en scène (de Jean Le Poulain) et les décors (de Roger Harth) sont ce qu'ils doivent être. Ce n'est pas un drame, c'est un bon spectacle.

De beaux cris

Le seul vrai drame, c'est *Chatterton,* pièce à thèse un peu simpliste, mais traversée de beaux cris. On aime M. Michel Bouquet d'avoir voulu mettre en scène la pièce de Vigny et jouer le rôle principal. Mais il l'a fait avec tant de respect qu'on dirait qu'il n'ose pas y toucher. Dès le lever du rideau, Kitty Bell (Ariane Borg) a un masque blafard et une voix mourante. Tous les comédiens disent à peu près tout sur le même ton de mélopée en prenant des temps entre les répliques, voire entre les mots. Le drame social, le drame d'amour s'étirent, se feutrent, s'évanouissent, et les spectateurs ressentent les effets de l'opium bien avant le héros. Qu'il est donc difficile d'être romantique aujourd'hui avec les mots d'hier...

VARIÉTÉS

Les adieux de Joséphine

JOSEPHINE BAKER quitte l'un de ses deux amours. Elle fait ses adieux à Paris. Mais personne ne veut y croire, car les adieux des vedettes sont aussi annuels que leurs rentrées. Pourtant Joséphine n'est pas comme les autres. Les gens qui l'acclament chaque soir, lorsqu'elle chante, danse, bavarde dans ses extraordinaires robes de lamé or, ses capes de velours rubis, ses renards blancs et ses diadèmes en strass, ou qui pleurent quand elle parle de la grande réconciliation entre les hommes, disent tous : « Joséphine, c'est le vrai music-hall. Elle va droit au cœur. »

Le music-hall, Joséphine le connaît depuis trente ans, depuis qu'au théâtre des Champs-Elysées une petite danseuse inconnue, au corps parfait, était remarquée parmi la troupe de la Grande Revue Nègre, et devenait immédiatement vedette des Folies-Bergère, avec une ceinture de bananes pour tout vêtement. Paris l'adopta du jour au lendemain, et elle lui rendit son affection en chantant au Casino de Paris *J'ai deux amours.*

Récital pour une batteuse

Les amours de Joséphine se sont augmentées de sept d'abord : les sept petits orphelins de toute race qu'elle a adoptés et qu'elle élève dans son château du Périgord ; et surtout d'un amour presque agressif de la paix et de la tolérance. C'est elle qui, après avoir chanté pour les soldats en Afrique du Nord, gagne l'Amérique et, scandalisée par les problèmes raciaux, se met à défendre partout les noirs. Elle est interdite outre-Atlantique, mais quand elle rentre en France elle découvre un village, qu'elle achète maison par maison.

Elle en fait son village, avec sa poste (les timbres sont à son effigie), son musée (iconographie de Joséphine), mais aussi son hôpital. Tous les habitants vivent grâce à Joséphine, qui les emploie dans son immense domaine. Des comptables, des secrétaires, des métayers veillent sur la bonne gestion de la communauté. Dans le château règne Joséphine, mais quand on a besoin d'un tracteur ou d'un pressoir, vite elle va chanter à Lausanne, à Londres ou n'importe où.

Joséphine a cinquante ans. Elle n'aime plus tellement Paris, et si elle y revient un jour, ce sera seulement parce qu'une batteuse manque au village.

→

A voir :

● **Adorable Julia** (Adorable Madeleine Robinson) ● **L'Amour des quatre colonels** (les gaîetés de l'occupation) ● **L'Amour fou** (cruel Roussin) ● **Les Bas-Fonds** (Pitoeff de père en fils) ● **Le Chien du Jardinier** (Lope de Vega) ● **Cyrano de Bergerac** (Rostand ressuscité) ● **Histoire de rire** (on ne rit pas seulement) ● **Intermezzo** (Giraudoux) ● **La lettre perdue** (Gogol roumain) ● **Le Mal court** (un classique contemporain) ● **Les Oiseaux de lune** (Marcel Aymé poète) ● **Le Personnage combattant** (une performance de Barrault) ● **Le Séducteur** (Don Juan a bon cœur) ● **La famille Arlequin** (Commedia dell'Arte) ● **Pygmalion** (Bernard Shaw) ● **A la monnaie du pape** (une pièce qui a cours) ● **Marie Stuart** (Schiller).

PORTE St MARTIN
SIMONE RENANT
YVES VINCENT
BALPÊTRÉ
la gueule du loup
COMÉDIE DE MARC GILBERT SAUVAJON et STEPHEN WENDT

FOLIES-BERGÈRE
LE PLUS CELEBRE MUSIC-HALL DU MONDE
AH ! QUELLE FOLIE !
Mat. dim. et fêtes 14 h. 30

M. Michel BRIGUET Pianiste
Conférencier des J.M.F.
reçoit les élèves de tous degrés (même débutants)
à condition qu'ils aiment la musique
11, rue des Feuillantines - PARIS (5e)
Tél. : DANton 85-61

● ATELIER ●
LES OISEAUX DE LUNE
● MARCEL AYMÉ ●

CINÉMA

Coups de cannes

AVANT même d'être ouvert, le Festival de Cannes connaît ses premiers incidents diplomatiques de rigueur. La Chine et l'Allemagne de l'Est dont on avait annoncé la participation ont appris que leur présence était indésirable. Motif : le festival est organisé sous l'égide des Affaires étrangères, et la France n'entretient pas de relations diplomatiques avec ces deux pays.

Mais Chinois et Allemands de l'Est auront peut-être tout de même droit à un strapontin, grâce aux « Journées du Cinéma » qui montent, avec l'Institut des Hautes Etudes cinématographiques, un petit festival en dehors de la grande compétition. Les Affaires étrangères ne semblent pas, jusqu'à présent, s'opposer à la projection hors festival des films des deux pays officiellement inconnus.

La Commission de sélection française a enfin fait son choix. Iront à Cannes, comme on le pensait, *Le Monde du Silence* et *Picasso*, de Clouzot, ainsi que *Marie-Antoinette*, de Jean Delannoy. Les courts métrages désignés sont : *Le Ballon rouge*, d'Albert Lamorisse, *Nuit et brouillard*, d'Alain Resnais, et *Tant qu'il y aura des bêtes*, le premier film de Brassaï.

★

Tant qu'il y aura un photographe

AVEC une caméra d'amateur 16 mm, les animaux du zoo de Vincennes et tout son talent de photographe, Brassaï a tourné un court métrage : *Tant qu'il y aura des bêtes*, qui a été sélectionné à l'unanimité pour le Festival de Cannes. C'est son premier film.

Roumain d'origine, Parisien d'adoption, le regard aigu sous des sourcils de charbon, Brassaï est, avec Man Ray et Cartier-Bresson, un des maîtres de la photographie contemporaine. Il n'avait pourtant jamais touché à un appareil de photo jusqu'à l'âge de trente ans. Journaliste, il passait ses nuits à déambuler à travers les rues de Paris en compagnie d'Henri Michaux, d'André Breton et d'Henry Miller.

C'est par amour pour ces promenades nocturnes qu'il devint photographe. Son premier album, *Paris la Nuit*, connut, en 1933, un succès si retentissant qu'il fut invité à faire une exposition à New York. Depuis, les plus grandes revues d'art et les illustrés comme *Verve*, *Labyrinthe* et *Harper's Bazaar*, ont publié les images qu'il a arrachées à la vie quotidienne des noctambules, des filles de joie et des clochards.

Ballet de singes

Il a inventé le décor photographique. Pour un ballet de Jacques Prévert, Joseph Kosma et Roland Petit, *Le rendez-vous*. Des agrandissements de ses photos (dont Marcel Carné s'inspira pour ses *Portes de la nuit*) servirent aussi à faire le décor d'une pièce de Raymond Queneau, *En passant*.

Ses images parlent toutes seules. Dans ses albums comme dans son film. « Dieu a donné la parole à l'homme. Il ne l'a pas donnée aux bêtes. Dieu merci ! », déclare-t-il au début de *Tant qu'il y aura des bêtes*. Et puis il se tait. Plus que de la musique et sur l'écran, des couples d'hippopotames, de lions, d'éléphants ou d'ours. Des jeux de trompes, de nez, de queues, d'yeux. Des trottinements, des cabrioles, des bâillements, des léchages, des démangeaisons. Et, pour finir, une extraordinaire féerie chorégraphique dansée par un couple de singes.

★

Trop honnête

LA MAISON DES OTAGES

Film américain de William Wyler, avec Humphrey Bogart et Fredric March (Elysées Cinéma, Paramount, Folies, Lutetia, Palais Rochechouart, Sélect Pathé).

CURIEUSE idée que d'avoir confié à William Wyler la réalisation de cette *Maison des Otages*. D'avoir choisi précisément le metteur en scène américain le plus cartésien et le plus pudique pour illustrer une histoire aussi invraisemblable que bourrée d'outrances.

Car on ne fera croire à personne que trois gangsters évadés et pourchassés par la police puissent prendre le risque de rester quarante-huit heures dans une famille bourgeoise, même avec tout le confort, à attendre qu'un complice leur apporte l'argent qui leur permettrait de gagner l'étranger. Ils ont beau s'assurer du silence de leurs hôtes du mieux qu'ils peuvent en transformant tour à tour chacun des membres de la famille en otage, chaque minute qui s'écoule les entraîne infailliblement à leur perte.

Un Hitchcock aurait fait oublier l'absurdité de la situation en tenant tout le temps le spectateur en haleine par des « suspenses » répétés. Trop honnête, Wyler met tant de soin à agencer son intrigue de manière plausible qu'il en rappelle à chaque instant l'invraisemblance.

Au terme de la longue, de l'interminable attente que constitue le film, deux personnages cependant prennent une consistance inattendue. Le plus âgé des gangsters (Humphrey Bogart) qui, non content de terroriser ses hôtes par nécessité, prend un plaisir sadique à humilier leur respectabilité, en obligeant par exemple la maîtresse de maison à le servir à table. Et aussi le père de famille (Fredric March) qui finit par haïr véritablement les bandits et est pris à son tour d'un sauvage désir de tuer. Il se produit entre les deux hommes une sorte de transfert de personnalité qui fait briller les dernières scènes du film d'un inquiétant éclat.

★

Audaces de surface

LE SECRET DE SŒUR ANGÈLE

Film français de Léo Joannon avec Sophie Desmarets et Raf Vallone (Marivaux, Colisée).

NOUS sommes à Marseille : une religieuse accompagne un assassin dans un hôtel de passe — par pure charité chrétienne. Il est vrai qu'elle est en civil ; il est vrai qu'il est beau garçon, on voit que le dernier film de Léo Joannon ne recule pas devant les audaces.

VEDETTE A CANNES
Pas si bête.

Simples audaces de surface : *Le Secret de Sœur Angèle* est exclusivement bien-pensant. Non seulement le spectateur ne doit craindre aucune chute de l'Ange mais la sœur sau-

Les clés d'une porte d'or

par Pierre-Aimé TOUCHARD

Issu du Festival dramatique de Paris, un théâtre permanent des Nations doit, à partir de l'année prochaine, ouvrir ses portes à Paris.

C'est à Dubrovnik (Yougoslavie) que, réunis en Congrès, les délégués internationaux ont choisi Paris comme creuset de toutes les activités dramatiques mondiales. Le principe d'une subvention de cent millions est accepté par le gouvernement français, sinon encore voté.

Pierre-Aimé Touchard, ancien critique dramatique d' « Esprit », ex-inspecteur principal des spectacles, administrateur de la Comédie-Française de 1947 à 1953, et actuellement inspecteur général, explique pour les lecteurs de « L'Express » l'intérêt que suscite cette réalisation.

PIERRE-AIMÉ TOUCHARD

SI le vieux Gémier perçoit encore dans sa tombe quelques-uns des bruits qui courent sur la terre, son corps a dû frémir d'émotion en apprenant la création prochaine d'un Théâtre des Nations à Paris. Ainsi, le grand rêve utopique du début du siècle va pouvoir se réaliser. Une des plus belles salles de Paris, que deux brillantes saisons de festival proposaient tout naturellement à ce destin, va se trouver ouverte régulièrement chaque année à ce que la production dramatique de l'étranger offre de plus original ou de plus instructif.

Grâce au cinéma

C'est que les conditions psychologiques et matérielles de l'art dramatique ont prodigieusement évolué depuis trente ans. Le grand public, sans presque s'en rendre compte, a appris par le cinéma à connaître aussi intimement des vedettes, des metteurs en scène, des décorateurs étrangers que ceux de son propre pays. Il a pris le sentiment plus ou moins conscient d'une langue dramatique d'intérêt universel, privilège réservé jusqu'alors à l'élite des lecteurs et des spectateurs.

Et aussi, le développement des moyens de locomotion fait qu'une troupe peut envisager d'aller jouer quelques semaines à des dizaines de milliers de kilomètres de son théâtre habituel, sans pour cela mettre en péril tout l'équilibre de sa saison.

Ainsi le vieux théâtre, cahin-caha, va pouvoir réaliser à coups de millions la merveilleuse aventure d'un répertoire cosmopolite et polyglotte, aventure que le moindre des cinémas de quartier vit quotidiennement sous nos yeux sans que nous songions même à nous en étonner.

Un art de connaisseurs

Mais un seul théâtre de ce genre, dans le monde entier, alors que les salles de cinéma pullulent, pourrait-il exercer une influence réelle sur l'évolution de l'art dramatique ? Oui, si l'on voit assez clairement la place que le cinéma triomphant a laissée au théâtre : en se concurrençant, les deux arts sont peu à peu arrivés à un état de « coexistence pacifique », par une délimitation de fait de leurs frontières.

Alors que, tout en laissant la place à quelques créations de génie, le cinéma a conquis le public des anciens lecteurs des romans-feuilletons, le théâtre devient de plus en plus un art de réflexion, un art de connaisseurs : je veux dire un art où la manière de donner prend autant de prix que ce que l'on donne. L'importance prise ces dernières années par la mise en scène n'est que la traduction de cette évolution. Une mise en scène, c'est une manière de donner une pièce, et l'intérêt qu'y porte le public devient chaque jour plus éclairé, alors que le vaste public du cinéma en est encore à se passionner pour l'intrigue, le héros ou la vedette.

Or, nous savions bien que nos metteurs en scène français étaient inspirés des expériences de Meyerhold, de Stanislawski, de Piscator ou de Gordon Craig. Mais quelques voyageurs seulement pouvaient nous dire jusqu'à quel point leur originalité subsistait. Le Théâtre des Nations va s'offrir à nous comme une merveilleuse Ecole où chaque amateur de théâtre va apprendre à connaître ses propres dieux par la comparaison avec les dieux d'autrui.

Un concours de « Hamlet »

Je rêve depuis quelques années d'une expérience dont l'idée seule montre à quel point le théâtre, peu à peu, reprend ses droits en face du cinéma. C'est qu'on établisse un concours entre les meilleures troupes de théâtre du monde pour savoir laquelle jouerait le mieux... mettons Hamlet ou Othello. Cette expérience, si le cœur lui dit, l'unique Théâtre des Nations suffirait à la réaliser, alors que je défie l'un quelconque des milliers de distributeurs, producteurs ou directeurs de salles de cinéma, d'oser rêver de la courir sur l'écran.

Voilà donc le merveilleux cadeau qui va nous être offert : un théâtre de confrontation qui, par cela seul, sera un extraordinaire foyer de création. Or, notre chance veut que ce théâtre soit situé à Paris, dans la ville même où la fièvre de création est la plus intense, où les traditions sont les plus fortes, où l'éducation du public est la plus raffinée, la plus exigeante et, en même temps, la plus ouverte aux audaces d'un génie libre. Comment voulez-vous qu'avant dix ans toute notre activité théâtrale ne s'en trouve pas attisée ?

J'envie A.-M. Jullien à qui l'on vient de remettre les clés de cette porte d'or. Comme il doit se sentir poussé par les vœux et les espérances de tous les amoureux du théâtre !

P.-A. T.

un homme doit-il sacrifier l'amour à son métier ?
GERARD PHILIPE
DANS UN FILM DE
YVES ALLEGRET
LA MEILLEURE PART
REX
NORMANDIE
MOULIN ROUGE
CINEMASCOPE
COULEURS
Columbia

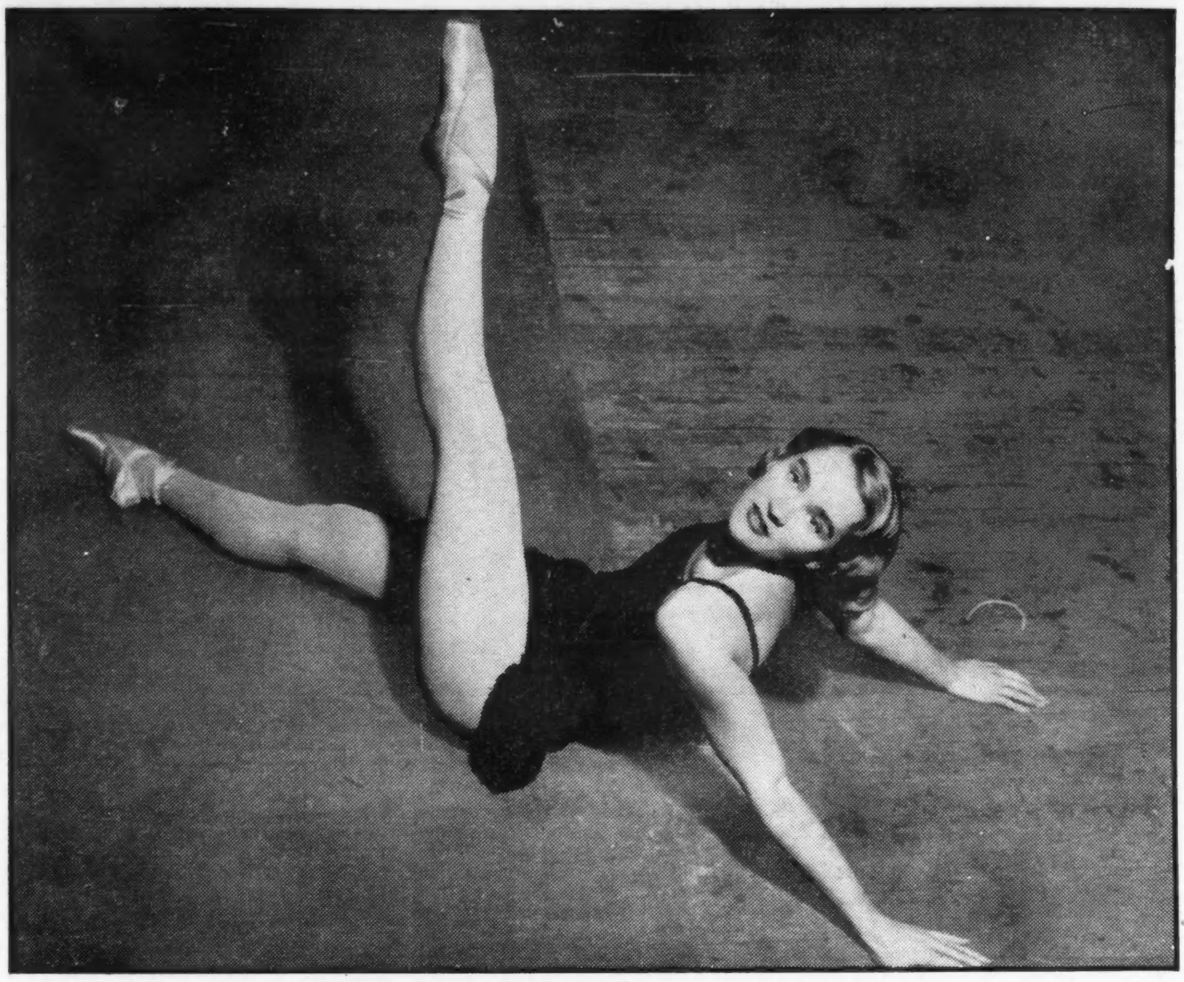
vera le criminel — sinon son corps qui ne doit pas compter et ne compte pas pour elle, mais du moins son âme. De l'hôtel de passe, elle l'entraînera sur un bateau tenu en quarantaine et que ravage la peste. Même pour un assassin, Sœur Angèle n'est pas une relation de tout repos.

Pas plus que devant les audaces, Leo Joannon ne recule devant les « scènes-à-faire ». Mais s'il n'évite pas toujours le « mélo », il échappe au ridicule. *Le Secret de Sœur Angèle* n'atteint jamais à la qualité des *Anges du Péché*, c'est du travail plus gros, aux effets soulignés. L'émotion vient cependant. Grâce au talent des acteurs : Raf Vallone force la sympathie ; quant à Sophie Desmarets, dans le rôle extrêmement délicat de l'ange gardien du beau ténébreux, elle est admirable de tact, de pathétique retenu, de simplicité.

A voir :

En exclusivité :
● **Le Monde du Silence** (le monde sous-marin) ● **La Main au collet** (Hitchcock sentimental) ● **Place au cinérama** (une attraction) ● **Les Rats** (des « bas-fonds » allemands) ● **Tueurs de dames** (revolvers et vieilles dentelles) ● **Ordet** (les fous de Dieu) ● **Il Bidone** (Chaplin italien) ● **Mais qui a tué Harry ?** (humour macabre) ● **La Fureur de vivre** (le mal du siècle américain).

Nous vous rappelons :
● **Les Enfants du Paradis** (Studio 28) ● **Grand Hôtel** (Pagode) ● **La Chevauchée fantastique** (Royale, Cinémonde-Opéra) ● **La Belle et le Clochard** (dans les quartiers) ● **Le Troisième Homme** (Champollion) ● **Continent perdu** (Reflets) ● **Senso** (Bonaparte) ● **Le Voleur de Bicyclette** (Studio Bertrand).



CLAUNE BESSY
Les étoiles ne sont pas des fusées.

MUSIQUE

Du scandale au succès

LA création du *Sacre du printemps*, d'Igor Strawinsky, en 1913, déclencha un scandale comparable à la bataille d'*Hernani*. Plus de quarante ans ont passé et les choses ont bien changé. Il suffit à présent de mettre le *Sacre* au programme pour être sûr de faire salle pleine et de déchaîner l'enthousiasme.

Ce n'est que justice : l'œuvre est brillante, pleine d'invention (du point de vue rythmique surtout) et elle met admirablement en valeur la virtuosité de l'orchestre et surtout celle du chef. Elle n'est d'ailleurs supportable que si ces éléments de virtuosité se manifestent réellement.

Ce fut le cas l'autre soir au concert de l'Orchestre national, sous la direction de Jean Martinon, et cela démontre une fois de plus à quel point la technique de l'interprète se perfectionne et s'étend d'une année à l'autre. Il y a encore vingt ans, seuls quelques rares chefs « spécialisés » osaient s'attaquer au *Sacre* ; il est impossible de compter tous ceux qui le dirigent aujourd'hui.

Je me souviens du sentiment d'angoisse qu'on éprouvait toujours en écoutant le si difficile solo de basson initial (où il arrivait aux meilleurs bassonistes de faire des « couacs »). En écoutant l'autre soir l'admirable René Plessier s'acquitter magistralement de ce paysage, il finissait par nous sembler d'une facilité enfantine.

Et devant l'ovation qui salua l'exécution de l'ouvrage (et qui dépassa encore en chaleur celle faite quelques instants auparavant à la merveilleuse exécution du *Troisième concerto pour piano* de Beethoven par Vlado Perlmuter), on se demandait même comment il avait jamais pu faire scandale.

R. L.

DANSE

Huitième étoile

BLONDE comme du miel, souple comme une liane, une jeune fille de vingt-trois ans, Claude Bessy, vient de prendre place au firmament de l'Opéra. Le Corps de Ballet comptait déjà sept danseuses-étoiles (dont cinq nommées depuis la guerre) : elle sera la huitième.

On ne monte pas dans le ciel de l'Opéra comme une fusée.

Cette ascension représente des heures de leçons particulières (Ricaux, Lamballe, Aveline, Zambelli, Eregova et Lifar ont été ses maîtres), beaucoup de persévérance et beaucoup de foi. Les danseuses ne s'improvisent pas et la légende qui situe leur légèreté ailleurs que sur les planches est aussi démodée que les fiacres sur les Champs-Elysées.

Petit rat à neuf ans, Claude Bessy a franchi un à un les échelons de la carrière ; à treize ans, elle entrait au Corps de Ballet par la porte du deuxième quadrille et, la même année, promotion rare, se voyait confier par Georges Balanchine un rôle de soliste dans *Sérénade*. Première danseuse à dix-neuf ans (en même temps que cover-girl dans des magazines féminins), elle a créé l'Océanide des *Noces fantastiques*, de Marcel Delannoy, aux côtés de Nina Vyroubova et de Peter Van Dijck.

Consécration : Félix Labisse a déjà exposé son portrait au musée Galliera parmi les « célébrités de notre temps ». Et elle gagne maintenant 125 francs par mois.

EXPOSITIONS

Dans une grande malle

VLAMINCK

Gal. Charpentier, jusqu'au 1er juin.

UN vigoureux octogénaire, Normand d'adoption, mais Flamand d'origine, a fait, la semaine dernière, le tour de propriétaire du nouveau domaine qui sera le sien à la galerie Charpentier, en bordure des jardins de l'Elysée.

Comme dans les comices agricoles de quelque importance, un représentant du ministre et des notables accompagnaient l'heureux exposant. Ce groupe précédait de peu la foule des amateurs et des badauds qui, depuis quelques jours, peuvent « visiter » l'œuvre de Maurice de Vlaminck pour la somme de deux cent cinquante francs.

Né à Paris, près des Halles, en 1876, élevé au Vésinet, tour à tour violoniste et coureur cycliste, Vlaminck fut, à trente ans, consacré peintre, sous le signe du « fauvisme » : Derain, Van Dongen, Picasso, Léger, Braque furent parmi ses premiers compagnons, vers 1910.

« C'est un tempérament », disait-on alors. « Un de nos grands fauves », dit-on aujourd'hui.

Le « fauvisme » mettait en effet Vlaminck à l'aise. Il se plaisait à situer ses sujets dans une orgie tourbillonnante de couleurs. Ce gaillard bâti à coups de serpe maniait la peinture comme on manie les filles dans les fêtes villageoises : plus de sensations que de sentiment, plus de jeux de mains que de coups de foudre.

En série

En s'industrialisant, Vlaminck est resté sensiblement le même.

Certes, pour pouvoir produire en série ses paysages avec meules, ses rues avec ou sans neige, ses routes avec ou sans barrière de passage à niveau, avec ou sans vent brassant les nuées d'orages et courbant les arbres apeurés, Vlaminck dut restreindre le choix de sa palette. Son « style » propre était né.

Mais c'est toujours un « fauve » qui dispose par larges touches les bleus sombres, les orangés, les blancs de zinc et les verts profonds qui composent ses paysages.

Et c'est le même fermier irascible et truculent qui se sert de son pinceau comme d'autres d'une pelle.

Ce sanguin n'a jamais pardonné à Picasso d'avoir ainsi — dit-on — donné la recette de sa peinture : « Prenez une grande malle, mettez-y dix toiles, des tubes, des pinceaux. Avant de fermer, ajoutez Vlaminck. Secouez pendant dix minutes : vous aurez dix tableaux de Vlaminck. »

Restaurants
CAVIATERIA · 32 bis, AVENUE GEORGE-V
TOUTE LA NUIT - BAR - SOUPERS - MUSIQUE

LIDO ELY. 11-61 LIDO ELY. 11-62 LIDO
UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "VOULEZ-VOUS?"
Revue de Guérin & Fraday

LA MAISONNETTE RUSSE DE PARIS
6, rue d'Armaillé (Etoile) - ETO. 52-49
DÉJEUNERS et DINERS
1.500 F. ZAKOUSKIS et VODKA A VOLONTÉ
CHACHLICK CAUCASIEN, TIMBALE CATHERINE II
avec caviar et saumon 2.000 F.

Cabarets Dancings
BOULE BLANCHE NU look..56
CLUB des CH.-ELYSEES MENDIZABAL M. MOUFFLARD
Thé tous les jours - Soirée jeudi, vendr., sam., dim.
Puerta del Sol CABARET ESPAGNOL 52, rue Pierre-Charron
LA VILLA Strip tease folies Revue nue

LA PAGODE
57 bis, r. de Babylone - INV. 12-15
GRETA GARBO ★ JOAN CRAWFORD
GRAND HOTEL

RELAIS BISSON
DÉJEUNERS D'AFFAIRES "AGREABLES"
Cuisine de 1er ordre - Cadre reposant - Service attentif
Déjeûners de 10 à 25 couverts avec menus étudiés
37, Quai des Grands Augustins — DAN. 71-80

LES EXPOSITIONS

GALERIE LOUIS CARRÉ
DESSINS DE JACQUES VILLON

Galerie MAEGHT
TAL COAT
PEINTURES RECENTES

GALERIE ANDRE WEIL - 26, avenue Matignon
MILLINGTON DRAKE Jusqu'au 11 avril

GALERIE LARA VINCY - 47, rue de Seine
Helen LEMPRIERE Jusqu'au 13 avril

GALERIE BERNHEIM JEUNE
83, Faubourg-Saint-Honoré
Maurice BOUILLOT
31 mars - 19 avril

GALERIE DE FRANCE, 3, Fg-Saint-Honoré, Paris- 8e
SOULAGES
Jusqu'au 9 avril

LA SEMAINE

SEMAINE creuse. A tort ou à raison, les éditeurs considèrent qu'au moment des vacances de Pâques les Français lisent moins qu'ils ne roulent ou ne bavardent. Et c'est à la culture de leur garde-robe, de la S.N.C.F. et de la gastronomie qu'ils consacreraient, à Pâques, leurs fonds plutôt qu'à celle de leur esprit.

En fonction de ce raisonnement, qui est également suivi au moment des grandes vacances, seuls les auteurs dont la vente est presque assurée, les auteurs de romans-romans, sont publiés à cette époque de l'année : Henri Troyat, Paul Vialar, Roland Dorgelès, John Knittel et, bien sûr, Françoise Sagan (dont le tirage vient d'atteindre 200.000 exemplaires).

Il reste les livres d'aventures. Deux méritent d'être signalés : une nouvelle traduction par Mario Meunier de ce classique des livres d'aventures qu'est « L'Iliade » (Albin Michel) et une magnifique Encyclopédie Larousse sur « La Montagne », publiée sous la direction de Maurice Herzog. On y trouve une image complète non seulement de la montagne, mais aussi, et surtout, de l'homme en face de cette ennemie tant aimée.

A lire :

Romans français. — ● Jean Cayrol : **Le Déménagement** (Edit. du Seuil).
Nouvelles. — ● Marcel Schneider : **Les deux miroirs** (Albin Michel).
Traductions. — ● Hermann Broch: **Les Somnambules** (Gallimard). un grand romancier allemand ● William Sansom : **Un lit de roses (Laffont)**, un des espoirs de la littérature anglaise.
Essais. — ● Lucien Goldmann : **Le Dieu caché** (Gallimard), du nouveau sur Pascal et Racine.
Politique. — ● Joseph Buttinger : **Le précédent autrichien** (Gallimard), la social-démocratie en lutte contre le fascisme.

ROMANS

On tue trop

LA ROUTE VERS LA MER

par Dominique Vazeilles. Denoël. 236 pages. 500 francs.

ROMAN brusque, celui qu'écrit Dominique Vazeilles, romancière de vingt-trois ans ; mais est-ce bien un roman ? Tous ces premiers livres à la première personne, ni écrits, ni pensés, que les éditeurs publient en vrac, ont la violence et le pouvoir de choc d'une confession, disons presque d'un document photographique : ainsi s'imprime, dans un jeune esprit, la société actuelle, avec ses contradictions, ses tensions, ses horreurs et ses tendresses... La personnalité de l'auteur broche le tout, donnant à l'ouvrage sa séduisante ambiguïté : le portrait d'un monde est aussi le portrait d'un être ; l'un révèle l'autre, puis l'autre révèle l'un.

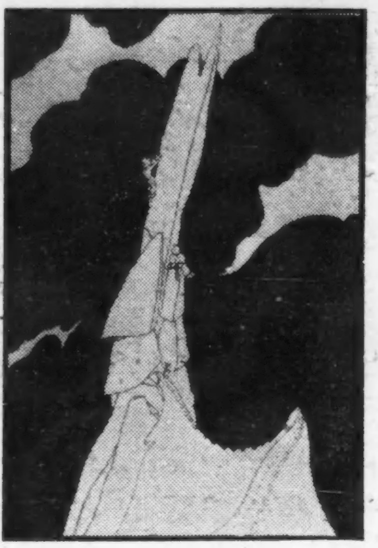
Plus la matière est brute, mieux est le livre, comme ces denrées qui conservent, à n'être pas cuisinées, toute la saveur de la campagne. « La Route vers la Mer » a la pureté d'un exemple : écrit par une jeune femme née à Clermont-Ferrand, c'est l'enfance d'une jeune femme née à Clermont-Ferrand.

Conflits avec les parents, précocité d'une adolescente rapidement seule au monde, contrainte de gagner sa vie, de se frotter à toutes les misères physiques et morales. L'envers de la tendresse est l'horreur, et cette petite fille trop sensible devient cassante, prend en haine une société qui n'est pas belle ; ses peintures d'un milieu petit-bourgeois sont vives et indignées, on sent l'auteur encore sous le choc. La jeune héroïne tendait les bras vers le bonheur, mais elle ne parvient pas à la maturité, à la mer ; elle se suicide. Pour l'auteur, elle écrit « La Route vers la Mer ».

Que de suicides, dans un premier roman, sont la transcription d'une délivrance ; de là probablement l'élan contagieux de ces textes : on tue son père, on tue sa mère, on se tue — symboliquement — puis on va porter le cercueil à l'éditeur, gagnant du même coup, peut-être, la célébrité !

Qu'il obéisse à ces règles générales ne diminue pas l'ouvrage de Dominique Vazeilles ; il possède une qualité prometteuse, qui manque à la plupart des romans féminins : il est achevé — ce ne sont pas des fantômes qui le traversent, mais des personnages ; il ne procède pas par glissements, une intrigue s'édifie ; seule la fin fait un peu écho au concert de cris inarticulés par lesquels les écrivains en herbe croient atteindre au sublime.

Mais Dominique Vazeilles a la langue trop déliée et le cœur trop lourd pour confier à autre chose qu'à l'ironie sobre, le soin de l'exprimer.



LEUR PREMIÈRE

Comment ils la font... ...Et comment ils la racontent.

(Dessins de Samivel reproduits dans « La Montagne ».)

Faut-il tuer les Slovik ?

L'EXÉCUTION DU SOLDAT SLOVIK

par William Bradford Huie. Ed. Julliard. 264 pages. 600 fr.

C'EST pour n'être pas sorti de son trou un jour d'attaque, pendant la campagne de France, que le soldat américain Eddie Slovik fut fusillé par son unité. Slovik n'était pas un lâche, il n'était pas objecteur de conscience, il partageait, quoiqu'il ne le sût pas, tous les idéaux des Etats-Unis ; seulement, pour des motifs personnels, il ne désirait pas se battre. Il l'a dit, écrit, répété.

Son exécution, décidée par Eisenhower, bouleversa la machine administrative de l'armée américaine : c'était la première fois, en deux guerres mondiales, qu'un condamné à mort pour désertion passait effectivement par les armes.

Mais le grand public ne l'aurait jamais su (même la femme de Slovik n'avait pas été informée des circonstances de sa mort) si un écrivain américain, William Bradford Huie, ne s'était résolu à découvrir puis raconter son histoire.

L'armée a-t-elle raison ?

Ce livre est passionnant ; il est écrit avec franchise et malaise par un homme qui n'a pas pris son parti — où est le coupable : Slovik ? Les Etats-Unis ? — mais qui, en rapportant des documents et réactions, révèle des aspects mal connus de la mentalité américaine. Par exemple un souci profond de régir une armée moderne suivant les principes de la démocratie : on contraint des citoyens à combattre, mais les régiments sont flanqués de services psychiatriques destinés à prendre soin de « la fatigue du soldat » ; on exécute Slovik mais on voudrait que ce soit conformément au code de liberté américain.

C'est pourquoi l'on autorise — fait énorme si l'on songe à l'affaire Dreyfus — un écrivain à connaître le dossier de l'affaire, à interroger tout le personnel militaire qui y fut mêlé, pour poser devant l'opinion cette question explosive : « Tout homme jouissant de toutes ses facultés physiques et qui refuse de combattre pour son pays mérite-t-il de vivre ? »

Autrement dit : l'armée a-t-elle eu raison de tuer Slovik ?

Huie lui-même n'y répond pas ; il se contente de mettre en cause Eisenhower qui refusa la grâce, le général Cota qui commanda le peloton, le peuple américain qui exigeait — sans le savoir — la mort de Slovik.

De l'individu à la nation

Puis il raconte la vie de Slovik, son combat contre la collectivité. Slovik, fils d'émigrants polonais, grandit à Detroit pendant l'inflation ; accusé d'avoir à douze ans volé du pain dans une boulangerie il passe toute son adolescence dans une maison de correction. Ce n'est pas un révolté, il est doux, serviable, bien noté ; il rêve d'établissement.

Libéré, il rencontre une femme assoiffée comme lui de tranquillité matérielle ; ils se marient, se mettent furieusement au travail pour acheter le mobilier, la voiture, le samedi soir au cinéma. Là s'arrête l'univers de Slovik ; c'est un fanatique de l' « american way of life », mais il n'a jamais pu faire le passage de ce qu'il aime au concept de la nation qui lui permet de l'aimer.

Il se serait battu comme un lion pour défendre « sa » maison, « sa » femme ; les raisons qui entraînent les Etats-Unis dans la guerre d'Europe, qui provoquent sa propre mobilisation lui sont étrangères. Dans son courrier — d'une humilité, d'une candeur désespérantes — il l'avoue : aux films « Pourquoi nous combattons » qu'on lui projetait en cours d'instruction, Slovik ne comprend rien.

Il ne comprenait rien à la machinerie de l'armée, il ne comprenait rien aux événements militaires, il n'a rien compris au danger qui le menaçait ; il voulait être dans sa maison, au lit avec sa femme.

On l'a cru lâche. Eisenhower l'a fait fusiller pour l'exemple, pour prouver que la lâcheté n'est pas américaine. Le problème est beaucoup plus compliqué, plus fascinant : les raisons d'agir d'une grande nation moderne ne sont peut-être plus à la portée de la compréhension des individus qui la composent. Il ne s'agit pas de morale, de discipline ; c'est un problème pour ethnologue.

Quant au courage américain, ce sont peut-être ceux qui ont contribué à écrire et publier ce livre singulier, le plus troublant de ces derniers temps, qui en font la preuve.

Madeleine CHAPSAL.

REVUES

De la géométrie à l'érotisme

L*A génération de Mme de Beauvoir a été la dernière, en France, à ressentir des « complexes de féminité ». Depuis, les femmes s'acceptent sans réserve. Cela leur donne de l'assurance* (Renée Burkhardt). Cette citation optimisme est tirée du dernier numéro de « La Table Ronde », consacré exclusivement à la femme.

Il ne semble pourtant pas, si l'on en croit les principaux éditorialistes de ce cahier, que la révolution féminine soit dès maintenant assurée de connaître « des lendemains qui chantent ».

Surréalisme sans femmes

« Elles ont raté le surréalisme, raté le grand mouvement du roman social avant 14, raté les maux du siècle, les évasions et les inquiètes adolescences. Aucune n'a cherché Dieu sur les traces de Jacques Rivière, ni scruté la condition humaine sur les traces de Malraux. La soupape de sûreté, quand débordait l'envie d'exprimer, n'a joué que vers l'intérieur : moi, moi, moi.

« La compensation naturelle aux siècles d'instruction superficielle et de sujétion légale, ce fut : « Moi, « moi, j'existe aussi, pas tout à fait « comme vous l'entendez. » (Claudine Chonez, « Hier, aujourd'hui, demain ».) « ...Aptitudes à enregistrer, à analyser ; inaptitudes à inventer, à recréer. Egocentrisme, repliement sur soi et sur le passé, minutie, absence d'élan, de lyrisme, sinon intimiste et familier. Tout se passerait comme si la femme était marquée dans son génie par son attitude érotique strictement réceptive...

« Mais secondement un être nouveau s'éveille aussi dans l'âme féminine, ce qu'on pourrait appeler un esprit de géométrie, de méthode, une fureur doctrinale, un besoin de systématisation rigide et desséchante... Le roman féminin est curieusement tributaire de deux genres antinomiques et également peu satisfaisants : le sensualisme subjectif et l'objectivisme scientiste... Il manque à ces livres le don de sympathie et de communication, cette objectivité qui consiste à pouvoir se glisser dans la peau de n'importe qui. » (Georges Piroué, « Le roman revendicatif féminin ».)

Tout cela prouve, en résumé, que la femme passe en ce moment beaucoup de temps à se réconcilier avec elle-même, avec ce « moi » rel dont elle cherche les nouvelles frontières hors des différences acquises ou imposées.

TRADUCTIONS

Un Œdipe suédois

L'ENFANT BRULÉ

de Stig Dagerman. Trad. du suédois par F. Backlund. Ed. Gallimard, 333 pages, 690 fr.

L'AUTEUR de ce livre, Stig Dagerman, s'est suicidé à 31 ans. L'ignorerait-on que la profusion des symboles (robe rouge, pied nu, chien) psychanalytiquement très significatifs, suffirait à démontrer l'enracinement profond de ses complexes et de ses obsessions.

L'enfant brûlé est un jeune homme, Bengt Lundin, atteint du complexe d'Œdipe, que la mort de sa mère

ARTS Spectacles
publie
UNE GRANDE ENQUETE
DE GILBERT GANNE :
QU'AS-TU FAIT DE TA JEUNESSE ?
Les mouvements intellectuels de l'entre-deux-guerres
Cette semaine
ESPRIT
Témoignages de
Georges IZARD, Pierre-Aimé TOUCHARD, Etienne BORNE, Louis GULEY, François PERNOUX, etc.
La semaine suivante
L'ORDRE NOUVEAU

Léon NOËL
Ambassadeur de France
Membre de l'Institut
NOTRE DERNIÈRE CHANCE
l'agonie de l'État...
la faillite des institutions...
les nouveaux féodaux...
la voie du salut...
GEDALGE 490 fr.

frustre profondément, développant chez lui ce culte de la pureté qui correspond à la peur de vivre. Privé du soutien et de l'alibi maternels, Bengt, ne sachant comment affronter la vie, se raccroche au souvenir de la morte et se dresse contre son père Knut, dont il hait l'infidélité comme l'image de l'existence et de ses compromissions.

Il délaisse ses études pour espionner sa liaison avec Gun, une femme de quarante ans, tentante, maternelle et douce, et lorsque son père l'introduit dans la maison, il tentera sans y réussir de prononcer les paroles irréparables qui feraient sentir à Gun la présence de la morte. Mais il s'apercevra que ce n'est pas tant sa mère qu'il regrette, que sa présence, « le bruit qu'elle faisait dans la maison ». Cherchant dans ses souvenirs, il découvrira que sa mère, elle aussi, a été infidèle à son père.

Le mythe de la pureté s'effondre, il ne peut plus s'y réfugier, il lui faut trouver l'acte qui le fera passer de l'enfance à l'âge d'homme. Impuissante et peureuse devant la vie, sa fiancée Brit ne peut l'aider. Alors Bengt, invinciblement attiré, se tournera vers Gun. Il se libérera de son obsession en aimant et en possédant celle qui incarne à la fois la mère, la punition de la mère et la vengeance sur le père. Pas complètement, puisqu'il tentera de se suicider lorsqu'il verra Gun et son père ensemble. Cependant, il se réveillera sauvé, apaisé : « pour pouvoir commencer de vivre il faut avoir commencé de mourir ».

Il reconnaîtra son père et ne le verra plus comme un ennemi, il pourra aimer Brit, comme un homme aime une femme. A travers Gun, il aura rejoint l'amour et la vie : « ...car la sagesse c'est d'être amoureux de la vie, tandis que la bêtise, c'est d'avoir honte de l'amour ». A travers l'amour maternel possédé, vengé et conquis, il se débarrassera du sentiment de frustration, de méfiance et de solitude qui le conduisait à la folie.

L'auteur de ce livre s'est suicidé à trente et un ans.

Ecrit dans un style qui fait penser au *Voyeur* d'Alain Robbe-Grillet, l'*Enfant brûlé* est très proche sur le fond des romans de Kafka : la pensée torturée de Stig Dagerman témoigne d'une intensité lucide, capable de créer un univers aux dimensions de ses obsessions.

Oradour, il y a trois siècles

LES CIERGES ÉTEINTS

de Gertrude von Le Fort. Trad. de l'allemand par André Starcky. Ed. du Seuil, 128 pages, 390 fr.

Le livre, qu'on appelle « roman », groupe deux récits, *La Bannie* et *Les Innocents*, apparemment étrangers l'un à l'autre. Le premier se situe au XVII[e] siècle, pendant la guerre entre Suédois et Brandebourgeois. Anna Elisabeth, veuve du seigneur de Golzow tué à l'ennemi, est seule au manoir. Enceinte et mélancolique. Un soldat suédois, jeune et blond, plus enfant que guerrier, traqué et prêt d'être rejoint, demande protection à la Prussienne : « O mère, vous qui êtes mère, sauvez-moi ! »

Est-ce parce qu'on l'appelle mère pour la première fois de sa vie, est-ce parce que le soldat ennemi est plus proche de l'enfant qu'elle porte que des valets qui veulent le massacrer, mais Anna Elisabeth le sauve et le conduit, par un sentier que seuls les habitants de Golzow connaissent, à travers les marais où s'enfoncent les étrangers. Jusqu'à sa mort, Anna Elisabeth vit dans la solitude, condamnée par sa famille à vivre dans une pièce isolée du manoir.

Gertrude von Le Fort, une des grandes poétesses allemandes contemporaines, conte cela dans un style froid et brumeux, mi-chronique mi-légende, repoussant le drame de ce jour dans un passé qui semble sortir du temps. Mais son habileté consiste à le rapprocher de nous peu à peu ; au moyen de la narratrice, d'abord, qui parle à la veille de la première guerre mondiale ; au moyen d'un développement, ensuite, qui se situe au cours de la dernière guerre : c'est en empruntant le même chemin que jadis Anna Elisabeth que les habitants de Golzow parviennent à fuir. Mais ils ont alors ennobli le chemin du Suédois et cessé de croire à la trahison d'Anna qui cesse donc, trois siècles après son acte, d'être une réprouvée. Métamorphose morale, « génie d'une autre Prusse, d'une Prusse invincible ».

Trop tôt

Nous pouvons alors passer au second récit des *Cierges éteints*, insensiblement, bien qu'il soit écrit d'une tout autre manière, volontairement naïve. C'est un enfant qui parle : le petit Heini ne s'est pas remis d'un bombardement et vit, fragile, arriéré, auprès de sa mère ; son père, officier allemand, s'est suicidé pour ne pas obéir à un certain ordre de ses supérieurs et son oncle, le colonel S.S. Eberhard, qu'il hait mystérieusement, va épouser sa mère.

Or il y a à l'église du village une cloche qui ne sonne jamais parce qu'elle date de la guerre de Trente Ans et qu'elle vient d'une autre église où un capitaine enferma des hérétiques avant de les brûler vifs. C'est à ce moment que s'ouvre le procès d'Oradour. Eberhard refuse d'aller en France bien que ce soit ses soldats qui aient incendié la petite église française. Heini se sacrifie : il fait sonner la cloche interdite qui s'abat et le tue. Avant de mourir il dit : « Voici déjà venir les enfants d'Oradour qui m'emmèneront. Regarde, maman, regarde cette multitude d'enfants ! »

Est-ce émouvant ? Certes. Emouvant et pénible. Oradour est vu comme un écho que se renvoient d'autres « oradours » ; le Fait unique et majuscule, en s'universalisant et en s'immergeant dans l'histoire, n'est plus qu'un nom commun mis au pluriel. De l'incendie, il ne reste qu'un cierge. Mais c'est encore trop tôt, non ?

33 VOLUMES SUR LE CHANTIER

Le *lotissement du ciel*, publié en 1949, était le 41[e] livre de Blaise Cendrars. Le 42[e], *Emmène-moi au bout du monde !* (1), a pris le temps de paraître : sept ans. La dernière ligne de sa dernière page indique qu'il a été écrit entre 1948 et 1955, précision qui paraît étrange quand on sait que Blaise Cendrars, dont « l'horreur d'écrire » est célèbre, rédige ses livres comme on donne un coup de poing, s'acharnant sur sa machine à écrire dix heures par jour pour s'en débarrasser plus vite.

Mais ce temps de silence est peut-être celui d'un vieil écrivain qui prend la mesure d'une dernière attitude. Blaise Cendrars a soixante-neuf ans. Les temps de repos auxquels il nous avait habitués (l'élevage d'abeilles en Ile-de-France en 1907, la culture du cresson à Méréville en 1914, la rédaction de l'*Or* au Tremblay en 1924, le jardinage à Aix en 1940) étaient des périodes d'immobilisation forcée, difficilement insérées entre deux tranches de voyages.

Aujourd'hui, il est possible que Cendrars n'ait plus à reprendre souffle avant de sauter dans un nouveau train ou un nouveau bateau et que le côté insolite de son dernier livre soit l'ultime manière d'accommoder des souvenirs. Le meilleur chapitre d'*Emmène-moi au bout du monde !* tient peut-être dans une seule ligne, celle qui termine la page consacrée aux « ouvrages du même auteur » : « Sur le chantier : 33 volumes. »

BLAISE CENDRARS
Une bouillie cosmique.

Al Capone et Bonnot

Mais la plus grosse erreur que l'on puisse commettre à l'égard de Cendrars consiste à lui appliquer les règles et les approximations mises au point au cours d'un siècle de critique. Nous avons quelque peine à oublier qu'à l'époque où Colette nous parlait de son papier, de l'éclairage de sa lampe de bureau, de tous les objets privilégiés de l'écrivain, Cendrars, lui, parlait de « *ma fine Winchester, ma Jupiter à lunette, ma Mauser* 9,3 *et mon fusil à éléphant, mon gros Maennlicher, calibre* 22 ».

Tradition majoritaire et tradition minoritaire. L'une tient l'écriture pour une affirmation ; l'autre la traite d' « abdication ». Marchand de diamants en Russie, soutier à Pékin, clochard à New York, promeneur en Sibérie, trafiquant en Arménie, conducteur de tracteur au Canada, convoyeur d'émigrants aux Etats-Unis, cinéaste, éditeur, reporter (2), Cendrars n'entre pas dans le moule de Saint-Exupéry ou du cardinal de Retz, écrivains pourtant en marge. Il ressemble davantage aux personnages qu'il a tirés tout crus des faits divers — Al Capone, Jean Galmot, Bonnot, Sawo le Gitan — qu'à des littérateurs qui ne partent pas de la littérature et y parviennent comme par inadvertance.

Cendrars est celui qui vit et qui n'écrit qu'ensuite, s'il en a le temps, à toute vitesse, par crainte de perdre un morceau d'existence.

Or, maintenant, il est celui qui a vécu. L'aventure est derrière lui. C'est pourquoi son problème pourrait être surtout technique, c'est-à-dire finalement littéraire : au lieu de savoir comment noircir d'encre un papier coupable d'interrompre la vie, il s'agit d'apprendre le comportement de l'écrivain qui doit revivre en écrivant. Ce doit lui être dur. Son dernier roman le montre. Cendrars est peu habitué à cette métamorphose : le papier devant lequel il se trouve, loin d'être coupable, dispose du moyen de lui faire vivre une seconde fois ce qui, sans lui, ne pourrait être recommencé.

Un argot lyrique

Emmène-moi au bout du monde ! est moins un roman qu'une entreprise de classification. Cendrars y fixe la faune humaine qu'il a inventée en même temps que découverte et fréquentée : la Présidente, femme-tronc qui mange du peyotl et possède un amant noir ; Kramer, critique féroce, colosse originaire du pays du yodle ; Coco, homosexuel, dieu des coulisses du théâtre ; la Papayanis, actrice grecque, envoyée en Allemagne par la Gestapo parce que, toute nue, elle faisait de la culture physique dans sa cellule du Raincy ; le Capitaine, patron de bistro, buvant un mélange de pastis, de fine, de kirsch et de cassis ; le Prince, vieillard gâteux richissime, faisant encore trembler la Bourse et montant un cheval de bois ; le légionnaire qui porte, tatouées sur ses paupières, deux colombes bleues, etc., personnages incroyables et vrais, et surtout Thérèse Espinosa qui, à 79 ans, soixante années après son premier amant, a un ami légionnaire, dont les anciens amoureux ont formé le *Club des Vaches*, qui casse une vitre, au propre et au figuré, à chaque chapitre, célèbre actrice, vieille femme plus insolente et active que vingt jeunes filles, n'abdiquant pas, vivant et aimant jusqu'à la mort : cent anecdotes cousues à la diable, mal reliées par un récit policier, noyées dans l'érotisme (« Au commencement était le sexe », dit Thérèse).

Au bout, nous n'avons pas un livre ; nous avons un ton, l'extraordinaire gouaille de Cendrars, son étonnante phrase-klaxon, sa bouillie cosmique, son argot lyrique. Et, après tant d'épices, cet assaisonnement supplémentaire : « Le présent ouvrage, annonce Cendrars, est un roman à clef. » Toutes les suppositions sont permises. Si Thérèse était Blaise Cendrars lui-même ? Page 130, Kramer dit : « *...Notre grande Thérèse nationale qui, dans sa dernière création, se moque d'elle-même comme aucune tragédienne n'a jamais osé le faire en se montrant toute nue... A son âge... soixante-dix-neuf ans.* » Notre grand Cendrars national...

Gabriel VENAISSIN.

(1) Blaise Cendrars : « Emmène-moi au bout du monde ! » (Denoël, 302 pages, 600 francs).

(2) Jean Rousselot : « Blaise Cendrars » (Editions Universitaires, 128 pages, 270 francs).

De qui est-ce ?

● *DE JACQUES LAURENT ?* « Plus les opinions de l'auteur restent cachées, meilleure est l'œuvre d'art. » (*Non. Cette phrase est de Engels*).

● *DE CLAUDE-EDMONDE MAGNY ?* « Flaubert a renouvelé presque autant notre vision des choses que Kant avec ses Catégories, les théories de la Connaissance et de la Réalité du monde extérieur. » (*de Proust*).

● *DE ZOLA ?* « ...On voyait une langue noire et pointue qui léchait sans cesse de vilaines dents écornées et couvertes d'un enduit de bave verdâtre. » (*de la comtesse de Ségur*).

● *DE MICHAUX ?* « Tout autour de l'arbre étaient semés des copeaux roses qui faisaient l'effet de petits morceaux de chair saignants. » (*de Zénaïde Fleuriot*).

ENCYCLOPÉDIE DE LA PLÉIADE
HISTOIRE DES LITTERATURES - I
10.000 ex. vendus en 3 semaines 1.800 pages 3.500 f.
2e volume à paraître en Mai
HISTOIRE UNIVERSELLE - I
GALLIMARD

« TUÉ, JE VIVRAI... »

par Manès SPERBER

Militant révolutionnaire, collaborateur d'Alfred Adler, le maître de la psychologie individuelle, Sperber a publié, hors de nombreuses études philosophiques et politiques, une trilogie romanesque (« Et le buisson devint cendre », « Plus profond que l'abîme » et « La baie perdue »). Une partie du troisième volume, relatant l'extermination des Juifs par les nazis, intitulée : « Qu'une larme dans l'océan », fut honorée d'une préface d'André Malraux, qui n'en est pas prodigue. A part le roman de Sperber, Malraux n'a préfacé que deux livres : « Sanctuaire », de William Faulkner, et « L'amant de lady Chatterley », de D.-H. Lawrence. Manès Sperber a aujourd'hui cinquante ans. Il a écrit pour « L'Express » ce récit de l'assassinat d'une littérature.

EN 1948, aux dernières heures d'une nuit d'automne, la police soviétique entreprit une vaste action qui mit fin à la vie culturelle de 1.800.000 juifs — seuls survivants des cinq millions de juifs que l'on comptait avant la guerre dans l'Empire de Staline. Quand le jour se leva, leurs organisations, écoles, imprimeries, maisons d'éditions, journaux et théâtres avaient cessé d'exister. Des instituteurs, écrivains, journalistes et activistes culturels avaient été arrêtés en Russie, Ukraine, Bielo-Russie, dans les pays baltes et en Pologne orientale annexée. Cela se passa au cœur des grandes villes — dans un silence de cimetière d'un village abandonné.

Quand, trois mois après, « The Forwards », le grand quotidien des ouvriers juifs de New York, publia cette nouvelle ahurissante, une immense campagne de calomnie fut, comme d'habitude, déclenchée contre ce journal et tous ceux qui demandaient à connaître la vérité.

Cosmopolites sans passeport

La M.V.D. n'ayant liquidé que la littérature et la presse de langue yiddish, « La Pravda » lança, le 28 janvier 1949, une attaque destructrice contre « un groupe antipatriotique de critiques dramatiques », en réalité contre des écrivains et journalistes juifs de langue russe. D'autres périodiques, notamment la fameuse « Literaturnaya Gazetta », s'engageaient avec frénésie dans l'offensive contre ceux que l'on dénonçait comme des cosmopolites sans ancêtres ou, avec le terme préféré de l'antisémitisme tsariste, comme des gens sans passeport. On révélait au public des scandales intolérables : le critique Kholodow s'appelait réellement Mayerowitch, Malnikov — Mehlmann, Yassni — Finkelstein, etc.

En revanche, aucun de ces périodiques ne révéla que le vrai prénom de Ehrenbourg n'est point Ilya, mais Elias, ni que le dit Elias est depuis toujours le prototype même du « cosmopolite sans ancêtres ». Il est vrai que l'auteur du « Dégel » n'aura jamais été homme à se tromper de saison : il n'a rallié les Soviets qu'en 1921, après la guerre civile, et ses convictions staliniennes se renforçaient exactement dans la mesure que s'affirmait le pouvoir de Staline. Celui-ci en fit son poeta laureatus en même temps qu'il ordonna de « liquider physiquement » un écrivain et combattant courageux comme Isaac Babel.

Or, Ilya Ehrenbourg, ambassadeur culturel de Djougachvili, fut le premier à expliquer la disparition aussi subite que complète de la littérature yiddish en U.R.S.S. : dans sa patrie les juifs se sentaient Russes et ne voulaient connaître ni lire que le russe. Comme il était alors juste en train de sauver la paix mondiale dans l'hôtel Waldorf-Astoria à New York, le propagandiste n'eut pas le temps de convaincre ses interviewers que des écrivains qui, au cours d'une seule nuit, avaient perdu tous leurs lecteurs, méritaient bien d'être arrêtés et de disparaître sans laisser trace. On connaîtra un jour sans doute le rôle exact joué par Ehrenbourg dans cette affaire ; des bruits répandus en Russie lui en attribuent une grave responsabilité.

Le 12 août 1952

Vers la fin de l'année dernière, le procureur général de Moscou convoqua les parents de quelque vingt-six écrivains yiddish arrêtés en 1948 et les informa, un à un, qu'ils ne devaient plus espérer le retour de leur père, mari, fils ou frère : les vingt-six ont été fusillés le 12 août 1952. Le magistrat ajouta qu'il s'agissait là d'une injustice très regrettable et que les assassinés seraient probablement réhabilités si leurs familles faisaient des démarches appropriées auprès de la justice soviétique.

Quarante autres écrivains yiddish, victimes de la même action, ne reviendront pas, car ils sont morts « naturellement » — dans des camps de concentration à Kolymna, Workuta, Karaganda. Mais ceux que l'on avait ramenés à Moscou pour les mettre à mort sans retard furent les meilleurs poètes, romanciers, dramaturges et essayistes — ils formaient cette élite qui détermine le caractère d'une littérature et, dominant son présent, en assure l'avenir. Leurs égaux non communistes ou oppositionnels

MANÈS SPERBER
J'interdis à ma voix de trembler.

avaient été liquidés bien avant, dans les grandes purges, cependant que la plupart des vingt-six, se soumettant comme leurs confrères russes à tous les impératifs du régime, avaient encensé « le plus grand homme de tous les temps et de tous les pays » et avaient crié « A mort ! » quand il le fallait. Comme les autres, ils avaient trahi leurs amis et leurs frères, chaque fois que la fidélité au parti l'avait exigé ; mais ils devaient mourir parce qu'ils demeuraient incapables de trahir leur langue et sa littérature.

Le martyrologe juif

En exterminant presque six millions de juifs d'Europe orientale, Hitler et ses complices ont fait disparaître la majorité des lecteurs de la littérature yiddish ; en liquidant ses écrivains, Staline a parachevé cette œuvre de destruction. Cet assassinat est sans précédent dans l'histoire mondiale de la littérature, et sans exemple même dans le martyrologe juif.

Je hais tout enthousiasme nécrologique, j'interdis à ma voix de trembler quand elle relate les crimes des bourreaux-imposteurs, la complicité de leurs agents intellectuels et la souffrance de leurs victimes.

Comment ne seriez-vous pas indifférents envers le destin de cette littérature assassinée ? Vous ignorez ses œuvres, leur beauté, leur grandeur, et ses promesses anéanties. Et, d'autre part, dans ce siècle on meurt beaucoup prématurément. Le sommeil hivernal de la fameuse conscience universelle est si profond que les cris de douleur ne le troubleraient pas, même si les puissants ne les étouffaient pas à temps.

Un des vingt-six fusillés était Peretz Markish, le meilleur poète yiddish de notre génération. Je l'ai connu après la révolution à Vienne, et l'ai revu en 1931 à Moscou. Il ressemblait exactement à l'image exaltante qu'un adolescent se fait d'un poète ; c'est pour connaître son œuvre que j'ai appris à lire le yiddish.

On raconte que, devenu fou, Markish chantait et riait sans cesse, même au moment où l'arme toucha sa nuque... A côté de lui mourut le grand romancier David Bergelson. Muet, il regardait ses assassins, de ses yeux qui avaient trois mille ans. Ce cosmopolite sans ancêtres avait choisi comme titre de son dernier livre un mot de son ancêtre, le psalmiste : « Tué, je vivrai ». Il emprunta sa dernière parole au même auteur :

« Terre, oh terre, ne recouvre pas mon sang ! »

M. S.

POÉSIE

Valéry traducteur

LES BUCOLIQUES DE VIRGILE

de Paul Valéry. Ed. Gallimard, 158 pages, 400 fr.

CE texte a été publié pour la première fois en 1953 par la Société des Bibliophiles *Scripta et Picta*, accompagné de lithographies originales en couleurs de Jacques Villon. Il avait été demandé à Paul Valéry, pendant l'occupation, par le docteur Roudinesco.

L'académicien commença par refuser : « Prenez donc un grammairien, il vous fera une bonne traduction. — Je ne veux pas d'une traduction, répliqua l'envoyé spécial des bibliophiles. Je veux une transposition, je veux du Valéry, je veux de beaux vers comme ceux de *La Jeune Parque*. — Vous voulez, en plus, des rimes ? Alors je demande cent ans ! Pourquoi avez-vous besoin de rimes ? Virgile n'en a pas, c'est saint Ambroise qui a inventé cette calamité. »

Le dialogue eût pu durer, en effet, un siècle. Il était mal engagé. L'argumentation du bibliophile n'avait rien de littéraire : c'est pour des raisons typographiques qu'il désirait autant de vers français qu'il y a de vers latins, les deux textes se trouvant imprimés l'un en face de l'autre et pouvant se superposer. Et sans doute est-ce à cause de l'ambiguïté et du caractère spécieux de la commande que Valéry fini par accepter (plus d'un livre est sorti de son bureau, monté sur le même cheval du hasard). Encore jeta-t-il les rimes au panier.

Ce que finalement nous obtenons, ce n'est ni du Valéry ni du Virgile, c'est un centaure qui a la tête du premier et les sabots du second ; c'est aussi une brillante préface, *Variations sur les Bucoliques* (où Virgile se trouve éreinté de la plus belle façon) ; c'est enfin une centaine de beaux vers.

Le reste est amusement, et amusement typiquement valérien, c'est-à-dire *problème*, celui de la correspondance ligne pour ligne du latin et du français, *« cette égalité d'apparence et de nombre »*. Plus encore, le reste est jubilation, celle-là même qu'on trouve dans toutes les *Variétés*, dans l'*Introduction à la méthode de Léonard de Vinci* : *« ...l'espèce de défi que me portaient les difficultés dont j'ai parlé, et les comparaisons mêmes qu'il y avait à craindre, agirent comme des aiguillons et firent que je cédai. »*

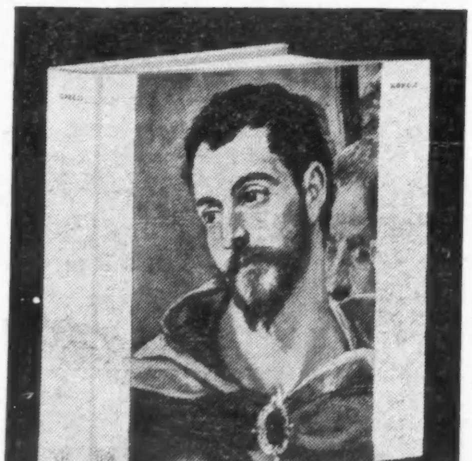
Disons donc que ce volume de « traduction » servira avant tout à la psychologie de Valéry (qui est celle d'une certaine coquetterie). Et ajoutons qu'il n'est pas interdit de se souvenir de vers tels que :

« Autant à l'olivier le cède un saule [souple,
Et la simple lavande au rutilant [rosier,
Autant doit Amyntas à Mopse le [céder. »

ou :

« Mais ce n'est point l'amour qui [réduit à leurs os
Ces agneaux. Je ne sais quel regard [les envoûte. »

nouveauté :



dans la Collection *« Le Goût de notre Temps »*

LE GRECO

TEXTE DE PAUL GUINARD

DIRECTEUR DE L'INSTITUT FRANÇAIS DE MADRID

54

REPRODUCTIONS EN COULEURS

Un volume relié pleine toile
15 x 18 cm. . . . . 2.000 fr.

SKIRA
ÉDITIONS D'ART

EXCLUSIVITÉ ACHILLE WEBER - LIVRES D'ART - PARIS

LOCATION

Le temps des villas

C'EST à Pâques que les grandes vacances commencent pour les 5.500 agences spécialisées dans les locations de villas.

Selon les renseignements que nos enquêteurs ont recueillis, il semble que la Côte d'Azur et la Côte Basque soient les plus chères cette année.

Pour une villa bien située, où 5 ou 6 personnes peuvent habiter, on nous a demandé pour les deux mois d'été (juillet et août) :

- A Villers 140.000 fr.
- A Dinard 120.000 fr.
- A Arcachon 200.000 fr.
- A La Baule 180.000 fr.
- Aux Sables-d'Olonne 150.000 fr.
- A Biarritz 250.000 fr.
- A St-Jean-de-Luz 220.000 fr.
- A Mégève 160.000 fr.

A Saint-Tropez, on nous signale qu'il faudrait compter de 250.000 à 280.000 fr., mais que « d'ailleurs il n'y a plus rien ».

Ceux qui comptent louer pour l'été seront bien avisés en s'y prenant dès aujourd'hui. Quelques lettres aux agences de la région où l'on désire aller déblaieront le terrain. On recevra en retour plans, descriptions et offres correspondant à la demande, qui permettront une première sélection.

PAS CHER

Madame Express a déniché pour vous cette semaine ces bagages en toile écossaise verte et bleue. Très jolis, ils sont particulièrement « pas chers », puisque la valise soixante centimètres vaut 2.000 francs, le grand fourre-tout 1.750 francs, le petit 1.000 francs. En vente dans tous les Prisunic.

Quelques renseignements

- Les locations sont moitié moins chères en juin et en septembre. En revanche, le prix de location pour deux mois (juillet et août) sera à peu près le même que pour trois (septembre compris). La location pour le mois d'août seul est relativement la plus coûteuse.
- Le prix de location est payable en principe, moitié à la signature de l'engagement, moitié à l'entrée en jouissance (une caution est demandée pour garantir d'éventuels dégâts, et les charges : gaz, électricité, etc., qui sont toujours au compte du locataire).
- Les prix indiqués sont nets. La commission de l'agence (environ 8 %) est toujours à la charge des propriétaires.
- Il n'est presque jamais fourni ni linge, ni argenterie. On peut parfois louer sur place des lits supplémentaires, mais il faut s'en assurer.

Louer à deux

Avant de vous décider, considérez que :

- Il est plus avantageux de louer plutôt une grande villa pour deux familles qui en partageront les frais, qu'une petite villa pour un seul ménage (la différence de prix est relativement minime entre les deux).

A Biarritz, par exemple, une villa pour 5 ou 6 personnes revient à 250.000 fr., alors qu'une villa pour 10 personnes, avec 2 salles de bains et un parc, est proposée pour 320.000 fr.

- Une autre technique avantageuse consiste à louer à deux familles pour quatre mois. L'une occupant la maison en juin et juillet, l'autre en août et septembre.
- En attendant la dernière minute, on peut espérer avoir, à prix réduit, une villa laissée pour compte, mais on risque aussi de ne plus rien trouver.

Une liste de questions

Enfin, les maisons, comme les êtres humains, vous sont sympathiques ou pas. On ne se sent pas très heureux dans une maison qui vous a, au premier abord, rebuté. Mais lorsqu'il s'agit d'y passer deux mois — et non d'y vivre dix ans — plus que la première impression, ce sont les éléments suivants qui doivent être considérés :

1. Eau courante, électricité, mais aussi :

— *Comment la cuisine est-elle alimentée en énergie ? Gaz en bouteille ? Electricité ? Le charbon, par exemple, est odieux dans le Midi.*

2. Chambres et lits doivent être en nombre suffisant, mais aussi :

— *Où fait-on sa toilette ?... Combien de points d'eau ? Quatre lavabos valent mieux parfois qu'une salle de bains.*

3. Mieux vaut que l'ameublement soit plaisant, mais :

— *L'entretien sera-t-il facile* (sols dallés, maisons basses, etc...) *ou difficile* (escaliers nombreux, cuisine éloignée de la salle où l'on mange, ameublement fragile, parquets, etc...).

4. Le soleil brille théoriquement tout l'été, mais :

— *un chauffage d'appoint est-il possible ? La maison est-elle bien exposée ?...*

5. Si on loue dans le Midi, nul souci avec la chaleur, mais :

— *Y a-t-il un endroit ombragé dans le jardin ? Une terrasse au nord ?*

6. La vue, c'est très joli, mais :

— *A quelle distance la maison se trouve-t-elle des fournisseurs ? Ceux-ci livrent-ils ?... Par quel moyen de transport se rend-on chez eux s'ils sont éloignés ? A la mer, l'accès de la plage est-il facile ? Les enfants peuvent-ils s'y rendre sans surveillance ? Y a-t-il un endroit — cour, jardin — où ils pourront jouer en toute sécurité ?*

7. Enfin, les charmes de la campagne étant indéniables, qu'en reste-t-il lorsque les moustiques opèrent la nuit ? Donc, si la région est « *à moustiques* » :

— *Les fenêtres sont-elles protégées ? Et dans quel état sont les tulles métalliques de protection ?...*

A cette liste de questions, la réponse ne sera pas toujours satisfaisante, cela va de soi. Du moins faut-il les poser pour peser exactement les avantages et les inconvénients dont les vacances seront tissées. Et si, entre deux maisons proposées, la plus agréable n'est pas celle qui ne paye pas de mine.

L'ŒUF ET VOUS

Les poules ont eu froid

LES 47 millions de poules françaises sont en train de pondre frénétiquement.

Leurs œufs ne sont pas en chocolat, mais c'est parce que, au sortir de l'hiver, les œufs sont abondants — donc bon marché — que la tradition s'est établie à la campagne de les durcir et de les teindre pour en faire cadeau aux enfants.

De cette coutume est née celle, citadine, de l'œuf de Pâques en chocolat.

Cette année, les œufs, les vrais, sont relativement plus chers que les années précédentes à la même époque parce que les grands froids ont retardé la ponte. On estime que les éleveurs auront perdu ainsi plus de trois semaines de production qu'ils ne pourront récupérer.

Dans un mois, les poules se mettront à couver et la ponte sera de ce fait interrompue.

Quatre œufs par semaine

Les éleveurs français ont d'ailleurs un gros effort à faire pour rationaliser leur production. En effet, en France, une poule pond en moyenne 100 œufs par an, alors qu'aux Etats-Unis elle en pond 184 et en Angleterre 174.

Les Américains mangent 410 œufs par an et par habitant, c'est-à-dire plus d'un par jour. Les Français n'en consomment que 190 par an et par personne, ce qui représente encore près de 4 œufs par semaine, c'est-à-dire presque autant que les Anglais, plus que les Italiens, les Danois et les Hollandais.

Pour répondre à cette consommation, les éleveurs français produisent 6 à 7 milliards d'œufs par an, ce qui est d'ailleurs insuffisant. La France est obligée d'importer des œufs en provenance de Hollande et du Danemark.

280 millions d'œufs cassés

Le gros problème que pose aux commerçants cet objet fragile est celui de la manutention. Il se casse chaque année en France 280 millions d'œufs. La moitié environ est récupérée, soit au stade de la ferme, soit par les utilisateurs industriels. Mais 150 millions d'œufs sont perdus pour tout le monde. C'est pourquoi un syndicat de producteurs a lancé récemment, sous la marque « France-Œufs », des emballages en carton, contenant 3 œufs, destinés à éviter la casse.

En revanche, il y a en France des ouvriers de casserie qui passent leurs journées de travail à casser des œufs.

Ceux-ci sont ensuite livrés à l'industrie en bidon. Un litre d'œuf représente 22 œufs. Les industriels (fabricants de pâtes alimentaires, de biscuits, etc...) évitent par ce procédé la main-d'œuvre nécessaire à la casse des œufs qu'ils incorporent à leurs fabrications.

A l'échelon du consommateur, l'œuf pose des problèmes plus simples, auxquels nous allons essayer de répondre aussi :

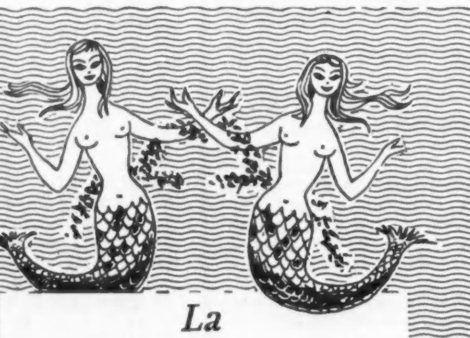
L'œuf et le foie

L'œuf est un aliment extrêmement complet, riche en albumine, en graisse, en phosphore, qui constitue une nourriture substantielle sous un très petit volume.

Contrairement à une croyance fort répandue, les œufs ne font pas mal au foie. Et les plus grands médecins spécialistes pour enfants recommandent la consommation quotidienne d'un œuf dur très frais, en particulier pour les enfants qui ont peu d'appétit.

Un œuf frais mangé à la coque ne peut jamais être nocif. Ce qui est mal supporté par le foie, c'est le mélange de graisses cuites qui se produit dans

→


La
Ligne Océane
de
LANCÔME
Les Vertus Marines
au service de votre peau

fabrication de haute qualité

FOND A ALVÉOLES RONDS
Breveté S. G. D. G.
MANCHE CRANTÉ RATIONNEL
MARQUE ET MODÈLES DÉPOSÉS
NEC
ALUMINIUM LUMIERE - SAINT LOUIS
clientèle fidèle
* PhC *

Coiffure lisse
Cheveu vivant
José Antonio
Coiffe la femme active
COIFFURE - BEAUTÉ
126 rue de la Boétie - PARIS 8e - ELY. 63-40

AURORE
195, FG SAINT-HONORÉ (ANGLE RUE BALZAC
Couture pour jeunes filles de 15 à 20 ans
présente ses premiers modèles de printemps
TAILLEURS, ENSEMBLES, ROBES DE VILLE ET ROBES A DANSER

CHEZ LANVIN-CASTILLO

CHEZ GIVENCHY

CHEZ BALENCIAGA

Mais êtes-vous bien sûre que

la plupart des préparations à base d'œufs.

Il s'agit de s'entendre sur les termes. Un œuf dit « du jour » n'a pas plus de 3 jours. Miré, il a une « chambre à air » qui ne dépasse pas 4 millimètres.

A Paris, l'œuf du jour est rare. Il doit être livré chaque matin par des élevages spécialisés de la région parisienne.

Un œuf frais, celui dont la chambre à air ne dépasse pas 6 mm., a au maximum 15 jours.

Seuls les œufs du jour devraient être mangés à la coque et sur le plat, préparations dans lesquelles les cuissons sont très rapides.

Pour être sûr qu'un œuf est frais, la méthode la plus simple consiste à le plonger dans un récipient rempli d'eau froide. S'il garde la position horizontale dans le fond du récipient, il est très frais et peut être mangé à la coque.

Plus un œuf est vieux, plus il se soulève et prend la position verticale. Tout à fait droit, il est inutilisable.

Même très frais, les blancs d'œufs ne doivent pas être conservés au-delà de quelques heures. Pendant ce temps, les mettre en glacière, loin de l'évaporateur, dans un récipient toujours couvert.

Enfin, pour conserver les œufs quelques jours, on peut utilement les envelopper un à un dans du papier journal, et les mettre dans une boîte plastique fermée. « Conserver » consiste, lorsqu'il s'agit d'œufs, à obturer parfaitement les pores minuscules de la coquille.

Trois trucs Express

● Pour réussir une sauce hollandaise ou mousseline, classique à la saison des asperges, procéder en délayant d'abord les œufs dans le jus de citron, puis ajouter les noix de beurre, au lieu de verser le citron sur la sauce une fois prise, ce qui risque de la faire tourner.

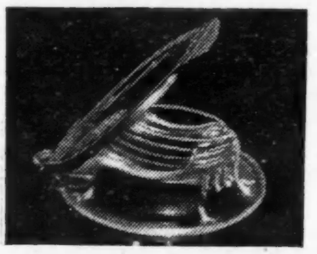
● Pour une mayonnaise, œuf et huile doivent être à la même température. En période de chaleur, ou dans une cuisine très chauffée, le système qui consiste à entourer le bol de travail d'un torchon mouillé à l'eau froide évite à la sauce de tourner.

● Pour rendre une omelette plus facile à digérer, éviter de l'arroser avec son beurre de cuisson (c'est la graisse cuite et non pas l'œuf qui est indigeste). Faire tout juste fondre un morceau de beurre frais, et le verser sur l'omelette au moment de servir.

ESSAIS

Mme EXPRESS a mis au banc d'essai cette semaine deux objets utiles en cuisine.

● *Pour couper les œufs durs en rondelles :*



LE COUPEUR. — C'est un petit appareil fort commode. Sur un socle en plexiglass, légèrement incurvé, on pose l'œuf dur épluché. Puis on rabat sur l'œuf, d'un coup sec, une petite grille composée de huit fils métalliques très fins.

Ce simple geste suffit à découper l'œuf en neuf rondelles régulières.

Le coupeur coûte 160 fr. Il mérite d'être noté 15/20, car s'il est ingénieux dans sa simplicité, il a .endance à rouiller. On le voudrait un peu plus stable.

● *Pour verser l'huile de la mayonnaise :*

L'ANSEBOUT. — C'est une anse en plastique souple. A une extrémité, on glisse le goulot de la bouteille. A l'autre, on fixe le fond. La bouteille d'huile peut ainsi être soulevée par l'anse, sans aucun danger de se renverser, au lieu d'être prise à pleines mains. Même pleine, elle devient légère et facile à manier.

Ce petit objet simple, qui évite beaucoup de dégâts, mérite d'être noté 18/20. Il coûte 230 francs.

Il n'est pas joli et ne doit évidemment pas sortir de la cuisine.

ORGANISATION

Le déjeuner de Pâques

A Paris ou à la campagne, le déjeuner de Pâques est une vieille tradition qui réunit la famille autour d'un repas soigné.

Le menu que nous vous proposons pour célébrer dignement cette cérémonie est un menu de fête, très soigné. Mais il a été mis au point à l'intention des maîtresses de maison peu ou pas aidées.

En voici le détail et l'organisation rationnelle (proportions pour sept à huit personnes) :

AU MENU : coquilles Saint-Jacques à l'américaine, avec couronne de riz. Pâté de volaille en croûte (voir recette). Salade. Fromages. Ananas à la glace vanille (ou crème pâtissière).

LA VEILLE

● Faire le marché. Nettoyer et faire pocher les coquilles Saint-Jacques (quatre par personnes). Les conserver à la glace dans un récipient fermé.
● Préparer la sauce américaine, en comptant largement. C'est une sauce qui, une fois réchauffée, n'est que meilleure, mais réduira encore.
● Préparer le pâté de volaille. Une fois ce dernier refroidi, l'entourer d'une feuille de papier d'aluminium et le conserver en garde-manger.
● Commander chez le pâtissier une glace à la vanille de un kilo.

LE MATIN DE PAQUES

● Mettre le couvert.
● Préparer les plateaux de fromages (gardés au frais), de café, d'apéritifs.

A ONZE HEURES TRENTE

● Nettoyer la salade, la laver et la laisser sans l'égoutter dans son panier.
● Préparer la vinaigrette.
● Découper et disposer sur le plat de service les tranches de pâté.

A MIDI

● Préparer un riz à la créole. Et pendant qu'il cuit, retirer les coquilles Saint-Jacques de la glacière.
● Préparer l'ananas, en commençant par couper une rondelle sous les feuilles et en enlevant délicatement la chair sans abîmer l'écorce. Couper les morceaux en dés. Les mélanger à la glace (ou la crème) et en remplir le fruit vidé. Remettre les feuilles et conserver en réfrigérateur.
● Faire réchauffer à feu très doux la sauce américaine.

[LES RENSEIGNEMENTS CONTENUS DANS CES PAGES SONT LIBRES DE TOUTE PUBLICITÉ.]

Votre costume vous va parce qu'il est à vos mesures hauteur et largeur
Votre pied aussi a sa pointure et sa largeur.
CHOISISSEZ VOS CHAUSSURES A VOS MESURES
dans la série "PIEDGANTÉ"
4 largeurs par pointure et par ½ pointure.
Coupe italienne.

Piedganté Ville
2.995 F
Piedganté Luxe
3.995 F

Piedganté Haut Luxe
4.995 F
et toujours notre Guéritee pour pieds sensibles pour hommes jusqu'au 50 pour femmes jusqu'au 43
PILLOT
Magasin principal à PARIS : 88, rue de Rivoli, cabinet de pédicure par spécialiste diplômé d'Etat.
Succursales : 88, RUE de RIVOLI. 2, Bd HAUSSMANN. 13, Av. D'ITALIE. 109, Fg St-ANTOINE. 107 bis, Av. du Gl LECLERC. 16, Pl. de la REPUBLIQUE. 141, Bd SEBASTOPOL. 11, Bd St-DENIS. 137, Fg du TEMPLE. 90, Av. LEDRU-ROLLIN

JULES SACK
FOURREUR
5, RUE RICHEPANSE
à dater d'avril
22, RUE ROYALE
LES PLUS BELLES FOURRURES AU MEILLEUR PRIX

Beauté et Santé des Mains

Citroneige
CRÈME AU JUS DE CITRON NATUREL
PARFUMERIE NEIGE DES CÉVENNES - PARIS

CHEZ GRIFFE
c'est la mode ?

MODE

Quel âge ont ces modèles?

LA taille haute vous fait encore peur ?... Le boléro vous semble hardi ?... Regardez les quatre photos que nous publions ci-contre. Trois sont extraites du numéro de collections de « Elle » paru en mars 1952. La quatrième a été prise en août 1953.

● Puisqu'en mars 1952 une femme pouvait sortir de chez Lanvin la taille corsetée sous la poitrine, de chez Dior en tailleur cintré long, de chez Balenciaga en marinière décintrée courte, porter ce qui ne vous sied point sous prétexte que « c'est la mode » est donc une mauvaise excuse que l'on se donne pour acheter sans réfléchir.

● Suivre la mode calmement, en fonction de son physique et de son âge, n'offre aucun danger. Les mauvais achats sont ceux que font les femmes toujours prêtes à s'écrier devant la nouveauté : « Mais c'est affreux ! On se demande qui peut porter des choses pareilles... » Qui ? Mais vous, madame, dans deux ans. C'est-à-dire au moment où l'on en sera écœuré.

UNE FUTURE « VIEILLE ROBE »

● Commencer à faire le café, en le conservant au bain-marie.

DIX MINUTES AVANT DEJEUNER

● Mettre les coquilles Saint-Jacques dans la sauce.

● Egoutter et mélanger la salade.

● Mouler le riz dans un moule en couronne, le renverser sur un plat rond et creux et verser au milieu les coquilles et la sauce.

La recette du pâté

● POUR LA CROUTE :

500 gr. de farine, 200 gr. de beurre, 1 verre d'eau, 1 cuillerée d'huile.

● Pétrir avec les deux mains ● Briser la pâte. Puis la laisser reposer ● Beurrer un moule (moule à pâté, long et étroit) et le tapisser de pâte.

● POUR LE PATE :

Une très belle volaille, 125 gr. de jambon, 125 gr. de lard gras, 375 gr. de farce fine, 1 verre à bordeaux de madère, 1 verre à liqueur de cognac.

● Mélanger une fois hachés : la moitié du jambon, lard, farce et petites parties de la volaille ● Faire mariner les grosses parties levées en filets et soigneusement désossées et débarrassées de toute dureté dans un mélange de madère et de cognac ● Sur la pâte rangée dans le moule, étendre un lit de farce, un lit de filets marinés, intercalés avec quelques morceaux de jambon réservés avant de hacher. Recouvrir d'une couche de farce. Sel, poivre, noix muscade ● Avant de recouvrir, mettre une fine tranche de lard gras, puis fermer avec de la pâte brisée ● Faire chauffer fortement le four pendant dix minutes ● Enfourner à four moyen et laisser cuire deux heures.

COUTURE

Ces robes sont des amies

C'EST depuis 1920 et l'invention du biais par Poiret et Madeleine Vionnet, que l'art du vêtement est devenu un art de coupe, entraînant ces conséquences révolutionnaires : la variation saisonnière de la mode et, du coup, la nécessité de renouveler sans cesse sa garde-robe.

Autrefois on s'attachait à ses vêtements comme à des meubles. Il fallait une vie pour les user ; c'est que la coupe des robes variait peu. Une fois trouvées les grandes lignes — vertugadins, crinoline, robes à gigot — la mode se stabilisait pour une longue période. Seule comptait l'étoffe. Qu'on relise un roman ancien. Décrire une robe c'est décrire le tissu, les broderies, la couleur, les accessoires ; les éléments variables.

Ces robes qui ne se démodent pas, où toute l'attention est portée sur la matière, se font encore à Paris aujourd'hui dans quelques rares maisons spécialisées, pour le plaisir d'une clientèle très fidèle.

Celle que nous avons photographiée en est un exemple. Chaude, douce, légère, inusable, peu fragile, tricotée en laine grège, c'est la robe que l'on a envie d'avoir pour Pâques et que l'on retrouvera avec délices à l'automne, puis à Pâques de l'année prochaine.

C'est une future « vieille robe », l'une de celles dans lesquelles les autres aiment à vous revoir parce que, toutes lourdes de souvenirs, elles offrent comme une subtile émanation de vous-même.

Fait à la maison

Les quelques femmes élégantes de Paris ont toutes une robe de ce style dans leur armoire. Elle est là parfois depuis deux ou trois ans. Et lorsque ces femmes la portent, à la campagne, en week-end, l'amie qui arrive avec son tailleur tout neuf à la pointe de la mode se sent soudain une âme de « nouvelle riche ».

A une époque où tout est confectionné par des machines, il y a quelque chose de chaleureux et de réconfortant dans ces tissus irréguliers, ces angles arrondis, ces coutures fondues. Cela donne beaucoup de douceur aux femmes qui les portent. Et dans la mesure même où il nous ramène à une époque révolue, ce côté « fabriqué à la maison », loin d'imprimer une allure de ménagère, pourrait bien être le comble de la sophistication.

La femme d'un colonel

Les maisons où se créent ces robes, Renée Collard, Lola Prusac, Michèle Lambert, vivent un peu en marge de la haute couture dont elles sont loin, d'ailleurs, de pratiquer les prix. Elles sont toujours dirigées par des femmes, ces femmes si typiques de Paris qui ont « le chic » au bout des doigts, autant d'instinct que de science, plus de goût et d'imagination que de sens commercial.

Renée Collard est la femme d'un colonel. Elle s'est mise à tricoter à la main, pendant la guerre. Ses chandails eurent un tel succès autour d'elle que bientôt, elle eut un petit réseau d'artisans à domicile qui travaillaient soit à la main, soit à la machine. Et elle commença à placer ses modèles à la boutique de Fath, à celle de Schiaparelli, qui les vendaient sous leur nom.

A cette époque-là, connaître l'adresse de Renée Collard, c'était avoir son brevet de Parisienne.

Lorsque David Bruce fut nommé ambassadeur des Etats-Unis à Paris, quelqu'un dit, pour définir sa jeune femme Evangeline Bruce :

« Evangeline est une vraie Parisienne. Elle achète ses chandails chez Collard... »

Le succès encouragea Renée Collard à avoir pignon sur rue. Elle s'installa en 1950, avec trois ouvrières, et vendit son premier modèle 250 fois. Elle a aujourd'hui 40 ouvrières. Et c'est peut-être trop.

Son talent particulier, c'est d'inventer un nouveau point, c'est une façon originale de traiter la laine, la soie, l'orlon ou le fil d'Ecosse, c'est d'oser un mélange hardi de toile et de tricot, de jersey et de popeline.

Lorsque, cédant à la pression de ses clientes qui trouveraient commode de s'habiller exclusivement chez elle, Renée Collard abandonne ses acrobaties tricotées et se transforme en couturière, l'étincelle disparait, elle cesse d'être inimitable.

Un peu plus haut, dans la même rue, on trouve le même amour raffiné de la matière chez Lola Prusac, avec quelque chose de plus barbare, de plus orné.

En persistant contre toute raison à maintenir ces vestiges de l'artisanat, alors que nous allons à grands pas vers la robe cuite au moule, vite usée, vite démodée, vite dédaignée, quelques femmes créatrices nous offrent encore un sentiment qui va disparaître, qui nous fait peut-être déjà secrètement défaut : pouvoir se lier d'amitié aux choses et — pourquoi pas ? — à nos robes.

LES DRAPERIES LAJEUNESSE

ont présenté leur collection 1956 d'une façon aussi originale qu'amusante.

Ayant convié à un brillant rallye-cocktail, le Tout Paris et la Presse, il était remis à chacun, dès la porte d'entrée, un échantillon de tissu, dont il fallait, en moins de 2 minutes, découvrir sur des rayons surchargés, la pièce correspondante.

Les gagnants recevaient, suivant leur mérite, des coupes de tissus pour complets, vestons ou gilets.

Une attraction animée par Jean Barthet, qui confectionna sur un charmant mannequin vivant une robe de cocktail et un chapeau des plus réussis, fut le clou de cette réunion.

Les **DRAPERIES LAJEUNESSE** demeurent fidèles à leur devise : « La Vieille Maison à l'esprit jeune ».

Même le Dr Faust avait choisi la Jeunesse.

Communiqué.

FRANCK & FILS

80, rue de Passy - PARIS

habille la femme élégante

Mais qu'est-ce qu'ILS font ?

par Françoise GIROUD

« ICH *weiss nicht wass soll es bedeuten,*
Dass ich so traurig bin... » (1).

« *Sainte Marie mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs...* »

La voix grêle d'une gardienne qui chantonne la Lorelei... La voix impérieuse de M... qui prie obstinément, dévidant depuis l'aube chapelet après chapelet... La voix démente d'une inconnue qui jette, de quart d'heure en quart d'heure, un cri de bête...

Cette tresse de voix faufilée dans le silence dominical de la prison, c'est Pâques, Pâques 1943 à Fresnes.

Tout était simple alors. Lorsque chaque soir un « Vive de Gaulle » claquait dans l'immense cour déserte au péril de celui qui le lançait, chacun, rejoignant son grabat, savait qu'il avait attelé son char à une étoile.

Des prisonniers de 1943, la plupart sont morts. Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés.

De notre ciel de Pâques où les cloches ont remplacé les bombardiers, les étoiles aujourd'hui sont absentes.

★

PEUT-ETRE est-ce bien ainsi.

Peut-être est-il satisfaisant et pleinement démocratique que les chefs de notre politique aient ce visage trop multiple pour n'être pas anonyme.

En ce moment, le président du Conseil s'appelle Guy Mollet. C'est ce monsieur blond et bien briqué qui, avec la voix et l'élocution de Jean Vilar, a fait, lundi soir à la télévision française, une excellente apparition aux dépens de six directeurs de journaux parisiens, ses partenaires à l'écran.

En jargon de théâtre, on appelle cette opération habituelle aux vedettes : « tirer la couverture. » Terme impropre en la circonstance ; M. Guy Mollet n'eut pas à tirer ce qu'on lui tendait aimablement.

Il fut tour à tour chaleureux, ironique, ferme, et puis sincère. M. Guy Mollet a des petites fleurs bleues qui lui poussent entre les dents.

Destinée, selon les propres paroles du président du Conseil, à « faire comprendre à l'opinion qu'il faut sauver l'Afrique », ce dont elle n'a jamais douté, cette émission aura peut-être convaincu les téléspectateurs qu'il faut sauver M. Guy Mollet.

Mais tout le monde n'a pas la télévision.

Et sur les moyens de sauver l'Afrique, nous ne sommes pas beaucoup plus éclairés.

Peut-être était-ce trop demander.

Peut-être M. le Président du Conseil n'a-t-il pas encore de doctrine bien ferme à ce sujet.

Mais alors, qui m'informera ?

Lorsqu'il y a un malade chez moi, je n'attends pas des médecins qu'ils me disent : « Il faut le sauver », comme s'ils comptaient me faire découvrir la nécessité d'une aussi saine résolution. Le sauver comment ? Le remède administré, je veux être assurée que c'est d'une main qui ne tremble point.

Nul besoin que cette main appartienne à l'un de ces « hommes providentiels » que certains appellent ou redoutent. Un homme ordinaire y suffit. Mais que sa main ne tremble point.

★

COMME une grosse mouche noire, l'Algérie bourdonne autour de chacun de nous.

M... attend, anxieuse, le rappel de son fils. Elle y était acquise, sinon résignée, mais voilà qu'un délai lui est accordé. Oui, il partira. Peut-être. Mais pas tout de suite. Et la voilà comme empêtrée de son courage inutilement tendu. ILS ne savent pas ce qu'ils veulent, dit-elle.

S... devient très blanche chaque fois qu'elle lit : « Embuscade. Les forces de l'ordre ont perdu quatre hommes. » Un de ces quatre hommes est peut-être celui qu'elle a fait de sa chair et de son sang.

« ILS vont me le prendre », dit-elle.

R... et G... vont répétant : « ILS sont fous... Mais qu'est-ce qu'ILS font... Mais qu'est-ce qu'ILS attendent ? »

R... et G... ne sont absolument pas d'accord sur ce qu'il convient de faire sans attendre, mais ils ont en même temps glissé du singulier au pluriel, ce pluriel amer et goguenard qui indique, lorsqu'il surgit dans le vocabulaire quotidien, que les hommes reprennent leur distance et se débranchent de la politique comme on retire une prise, comme on coupe le courant.

Entre « Mais qu'est-ce qu'il fait... » et « Mais qu'est-ce qu'ils font... », il y a toute la différence qui sépare la passion de l'indifférence.

J... raconte : « Si j'étais citoyen américain, placé dans une situation analogue, je crierai : « C'est vous, Président ? C'est moi, un citoyen quelconque. Expliquez-moi. Qu'est-ce que vous comptez faire avec cette sacrée guerre ? »

« Et le Président entendrait ma question sans même qu'elle soit formulée. Et il y répondrait parce que, représentation sensible de la nation, il est relié à chaque citoyen par un cordon ombilical.

« Mais je suis Français, et mes questions restent sans écho. Mon pays a su deux fois me mobiliser pour la guerre, jamais pour la paix.

« Suis-je condamné à ne me sentir solidaire de ses actes que lorsque revient le temps des prisons, du sang, de la peur et des larmes ? »

L... et D... n'ont rien de précis à reprocher au gouvernement. Simplement, ils ne s'identifient pas avec lui. Entre eux et lui, il n'y a pas de dialogue. Ils observent son chef en spectateurs, tantôt impatients, tantôt distraits.

Il y a quinze jours, L... voulait voir toute la France sur pied de guerre tandis que D... s'indignait qu'il n'y ait point au Parlement un homme pour se lever et dénoncer ce qu'il appelle le délire nationaliste.

Cette semaine déjà, ils ont été l'un et l'autre moins attentifs. C'est à l'autoroute qu'ils vont s'offrir en holocauste. La rumeur de la grosse mouche noire ne s'est pas apaisée mais elle bourdonne dans la déchirante douceur d'un printemps radieux.

Sauver l'Afrique du Nord, ils s'en occuperont après Pâques.

Peut-être la télévision dispensera-t-elle alors quelques renseignements complémentaires sur les méthodes envisagées.

F. G.

(Copyright « L'Express »)

(1) « Je ne sais comment expliquer ma tristesse... » (Henri Heine).

L'EXPRESS

AU NUMERO

France, Algérie, Tunisie, Maroc.. 50 Fr.
Belgique .... 10 Fr.
Suisse .... 1 Fr.

ABONNEMENTS

France, Union Française 1 an : 2.000 Fr.
Etranger .... 1 an : 2.300 Fr.
Afrique du Nord (avion) 1 an : 2.700 Fr.

Etudiants : 1 an, 1.000 francs

Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris
Par avion, pour l'Etranger et l'Union Française : demander nos tarifs spéciaux

DIRECTION - REDACTION
91, Champs-Elysées, PARIS (8e)
Tél. : ELY. 88-61

ADMINISTRATION - PUBLICITE - VENTE
37, Champs-Elysées, PARIS (8e)
Tél. : BAL. 19-68

La CIPEL vous offre la gamme complète des Piles Electriques pour l'équipement de votre poste Radio, qu'il soit portatif ou fixe. Vous obtiendrez l'heure d'écoute au plus bas PRIX, avec les

Quel que soit votre poste de RADIO

PILES "MAZDA" EXIGEZ-LES

IMPORTANT : Si votre fournisseur habituel ne peut vous les fournir, écrivez-nous : CIPEL, 125, Rue du Président Wilson, Levallois-Perret (Seine), nous vous indiquerons l'adresse de notre revendeur le plus proche de votre domicile.

PUB